

Président : Jean Saïdi . 8 bis avenue Saint-Joseph . 92600 Asnières

CCP : 1844 - 02T Paris

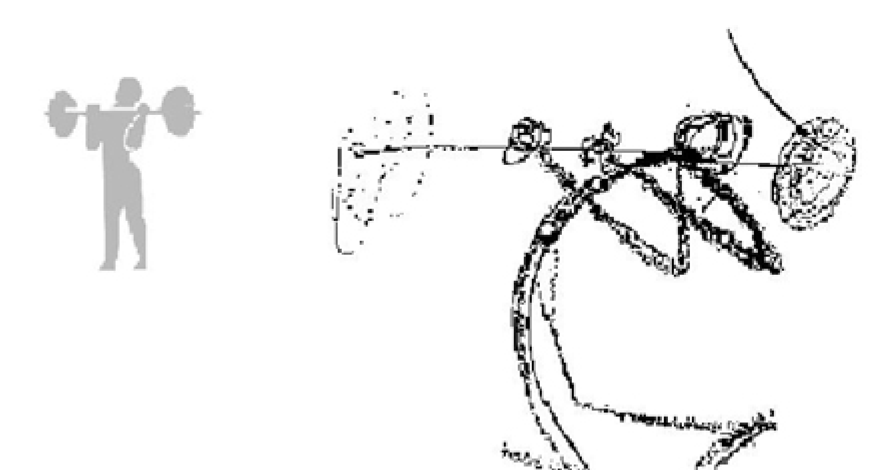
N° 201 - 2006

Site Internet : www.cempuisien.com
email : contact@cempuisien.com

ERNEST CADINE UN GARS DE L'O.P. EN OR

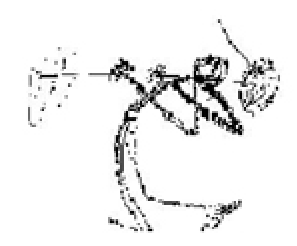
Ernest Cadine sortie de l'O.P. le 3 août 1909



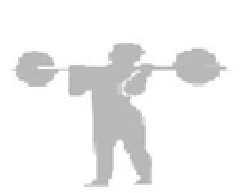




Ernest Cadine
Champion olympique
à Anvers en 1920







Ernest Cadine Croix de chevalier
dans l'ordre national du mérite en 1978







PHOTOS D'HIER

"La Bande des 4"
Philippe Delcamp
Claude Gautier
Guy Hachour
Alain Munier-Didière →







1961 au Mont Saquin





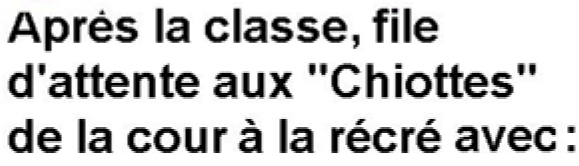












Aprés la classe, file d'attente aux "Chiottes" de la cour à la récré avec :

Alain Munier-Didière
Jacky Vlaemink
René Kitsaïs ←
Jean Claude Gachet
Michel Nicon
etc...





Pentecôte 2006

Samedi de la Pentecôte, regroupement devant le caveau de Gabriel Prévost



Petite ballade dans notre bois



Un apéro bien apprécié



Au réfectoire une jeune génération d'anciennes s'est donné rendez-vous

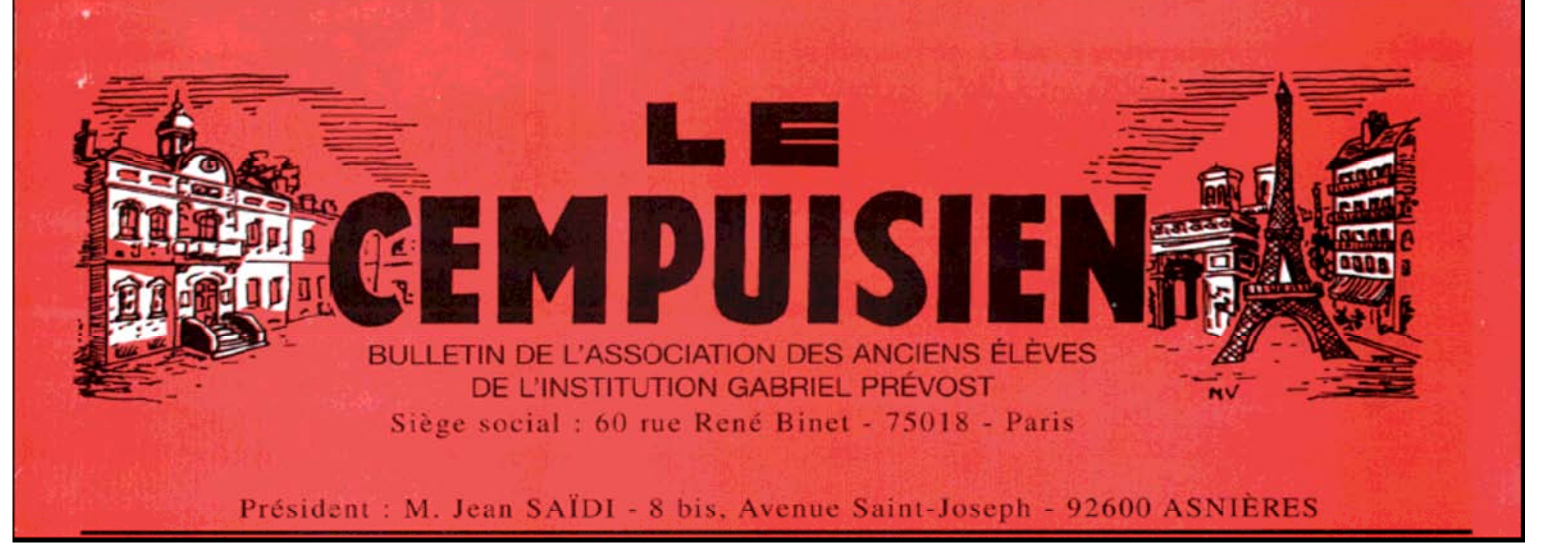


Mers n'a pas été oublié ce dimanche de Pentecôte





La fête est finie nos murs s'endorment jusqu'à l'année prochaine



www.cempuisien.com écrivez-nous : contact@cempuisien.com **N° 201 2006**

SOMMAIRE

Dans le bulletin n° 200 j'annonçais, pour ce numéro, la publication de divers articles : ''Les règles morales et pratiques'' de Gabriel Prévost, un article de Serge Fleury, le rapport du jury international de l'exposition universelle de 1900, une enquête sur la situation des Anciens Élèves datant de décembre 1907… Faute de place suffisante, leur publication est reportée au numéro 202. L'édition de l'annuaire Cempuisien aussi (50 bulletins d'adhésion ne sont toujours pas parvenus). J'ai choisi de privilégier l'actualité.
Voici le premier bulletin dont la jaquette a été réalisée (par Bernard Triquet) avec l'imprimante laser couleur dont nous nous sommes équipés. Cet achat devrait être amorti dès le prochain bulletin. Outre la première, la quatrième de couverture comportera désormais des photos en couleurs. Nous espérons vous procurer ainsi toujours davantage de plaisir à la lecture de notre "Cempuisien".
La date limite de réception des propositions d'articles, commentaires, messages, vœux… à paraître dans le prochain bulletin, est fixée au 15 décembre 2006.
Le DVD « Archives de l'Association » sera envoyé courant septembre. Il peut-être commandé jusque fin décembre 2006. Au delà de cette date, les commandes seront honorées en fin de chaque trimestre (pas d'épicerie) jusque fin décembre 2007 à un tarif que déterminera le prochain Comité. Ensuite ? Le Comité décidera de ce qu'il convient de faire. GH.

Gérant et responsable **jaquette** : Roger Grappey	Responsable **publication - expédition** : Danièle Gareau	Responsable **pages intérieures** : Guy Hachour
528, Parc Foch - 77100 - Meaux. Tel : 01 60 23 90 81	44, Avenue Henri Dunant - 94350 - Villiers sur Marne. Tel : 01 49 41 10 08	34, rue Gabriel Péri - 78800 - Houilles. Tel : 01 39 68 19 52

Correcteur Gérard Weber

Editorial

2006, encore une Pentecôte à Cempuis réussie. Nous étions très nombreux à venir à l'O.P., accueillis par Mme et M. Brière du collège Marcel Callo.

Beaucoup de Cempuisiennes et de Cempuisiens sont venus et certains ont dîné le samedi soir au restaurant à Songeons puis sont restés coucher à Gaudechart. Cette rencontre nous a permis de discuter du passé, mais aussi du présent. Une dizaine de jeunes Cempuisien sont venus, nous espérons qu'ils adhéreront à l'Association, ce qui fera baisser la moyenne d'âge. C'est grâce à notre site Internet ou encore en regardant les photos sur le site Wistiti que les Cempuisien nous retrouvent et, se reconnaissant, ainsi que leurs copains, nous rejoignent. À ce sujet, envoyez nous vos photos (nous vous les retournerons) afin de les mettre sur le site, indiquez si possible les noms des personnages.

Notre Association vit dans d'assez bonnes conditions, grâce, entre autres, à la mairie de Paris qui nous soutient financièrement. Nous pouvons ainsi aider les Cempuisiens en difficulté, améliorer le fonctionnement de l'Association en achetant du matériel informatique qui nous permet de mieux faire circuler les documents.

Malgré cet optimisme, notre bureau souffre d'un manque de bras pour soutenir notre effort ; en particulier pour la confection du Cempuisien, rédaction, la recherche d'articles, la saisie et la mise en page des documents que nous éditons... Guy Hachour ayant l'intention de se retirer de cette activité en 2007, il devient nécessaire et urgent de trouver un ou deux volontaires pour reprendre le flambeau dès que possible, Guy pourra aider son ou ses remplaçants au début. Notez que la distance n'est pas un obstacle, puisque les articles pourront circuler par e-mail, seul le document final est à envoyer à Danièle Gareau pour tirage. Nous sortons actuellement trois bulletins par an, ce qui laisse du temps pour leur préparation. Cette demande est très sérieuse et pressante ; dans l'hypothèse où personne ne se porterait candidat, la parution du bulletin au cours de l'année 2007 serait problématique et incertaine. Merci d'avance pour tout candidat qui pourra se mettre en relation avec Guy Hachour, Tél. : 01 39 68 19 52.

Notre Association est encore bien vivante, nous sommes plus de 150 inscrits et environ 700 Cempuisiens encore dans la nature. Complément indispensable à nos trois réunions annuelles : Assemblée Générale, Pentecôte, repas d'automne, où seuls les Parisiens et quelques Provinciaux participent, le bulletin « Le Cempuisien » constitue notre principal outil de liaison, le laisserons-nous disparaître ?

Roland Léonard   juillet 2006

Roland vous l'expose dans l'éditorial, à compter de 2007, je cède les rênes de la confection du bulletin à un autre membre du comité. Lequel ? Pour l'instant les candidats ne sont pas légion.

Début 2005, après sept années passées à assumer les responsabilités de la préparation du contenu des pages intérieures du Cempuisien, je décidais de stopper cette activité trop prenante, trop exigeante à la longue. En outre, je souhaitais m'orienter vers d'autres chemins.

Bien sûr, pour ne pas pénaliser l'Association, j'ai accordé un délai raisonnable à ma succession : une année, deux au mieux. Après neuf années, il est temps pour moi de céder cette tâche à un sociétaire plein d'allant et débordant d'idées nouvelles. Je pense qu'il y a encore plein de pistes à explorer. Je continuerai, si les sociétaires et les membres du comité me maintiennent leur confiance, à assurer le secrétariat (confection des ordres du jour et des comptes-rendus des réunions du comité), et la gestion des sites Internet et Wistiti.

Dans un de ses livres de souvenirs, Françoise Sagan rapporte cette phrase de Jean Paul Sartre : « Quiconque se croit indispensable est un salaud ». Je ne me crois pas du tout indispensable. En revanche, je pense que le bulletin de liaison entre les anciens élèves de l'O.P., l'est ; et si aucun sociétaire ne prenait le relais, cela signifierait que, primordial, il ne l'est plus.

Guy Hachour

Pentecôte 2006
Allocution dans la Cour d'Honneur

Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Je tiens à vous remercier de votre présence à cette commémoration du souvenir de la fin des combats meurtriers de ces deux terribles guerres de 1914-1918 et 1939-1945.

Depuis de nombreuses années nous nous faisons un devoir d'honorer le souvenir de ces Cempuisiens morts pour la France, afin que notre pays ne soit plus sous le joug des envahisseurs et que le peuple de France puisse vivre dignement dans sa liberté retrouvée.

Faut-il rappeler l'horreur de ces guerres où des millions de femmes et d'hommes furent massacrés ? Je ne le pense pas, car cette grande souffrance collective de notre pays restera indélébile dans nos mémoires.

Ayons une pensée pour tous ces jeunes de ces pays en guerre, dont l'idéal était de vivre en paix, mais dont les gouvernements ignorèrent les aspirations.

En l'honneur de nos camarades Cempuisiens morts pour la France, je vous demande une minute de silence.

Allocution prononcée par Jean Saidi le 03 juin 2005

レヌモヨセェ」レテ

LES PEUPLES EFFACÉS

Et puis encore,
Tout le sang versé dans un puits vide,
Où flottent, malgré l'apparence d'une eau disparue,
Les lettres des derniers esclaves.
Ils ont jeté là, dans l'eau sèche, toute l'expression de leur souffrance.
Ils dorment ailleurs, dans des guenilles que, le courage manquant, ils ne rapiècent plus.
Le fil d'or servit jadis à coudre le cuir des harnais des chevaux des maîtres.
Ils vont dans les décombres.
Livides.
Sans se parler.
Tondus.
Les femmes traînent des enfants faméliques qui ne jouent pas.
Parfois, elles les tiennent par la main et leur font presser le pas.
Un chien aboie pieusement, puis s'en va humer l'air qu'a parfumé un papier gras.
Du bout du doigt, silencieusement, ils le désignent comme un frère.
Sans se retourner, ils poursuivent leur chemin.
Pèlerinage infini.
Sans possible repos.
Leurs yeux vitrifiés n'écriront pas l'Histoire.
Car les registres n'offrent pas leurs pages blanches aux suppliciés du temps.
Ils vont comme des damnés, renouvelant sans cesse leur damnation.
Psalmodiant leurs raisons.
Ils disparaissent déjà, et disparaîtrons encore demain,
Et puis encore.

Didier Lefrançois

Pentecôte ! ... Pentecôte !

Mots magiques : Pentecôte! l'O.P.! Cempuis ! - Cris de joie, cris de ralliement des flots de Cempuisiens arrivant sur la terre sacrée de leur enfance ! Depuis plus de... 119 ans !   Comme les pèlerins, autrefois, criaient : Noël ! Noël ! marchant vers les lieux saints.
Au temps jadis, parents, amis, anciens, étaient conviés à la Fête !
Du Paris s'éveille et par Beauvais : voyage en chemin de fer.
Salué par la portière du train qui roule, à Grez-Gaudechart, le vieux moulin de pierre ! Gare de Grandvilliers ! Marche, arrêt Cempuis !
Joyeuse réception par toute la maisonnée. Banquet fabuleux !
Fanfare ! Danses et ballets ! Match de foot-ball ! Gymnastique !
Pyramides ! Force et souplesse ! La fête deux jours durant !



Pentecôte 2006 ! Amicale réception des "anciens" au collège Marcel Callo - Commémorations en la Cour d'honneur et au Caveau. Festin des cinquante invités au réfectoire. Joyeuses retrouvailles des "jeunes" entrés à l'O.P. dans les années I970-80 et des moins jeunes dans les années 1928-30 ! Promenade à travers le domaine. Le soir dîner à Songeons et coucher à Gaudechart. Accueil chaleureux des anciens élèves de l'O.P. et grand merci à monsieur le directeur des O.A.A - Au sommet de la pyramide (Pentecôte 1934) : René Prosper le doyen de la Pentecôte 2006. On reconnaît : Massou, Rogy, Beuron, Caribeau, les deux Prosper.

La Boisnerie - Ste-Honorine   Daniel Reignier. le 06-06-06.

Compte rendu Comité du 22 avril 2006

Présents : Danièle Gareau, Roland Léonard, Jean Saidi, Irénée Conjat, Roger Grappey, Bernard Triquet, René Fressinet. Excusé : Guy Hachour. **La séance est ouverte à 9h 30**

Pentecôte 2006. : Roland a pris contact avec M. Brière, en l'absence de M. Fontaine, pour notre accueil par les Orphelins Apprentis d'Auteuil à Cempuis. Il est prévu une cérémonie le samedi à 11 h 15, suivie d'un apéritif et d'un repas offert par les OAA sur la base de 40 personnes environ. Nous indiquerons le nombre exact à M. Brière la semaine précédant la Pentecôte. L'hébergement à Gaudechart pour dix à quinze personnes n'est pas encore confirmé, peut-être y aura-t-il des possibilités à Cempuis. Nous demanderons un local pour le concours photos (s'il a lieu car dans l'immédiat nous n'avons pas de candidats). Dans la fiche d'inscription à cette fête nous demanderons de préciser la participation :

-au repas à Songeons le samedi soir (prix 15€). -à la promenade le dimanche dans les alentours, 12 km environ.
-ou à la promenade éventuelle le dimanche à Mers, avec possibilité de regroupements pour le transport.

Irénée réservera trois chambres doubles à Beauvais comme l'an dernier.

Cempuisien et bulletin intermédiaire. : Pour la mise en forme de notre bulletin, Danièle ne se fait pas aider pour certaines tâches car cela lui est plus commode de les accomplir suivant le temps dont elle dispose. L'expérience du bulletin numéro 200 montre qu'il ne faudra pas dépasser 30 feuilles pour les suivants (limite pour la reliure.)
Nous avons demandé à nos lecteurs des articles "plus ou moins conformistes". Leur publication implique bien entendu un droit de réponse de la part de nos membres, ce qui ne peut que donner plus de vie à notre bulletin.
Si nous ne donnons pas de suite, à l'idée de diffuser un bulletin intermédiaire (c'est la tendance actuelle), nous essaierons de publier les articles concernant des sujets plus récents, ou plus actuels, aussi rapidement que possible.

DVD. : Il sera offert aux membres du comité.
Le sommaire de ce DVD regroupant nos archives a été publié dans le bulletin n°200, pages 52 et 53 ; un bon de commande était annexé au bulletin. Il ne peut être lu que sur ordinateur, ce qui peut être gênant pour certains. Il est suggéré de scinder ce DVD en deux parties : photos + musique d'une part, archives d'autre part. Une décision sera préparée pour la prochaine réunion.

Adhésions. : Un bulletin avec cotisation 2006 a été joint au bulletin n° 200.

Forum : En attente pour l'instant, mais trouvera-t-on un volontaire pour en assumer le fonctionnement, ceci semble un préalable.

Divers. : - mot de passe de la BAL modifié mais à transformer pour plus de sécurité.
-subvention, en attente d'une décision de la ville. - DVD 2004/2005, faire une relance pour l'achat.
-statistiques Internet et Wistiti, 50 nouvelles photos reçues, le nombre de visiteurs tend à décroître.
-jaquette du bulletin, : à la suite des différentes réalisations, dont nous sommes peu satisfaits, et dans un souci d'autonomie, nous consulterons, avant la prochaine réunion, divers fournisseurs pour la réalisation de 200 exemplaires.
-discussion sur le titre du bulletin pour la prochaine réunion : mixité et institution évoquées ?
-reportage sur la Pentecôte 2005 : vidéo en cours de montage (Roland).
-courrier reçu par René Fressinet : à scanner pour le prochain bulletin. 24 avril 2006 Irénée Conjat.

Compte rendu Comité du 27 mai 2006

Présents : Danièle Gareau, Roland Léonard, Jean Saidi, Irénée Conjat, Roger Grappey, Bernard Triquet, Guy Hachour. Excusé : René Fressinet.
La séance est ouverte à 9h 30. À titre expérimental, cette réunion se tient chez un membre du Comité : Danièle.

Pentecôte 2006. : Roland a recontacté M. Brière. Quelques chambres seront mises à notre disposition à Gaudechart pour l'hébergement du samedi soir ; Danièle nous informe que toutes sont réservées (nota : afin de ne pas pénaliser les sociétaires, quatre membres du Comité se logeront pas leurs propres moyens). Aujourd'hui 40 inscriptions ont été reçues pour le samedi matin et 33 pour le samedi soir ! Nous sommes un peu étonnés par ce taux de participation équivalent à celui de l'année passée qui était déjà une année remarquable ! Sept anciens non sociétaires se sont inscrits, Danièle apportera quelques bulletins d'adhésion vierges au cas où…Bernard a mis l'emploi du temps sur le site "L'En Dehors". Promenade du dimanche : Jean a repéré un parcours, mais il est un peu plus long et moins intéressant que celui de l'an passé ! Nous décidons de renouveler la promenade vers le Mont Saquin.
Fautes de candidatures suffisantes (trois) le concours de photos est annulé.
Allocution du Président le samedi dans la cour d'honneur : Jean prépare un texte et me le communique au plus tard mercredi 31 mai. Pas d'allocution au caveau (l'an passé, comme il s'agissait du centenaire de l'association, un discours s'imposait), une gerbe de fleurs sera déposée.

Subvention 2006. : Bernard s'est procuré l'exposé et la délibération du Conseil de Paris nous attribuant 1000 € pour frais de fonctionnement. Pour 2007, Roland préparera et présentera un budget en demandant une subvention plus élevée dans le but d'adapter notre équipement informatique. Nous devrons faire un effort particulier pour l'attribution des aides.

Jaquette. : Bernard donne quelques photos à Roger pour le prochain bulletin. Guy propose des clichés d'Ernest Cadine à faire paraître en page une et deux. Il communiquera les légendes à Roger. Une photo est proposée par Roger, elle n'est pas de très bonne qualité et a déjà été publiée dans le bulletin n° 191.
Un débat de fond et de forme est abordé à propos de l'éventualité d'acquérir une imprimante couleur laser afin de confectionner nous-mêmes la jaquette du bulletin.

Nous nous doterions ainsi d'une grande indépendance outre les économies que nous réaliserions. Une imprimante laser couleur coûte au bas mot 400 € soit le coût de confection de la jaquette d'un bulletin chez un imprimeur ! Un jeux de cartouches neuves nous permettrait de tirer environ 1000 jaquettes (4000 passages/4 pages) soit 5 bulletins. L'économie réalisée au bout de 5 bulletins peut être évaluée à 400*5 = 2000 € - (coût d'un jeu de cartouches 400 € + papier pour la jaquette 100 €) = 1500 € ou encore 300 € par bulletin. Il s'agit d'une estimation "à la louche" mais elle est parlante. Le Comité est d'accord sur le principe d'achat de cette imprimante. Reste à établir la procédure de confection de la jaquette, là c'est moins évident. Nous devons répondre à trois questions :

1) Qui établit le projet de jaquette ? A l'unanimité nous décidons que Roger conservera cette tâche.
2) Qui prépare les fichiers informatiques pour tirage ? Après une très longue discussion, Bernard est d'accord pour prendre cette responsabilité
3) Où installer l'imprimante ? Roger en sera le dépositaire, Bernard se rendra chez Roger, ils feront le tirage ensemble jusqu'à ce que Roger soit autonome.

Roland est chargé de s'assurer que les ressources informatiques de Roger sont suffisantes, si c'est le cas, le bulletin n° 201 sera élaboré ainsi. Par principe, même s'ils ne nous sont guère utiles, Roger récupèrera les fonds chez l'imprimeur. Guy est chargé de l'achat de l'imprimante. Ouf ! Lourde difficulté résolue.

Titre du bulletin : Nous examinons la proposition faite par Bernard, de modifier le titre du bulletin. Bernard souhaite que deux notions soient introduites : mixité et orphelinat. Afin de ne pas modifier en même temps le nom de l'association (qui impliquerait une modification des statuts, une assemblée générale extraordinaire… un peu lourd quand même pour une modification de concept), Guy propose de remplacer "Bulletin de l'Association…" par "Bulletin de liaison…". Nous sommes tous d'accord pour que le titre devienne "**Bulletin de liaison des anciens et anciennes élèves de l'orphelinat Gabriel Prévost**".

DVD archives de l'association : 19 commandes sont parvenues le 27 mai. Les frais de réalisation seront imputés dans les postes "papeterie" et "frais postaux" les recettes en "cotisation". Guy lit la lettre d'accompagnement et montre les trois modèles de présentation proposés. Roland suggère de les exposer à la Pentecôte et d'apporter quelques bulletins de commande, ce sera fait.

Lettre ouverte de Jean Pierre Cornet à l'association. : Une sociétaire nous a remis une "lettre ouverte" d'un ancien de l'OP à l'association. Ce courrier date de mars 1983, il n'est tendre, ni pour l'association, ni pour l'OP. En son temps, cette lettre n'a pas été publiée. Chacun de nous en prend connaissance. Les réactions et les sentiments des membres du comité sont divers, toujours passionnés. Nous parlerons de cette lettre durant plus d'une heure ! Difficile donc de rendre compte de manière synthétique de cette discussion, d'autant que je n'ai pas pris de notes tant j'étais accaparé par le débat. Devons-nous publier cette lettre ouverte ? Quelques membres du Comité ont déjà pris leur décision, d'autres, stupéfaits, souhaitent avoir un peu plus de temps de réflexion, nous en reparlerons donc lors de la réunion de juin.

Divers. :

- Daniel Reignier a envoyé 200 feuilles illustrées de photos en couleurs. Ces feuilles seront utilisées comme fond de convocation à nos différentes rencontres.
- Roland a contacté le réalisateur de la vidéo sur Ferdinand Buisson. Cette réalisation est en cours d'achèvement.

28 mai 2006 Guy Hachour.

Compte rendu Comité du 25 juin 2006

Présents : Danièle Gareau, Roland Léonard, Jean Saidi, Irénée Conjat, Bernard Triquet, Guy Hachour.
Excusé : René Fressinet, Roger Grappey.

Pentecôte 2006. Cinquante participants, dont une bonne demi-douzaine de jeunes anciens, se sont retrouvés à Cempuis pour les cérémonies de la Pentecôte 2006. Monsieur Laffont, directeur des OAA, s'était excusé de ne pouvoir être présent, sa collaboratrice le représentait. Trente-cinq participants au repas du soir à Songeons. Quatorze participants à la sortie vers Mers, sept à la promenade du Mont Saquin. Le concours de photos a été annulé, nous n'avions que trois candidats ! Certains membres du comité regrettent que le groupe ait été éclaté le dimanche ; si nous nous retrouvons à Cempuis ce n'est pas pour nous disperser ensuite, d'autres ont une opinion moins tranchée... En revanche, tous les membres du comité sont d'accord pour dire que le repas du soir à Songeons ne présente plus les qualités requises (certains vont jusqu'à dire qu'il s'agit de bouffe plutôt que de nourriture) et que l'espace n'est pas approprié. Danièle Gareau a demandé à M. Brière s'il serait possible, en 2007, de nous réunir le samedi soir à l'O.P. même ; la réponse est favorable. Il nous faudra prévoir une organisation précise avec des responsabilités bien déterminées (qui fait quoi). Voir aussi assurance, sanitaires, pluie... Nous pouvons cependant être satisfaits de ce week-end, tant en terme de participation, qu'en terme d'accueil, M. et Mme Brière nous recevant toujours avec gentillesse, efficacité et chaleur. Roland enverra une lettre de remerciements, en précisant combien les anciens élèves de l'O.P. ont été sensibles à conservation de certains éléments anciens de l'atelier de mécanique (éléments de forge, arbre de transmission au plafond, pavés de bois sur de petites surfaces au sol) dans la nouvelle salle technique.
NB : une adhésion a été enregistrée à l'occasion de la Pentecôte (Gérard Gachelin).

Subvention. Nous avons reçu une lettre de M. Delanoë nous informant de l'attribution, sur sa proposition, par le département de Paris, d'une subvention d'un montant s'élevant à 1000 €. Roland est chargé de rédiger une lettre de remerciements.

Bulletin. Le comité lors de la réunion précédente a décidé d'acquérir une imprimante laser pour la confection de la jaquette. Avant d'en effectuer l'achat, Roland Léonard regardera si l'imprimante laser couleur qu'il possède peut

satisfaire nos besoins, si oui il la mettra à disposition de l'Association, si non l'acquisition se fera en juillet ; notre choix s'est arrêté sur une Epson C1100 dont le prix s'élève à 400 € chez "Office Dépôt", il conviendra d'acheter également un jeu complet de toners de rechange et un câble de liaison USB (300 € environ). La procédure déterminée le 27 mai est conservée. Le tirage de la première de couverture se fera sur du papier couleur afin de préserver les réserves d'encre de l'imprimante. Danièle Gareau commandera du papier couleur de 110 à 130 g. Afin de s'adapter à toutes les couleurs la tranche de la couverture sera noire, Danièle verra s'il est possible de commander des thermoreliures intégralement transparentes.
Guy Hachour informe le comité que le bulletin n°201 comporte potentiellement plus de 70 pages dont une soixantaine sont en voie d'achèvement. Le comité décide de différer la publication de certaines de ces pages, afin de sortir le n° 202 dès le début de l'année 2007. Pour le n° 201, l'actualité sera privilégiée.
Le comité examine à nouveau la pertinence de la publication de la lettre ouverte de Jean Pierre Cornet, écrite et adressée à l'Association en 1983. Chacun des membres du comité a eu le temps de réfléchir, de mûrir sa décision ; afin que nous ayons une vision plus large, nous avons recueilli l'avis de quelques sociétaires. Après une discussion soutenue, le comité, à l'unanimité (avis unanime également chez les sociétaires interrogés), décide de diffuser cette lettre ouverte dans le prochain bulletin. Guy Hachour est chargé de rédiger un préambule rappelant le contexte, fin de la guerre 1939-1945, il effacera également le nom d'un professeur.
Guy Hachour propose d'envoyer aux sociétaires internautes, dont il a l'adresse, quelques pages du prochain bulletin afin de tenter de les faire participer au débat qui s'est engagé depuis déjà quelques numéros ; leurs témoignages, avis, critiques pourraient ainsi être publiés à la suite dans le bulletin n°201. Personne ne s'y oppose.

DVD archives de l'association. Bernard Triquet remet à Guy Hachour 2 douzaines de bulletins manquants. Bernard Triquet a réussi le tour de force de réunir la quasi-totalité des bulletins « Le Cempuisien », il n'en manque que douze ; la cinquième série est complète ; nous sommes exhaustifs de 1939 à 2006 !!! L'envoi du DVD est toujours prévu pour le mois de septembre. Les chèques de règlement seront encaissés après l'envoi du DVD.

Cotisations 2007. Guy Hachour suggère d'envoyer le bulletin de cotisations 2007 avec la circulaire pour le repas d'automne ; Danièle Gareau n'est pas d'accord, cela lui occasionnerait trop de tracas en comptabilité et un chevauchement avec les rappels, elle propose de l'envoyer avec la convocation pour l'assemblée générale. La proposition de Danièle Gareau est adoptée. Guy Hachour propose également l'introduction sur le BA d'une case à cocher pour les anciens dans le besoin (RMI, chômeurs, autres difficultés...) les dispensant pour l'année en cours du règlement de la cotisation, sans justificatifs par souci de dignité. Proposition adoptée.

Divers
Repas d'automne. Il aura lieu le 22 octobre au même endroit que l'an passé, La Croix de Berny.
Fréquentation sites Internet et Wistiti. Le nombre de visiteurs se maintient à un niveau moyen, malgré nos efforts nous n'enregistrons aucune progression, même sensible. Bernard Triquet nous informe que la BAL de l'Association manifeste le même phénomène, de moins en moins de messages lui sont transmis malgré les réponses qu'il apporte à chacun d'eux ! Peut-être faudra-t-il réexaminer la possibilité de création d'un forum ?
Promenade. Jean Saidi organisera une sortie le 24 septembre dans l'ouest parisien, balade d'environ 10 km.
Nouvelles adhésions. Gérard Gachelin et Nicole Jacquemet, tous deux élèves à l'O.P. dans les années 50 60, ont adhéré récemment à l'Association.
Remplacement de Guy Hachour. Depuis deux ans déjà Guy souhaite être remplacé pour la confection des pages intérieures du bulletin. Il a fixé comme date limite la fin de l'année 2006, l'échéance approche ; si aucun sociétaire ne se porte candidat il est à craindre que le bulletin ne paraisse plus ! Roland Léonard demande à Guy s'il peut avancer quelques noms de remplaçants potentiels ; Guy lui communiquera les références des 3 ou 4 sociétaires qui selon lui pourraient être en mesure de lui succéder (sans toutefois préjuger de leur réponse) ; Roland les contactera directement par téléphone.
Calendrier des réunions. Roland Léonard est chargé de l'établir. Les mois d'octobre et de janvier en seront exclus (repas d'automne en octobre, assemblée générale en janvier).

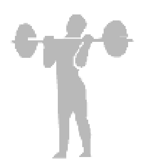
25 juin 2006 Guy Hachour.

Fréquentation des sites Internet et Wistiti

Période	Cempuisien.com (Visiteurs uniques)	Wistiti
Mars 2005	**213**	**907**
Avril 2005	**210**	**1013**
Mai 2005	**205**	**637**
Juin 2005	**213**	**760**
Juillet 2006	**143**	**335**

L'an passé, la fréquentation de nos sites en juillet et août était analogue aux mois précédents. Cette année, une baisse importante est enregistrée en juillet !!! Encore un effort et je n'aurai plus rien à faire, les mises à jour seront inutiles.

GH



Ernest Cadine

Un gars de l'O.P. champion olympique !

Préambule. L'an passé, alors que la Ville de Paris était encore candidate pour l'organisation des jeux olympiques de 2012, Bernard Triquet me dit lors de l'une de nos rencontres :

« Si la Ville de Paris remporte l'organisation des jeux olympiques de 2012, il faudra parler de Cadine. »

GH « Qui est Cadine ? » !!!

BT « Et bien quoi tu ne connais pas Cadine ? C'est un ancien de l'O.P. qui a été médaille d'or à Anvers en 1920 »

GH « ! ! ! ! » « Ah! Oui je crois me souvenir, il n'a pas non plus été l'homme le plus fort du monde ? Je me souviens l'avoir vu lors d'une Pentecôte à la fin des années 50, il nous avait distribué une photo où on le voyait de profil avec des biscotos comme ça ! C'est dommage, cette photo je ne l'ai plus, mais j'ignorais qu'il avait été champion olympique ».

BT « je pense qu'un article sur Cadine intéresserait nos lecteurs, ils doivent être encore nombreux ceux qui se le rappellent »

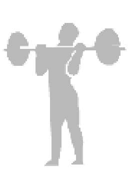
> Après quelques recherches fructueuses sur Internet, quelques échanges de messages avec Gilles Abdelmoumeni, j'avais suffisamment d'éléments pour vous parler de cet extraordinaire gars de l'O.P., médaillé d'or olympique.



Ernest Cadine est un haltérophile français, né le 12 juillet 1893 à Saint-Denis et mort le 23 mai 1978 à Paris, 1m67 pour 82,5 kg, un homme dont la poignée de main était "légendaire". Il débuta sa carrière en 1910 et fut, à Anvers en 1920, le 1er champion olympique français dans la catégorie des mi-lourds (et indirectement toutes catégories confondues, car son total fut supérieur au vainqueur de la catégorie des lourds *270 Kg*). Ses deux rencontres de prestige (en 10 mouvements pour savoir qui était l'homme le plus fort du monde) face à son successeur Charles Rigoulot sont restés dans toutes les mémoires de l'époque. Par la suite, il entreprit une carrière au music-hall ! Croix de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite en 1978. Source Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Résultats du concours d'haltérophilie catégorie mi-lourds (appelé aussi : lourds légers) aux jeux d'Anvers en 1920 :

Médaille			Arraché d'un bras	Epaulé jeté d'un bras	Epaulé jeté deux bras	Total
OR	**Ernest Cadine**	France	70 Kg	85 Kg	135 Kg	290 Kg
ARGENT	Fritz Hünenberger	Suède	75 Kg	85 Kg	115 Kg	275 Kg
BRONZE	Erik Peterson	Suède	62,5 Kg	92,5 Kg	117,5 Kg	272,5 Kg



TOUTE UNE ÉPOQUE



CADINE ÉTAIT FORT. *Bien des champions tombés au front manquent à l'appel des Jeux de 1920. Les perdants du conflit n'ont pas été autorisés à participer. On en oubliera de rédiger le rituel « rapport officiel », seul un compte rendu manuscrit et incomplet tiendra lieu de mémoire. Restent les images. Souillard, photographe installé au 187, rue de Belleville, à Paris, a très classiquement tiré le portrait d'Ernest Cadine, médaille d'or en haltérophilie, catégorie mi-lourds, 70 kg à l'arraché à une main, 90 kg à l'épaulé à une main, 135 kg à l'épaulé-jeté.* (Archives Musée Olympique.)

En collaboration avec le Musée Olympique de Lausanne.

Cet haltérophile français remarquable (1893-1978) a remporté la victoire en catégorie mi-lourd aux Jeux Olympiques de 1920. Il a également excellé au deadlift : la meilleure traction était de 617 livres exécutées dans le modèle français avec une double poignée d'overhand. Cadine a participé au concours de l'homme le plus fort du monde après son triomphe olympique et a voyagé largement : parmi ceux dont il a triomphé se trouvait le franco/canadien Arthur Giroux. Le rival principal de Cadine en France était Charles Rigoulot, qu'il a rencontré en 1925. Cadine a tenu 5'6"et a pesé 200 livres.
En 1920 (après la guerre donc) il jeta 135 kg en mi-lourd. Vainqueur en 1920 à Anvers aux J.O., toutes catégories alors qu'il ne pesait que 82 kg avec 70, 90 et 135 kg(arraché d'un bras, jeté de l'autre bras, jeté des 2 bras). Sa main était un véritable étau.
Le 22 mai 1924 il jeta 145 kg à France-Suisse. Mais il subit 2 défaites face à Charles Rigoulot (son grand rival) en octobre 1925 et janvier 1926. Puis il passa alors au music-hall. Il est contemporain de l'apparition des premières barres à disques. Ses records : 98 kg à l'arraché à droite, 108 développé à 2 bras, 161 kg au jeté à 2 bras. 302,5 kg au soulevé de terre. Il est décédé le 23 mai 1978.

Jeux olympiques de 1920 à Anvers

Les jeux olympiques d'Anvers, furent marquées en athlétisme par les neuf victoires obtenues par la petite Finlande, un pays de 3 millions d'habitants, qui tint en échec les Américains. Outre les trois succès de Nurmi, les Finlandais s'adjugèrent aussi : le triple saut – Vilho Tuulos : 14,505 m ; le poids – Ville Porhola : 14,81 m ; le disque – Niklander : 44,685 m ; le javelot – Jonni Myrra : 65,78 m ; Le pentathlon – Eero : (23 s au 200 m, 4 mn 40 s 2/10 au 1500 m, 6,63 m en longueur, 34,64 m au disque, 54,67 m au javelot) et le marathon, enlevé par le vainqueur du 5000 m à Stockholm, Kolehmainen en 2 h 32 mn 35 s 8/10. Les États-Unis ne firent pas mieux. Ils présentèrent un remarquable sprinter : Charles Paddock, le premier des grands sprinters modernes, qui terminait ses courses par un bond prodigieux. Il réalisa 10 s 2/10 sur 110 yards (100,58 m) en 1921. En plus de Guillemot, les Français eurent comme champions olympiques cette année-là : en poids et haltères : Gance (poids moyen) 245 kg et **Cadine (poids mi-lourd) 290 kg** kg ; en boxe Paul Fritsch (poids plume) ; en escrime à l'épée Armand Massard, qui devait devenir le Président du Comité Olympique Français ; au tir à l'arc à 50 mètres : Louis Brulé ; en cyclisme, ils enlevèrent la course sur route par équipes avec Canteloube, Detreille, Souchard et Gobillot ; en tennis, le simple dames avec Suzanne Lenglen et le double mixte avec Suzanne Lenglen – Max Decugis.

Jeux olympiques de 1924 à Paris

Les Français glanèrent 14 médailles d'or. En poids et haltères avec Edmond Decottignies (poids léger) 440 kg, et avec celui qui allait devenir l'homme le plus fort du monde Charles Rigoulot (poids mi-lourds) 502,5 kg

Voici ce que j'ai pu glaner dans les différents bulletins "Le Cempuisien" :

- Dans le numéro 18   4° série de septembre 1918

Cadine, classe 1911. Blessé en septembre 1914 d'un éclat d'obus dans le ventre.

- Dans le numéro 27 4° série de mai juin 1920

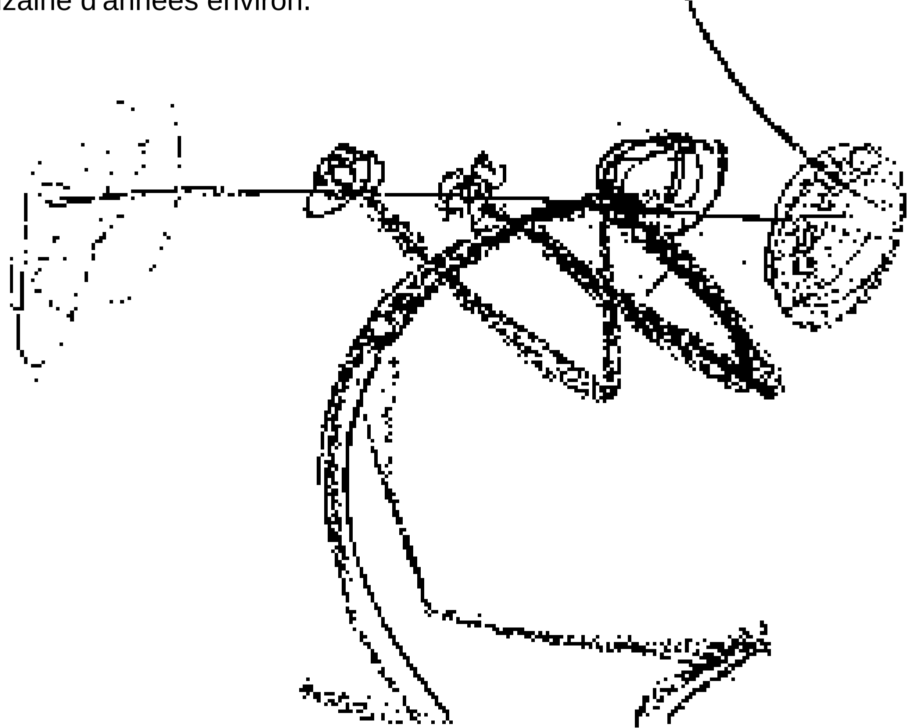
C'est avec plaisir que nous avons appris le succès de notre camarade Ernest Cadine dans le championnat de Paris (amateurs) des poids et haltères. La finale de ce championnat avait lieu le 18 avril - le jour même de notre réunion mensuelle - mais certaines performances de notre camarade, établies ces temps derniers, nous laissaient bon espoir sur le résultat du championnat Paris et ceux qui suivent de près les questions sportives, ont pu voir que Cadine est sorti vainqueur de ce championnat (toutes catégories). Voici, à ce sujet, les exploits réalisés par notre camarade :
En volée à droite, 80 kg, et manque de peu 85,5 kg (record, Schweitzer : 85 kg). Arraché à gauche : 70 kg. Haltères en séparés : 112 kg. Jeté d'un bras : 85 kg. Développé en barre : 85 kg. Jeté en barre : 135 kg. Il réussit à développer 140 kg et en manqua le jeté d'assez peu. Notons, en passant, que Cadine ne pèse que 75 kilos. Le manque de place ne nous permet pas de nous étendre plus longtemps sur ces performances, mais nous adressons à notre camarade toutes nos félicitations et lui souhaitons bonne chance pour le Championnat de France qui se dispute le 11 juillet.

- Dans le numéro 29 4° série d'octobre novembre 1920

Notre camarade Cadine, champion du monde amateur des poids et haltères, a été reçu à l'hôtel de ville de Paris, le samedi 23 octobre dernier, en présence de la municipalité de Paris et des représentants de divers regroupements sportifs.
D'autre part, une souscription avait été ouverte par un journal sportif pour lui offrir un chronomètre en or ; nous avions eu l'intention d'y participer par le produit d'une collecte que nous aurions faite à notre réunion générale du 27 novembre, mais, à notre grand regret, se souvenir lui fut remis une dizaine de jours avant notre réunion.
Apprenons en même temps que Cadine s'est approprié le record du soulevé d'une main avec 185,3 kg. Notre camarade nous a prié d'être son interprète auprès des sociétaires pour l'excuser s'il ne venait pas nous voir à nous réunion, mais actuellement il est très pris par des déplacements en province et même à l'étranger.

- Dans le numéro 112 5° série de février mai 1978

Nous apprenons par un journal quotidien le décès d'un ancien Cempuisien, Ernest Cadine, survenue le 23 mai dernier, dans sa 86e année. Notre camarade, dont M Taupin, professeur de gymnastique à Cempuis, avait déjà décelé la force, fut champion des poids et haltères, toutes catégories, en 1920 à Anvers. La dernière fois que nous l'avons vu, c'était au cours d'un banquet de l'association à l'école de Vitry, il y a une quinzaine d'années environ.



Quelques textes sont en provenance de site Internet anglo saxons, la traduction a été effectuée avec Systran, d'où les quelques fantaisies de langages que vous aurez pu remarquer. Selon les sources, les résultats des JO en terme de poids sont quelques fois différents ! Merci à Gilles Abdelmoumeni pour sa participation.

Guy Hachour mai 2006

MA CARRIÈRE DE CHAMPION DES POIDS ET HALTÈRES

Par ERNEST CADINE

vainqueur du concours international des poids et haltères, aux Jeux Olympiques d'Anvers

ARRACHÉ D'UN BRAS, PREMIER TEMPS



VOLÉE D'UN BRAS PREMIER TEMPS

Je suis né le 12 juillet 1893, à Saint-Denis, où j'ai toujours vécu. Dès mon enfance, j'eus le goût des exercices de force : combien de fois, dans la cour de l'école primaire, me suis-je amusé à porter sur mon dos, deux, trois, et parfois quatre de mes condisciples ! En rentrant à la maison, au lieu de me hâter, combien de fois me suis-je attardé, avec d'autres écoliers, pour soulever et lancer les objets pesants : barres de fer, grosses pierres, chaînes, poteaux, que nous trouvions en chemin !

Je fis mon apprentissage dans un atelier de mécanicien et là encore, grâce aux encouragements, aux défis, et aux paris de mes compagnons, je trouvai maintes occasions de mettre mes muscles et ma force à l'épreuve.

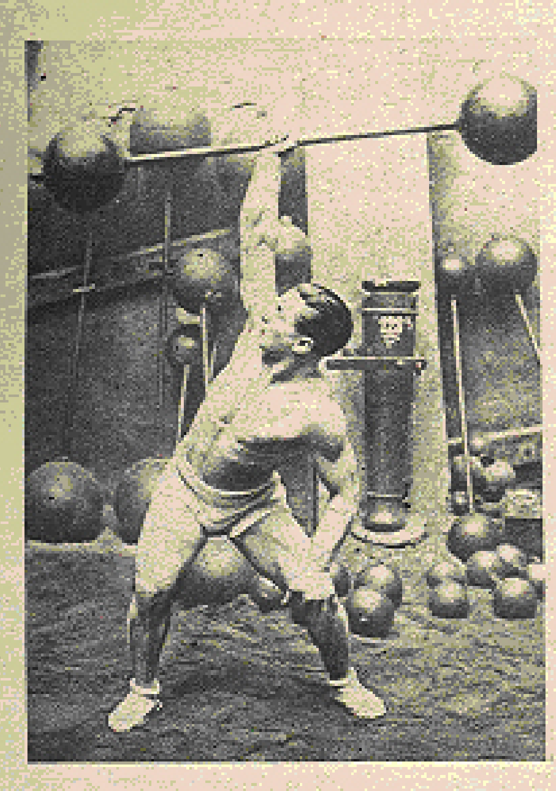
C'est à l'âge de seize ans seulement que je me mis à pratiquer le sport organisé : j'entrai dans une société de gymnastique où j'appris les divers mouvements d'éducation physique et d'agrès. De la gymnastique, je passai à la lutte, aux poids et haltères, à la natation, sports que je pratiquai, jusqu'à mon départ au régiment, en amateur, c'est-à-dire sans me spécialiser et sans songer à devenir un champion ou à battre des records.

Cependant, j'étais considéré par mes camarades comme un gaillard solide. Plusieurs fois, alors que nous nous promenions le dimanche, sur les champs de foire, ils m'ont poussé et même obligé à relever les défis que les « hercules », du haut des planches de leur baraque, lançaient à tout venant. Inutile de vous dire que, fréquemment, les haltères et les autres engins de force ne faisaient pas le poids, et que les saltimbanques de places publiques, dès qu'ils s'apercevaient de ma valeur, me proclamaient un athlète formidable et imbattable. Deux d'entre eux voulurent même m'engager dans leur troupe foraine.

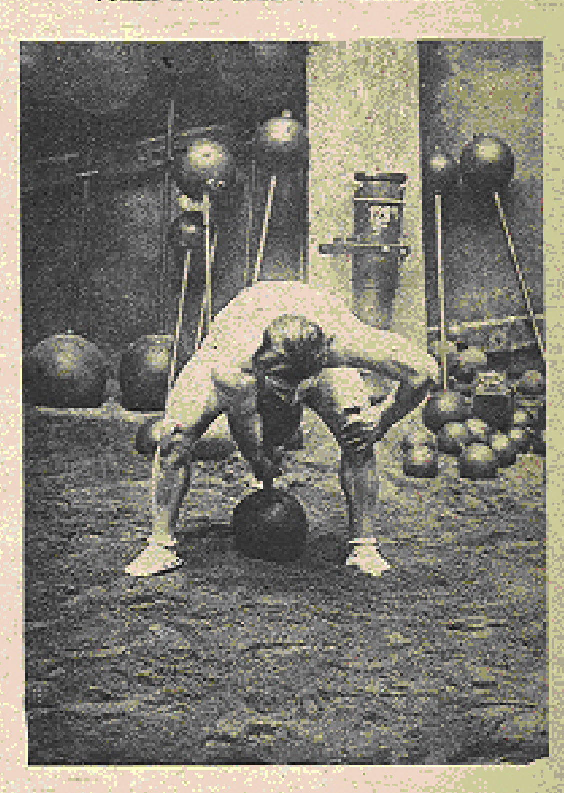
Il y a six semaines environ, comme je me promenais, avec quelques amis particulièrement enthousiastes, dans une foire de la banlieue parisienne, je fus amené, une fois de plus, presque malgré moi, à relever le défi que quatre « hercules » adressaient aux passants, après avoir fait leur boniment. Je me présentai au pied de l'escalier et je commençai à gravir les marches, quand l'un des champions me reconnut. Il s'était trouvé en tournée à Anvers, juste au moment des Jeux olympiques et il avait assisté à ma victoire. Bien loin de me refuser l'entrée de sa baraque, il me désigna à la foule, vanta mes mérites, rappela mon succès, me fit fête, ainsi que ses compagnons. Puis il me pria de soulever quelques haltères. La salle était comble : pour ne pas décevoir l'attente du public, je m'exécutai, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Ma carrière officielle d'haltérophile n'est pas longue : elle date de ma démobilisation. Il y a huit mois encore, personne ne connaissait le nom de Cadine, car aucune épreuve publique n'avait été organisée depuis 1914. Tout en continuant à exercer mon métier de mécanicien, je me mis sérieusement à l'entraînement. Peu de temps après, je réussis deux exercices, que les connaisseurs considèrent comme des exploits rares et difficiles : je jetai d'un bras le fameux haltère de Triat, qui date de 1839, et qui est un des engins les moins maniables que l'on connaisse. Puis j'arrachai à droite l'essieu de 72 millimètres de diamètre, chargé à 107 livres, qui fait partie du matériel de la Société Athlétique Montmartroise.

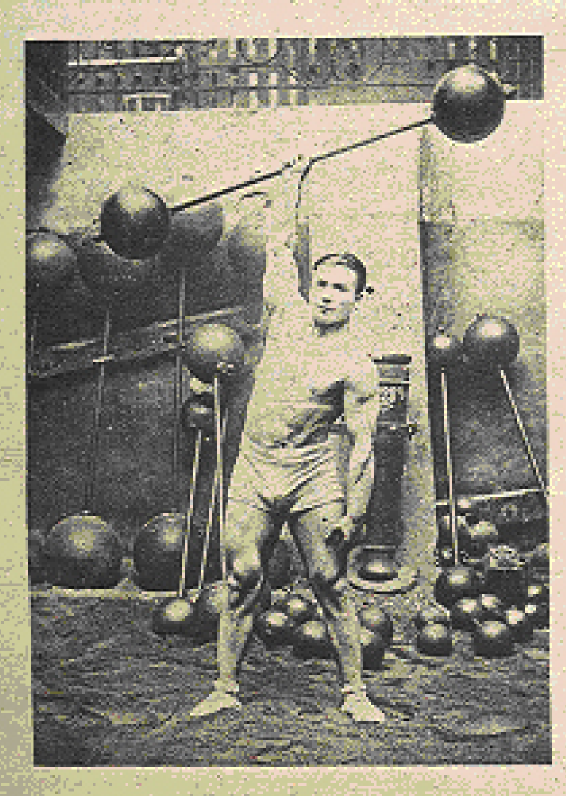
Vinrent alors les épreuves officielles de la Fédération française des poids et haltères. En avril dernier, je remportai de haute lutte le championnat de Paris. Deux mois plus tard, je gagnai le championnat de France. Avouerai-je, à ce sujet, que je ne fus pas entièrement satisfait de ma victoire ? Un de mes rivaux, le plus redoutable à coup sûr, le poids lourd Bugnand, de Saint-Etienne, se fit une déchirure musculaire dès la quatrième épreuve, alors qu'il



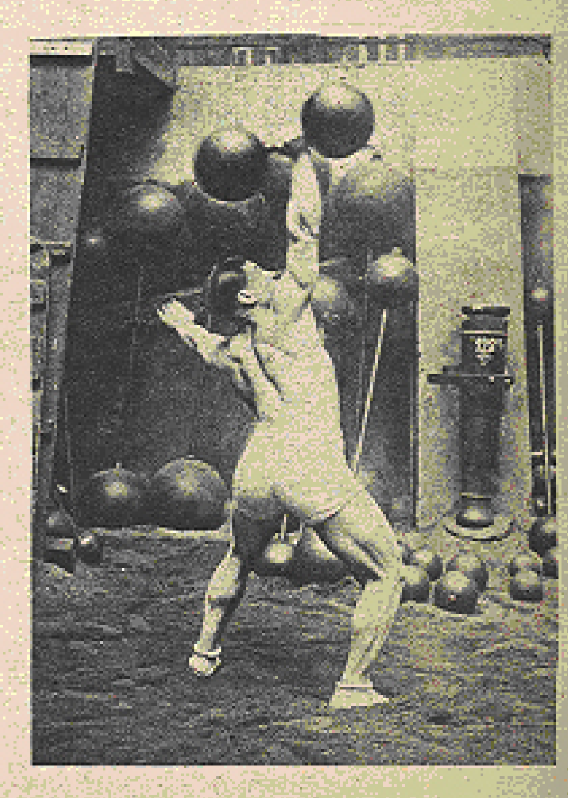
ARRACHÉ D'UN BRAS, DEUXIÈME TEMPS



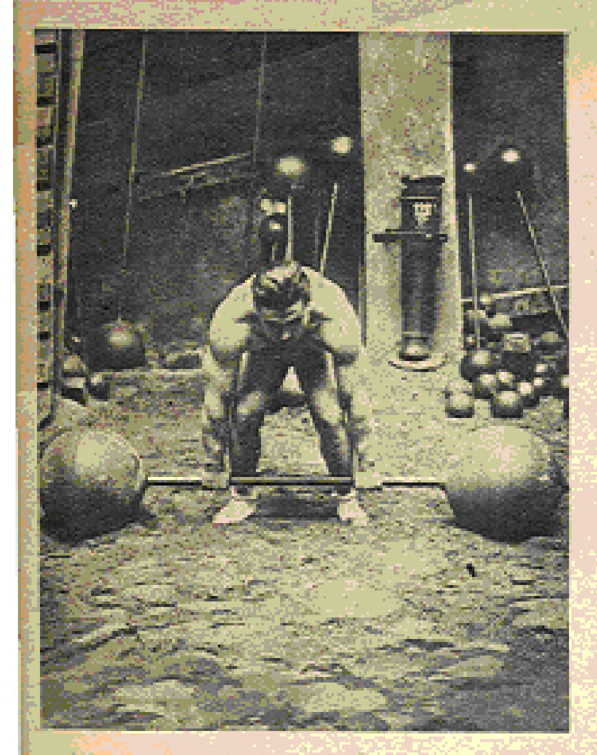
VOLÉE D'UN BRAS, DEUXIÈME TEMPS



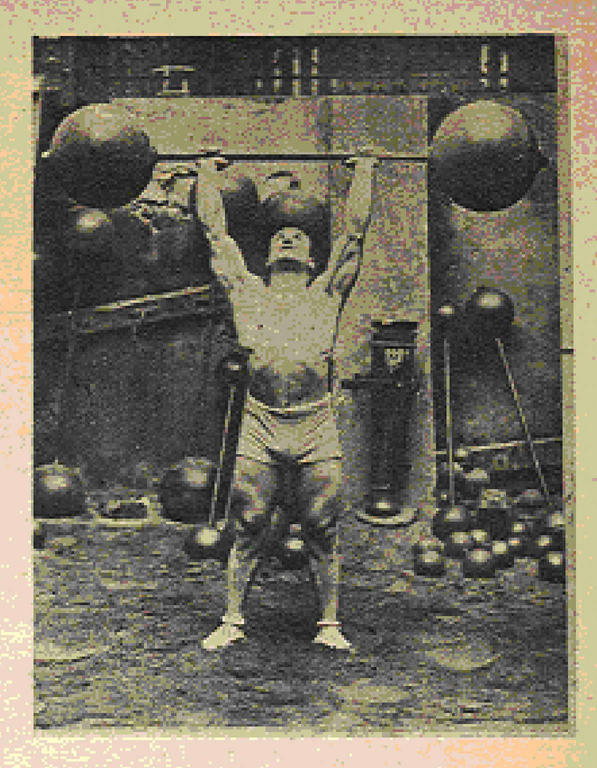
ARRACHÉ D'UN BRAS, TROISIÈME TEMPS



VOLÉE D'UN BRAS, FIN DE L'EXÉCUTION



ARRACHÉ OU JETÉ A DEUX BRAS : PREMIER TEMPS



ARRACHÉ OU JETÉ A DEUX BRAS : TROISIÈME TEMPS

avait sur moi une avance de vingt-quatre livres. De sorte que mon succès parut un succès heureux. En réalité, j'étais presque certain de combler mon retard sur Bugnand ; j'avais, en effet, commencé par les exercices les plus difficiles pour moi, et dans lesquels, par conséquent, mon rendement est moyen ; je ne réalisai mes meilleures performances que dans les dernières épreuves. Mon plus vif désir est de rencontrer à nouveau Bugnand : j'espère qu'alors je l'emporterai sur lui d'une manière incontestable.

Je fus désigné par la Fédération pour porter les couleurs de la France dans le concours des poids et haltères de Jeux olympiques d'Anvers, pendant les derniers jours de septembre. J'y gagnai le championnat du monde, non seulement de ma catégorie des poids mi-lourds, mais de toutes les catégories, celle des poids lourds y compris. Parmi les concurrents, certains pesaient 110, 120 et même 130 kilos.

Voici les performances que je réussis à Anvers et qui constituent les records du monde de ma catégorie :

Arraché d'un bras............	180	livres
Volée d'un bras...............	170	—
Jeté d'un bras	200	—
Arraché à deux mains	220	—
Développé à deux mains.......	190	—
Jeté à deux mains	282	—

Mes mensurations sont les suivantes :

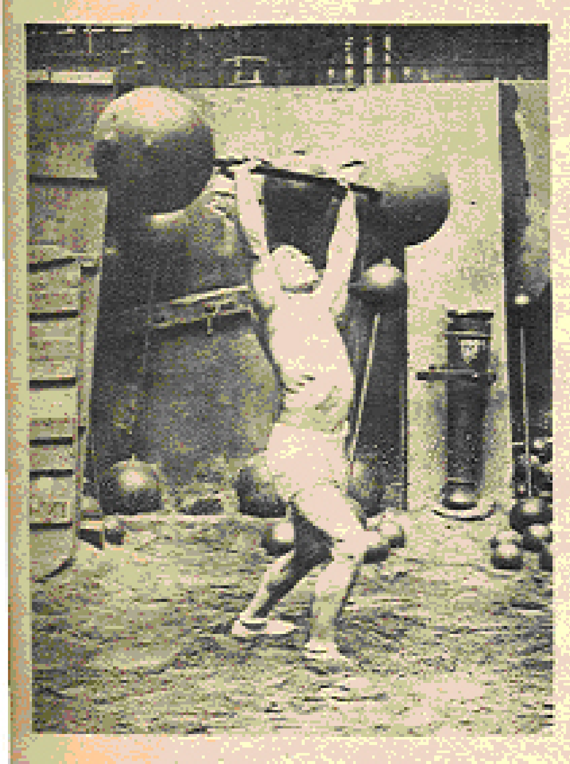
Taille : 1 m. 67 ; poids : 77 kilos ; tour de poitrine : 1 m. 16 ; bras : 0 m. 42 ; avant-bras : 0 m. 36 ; ceinture : 0 m. 78 ; mollet : 0 m. 40 ; cuisse : 0 m. 68.

Le 21 novembre, j'ai battu le record du monde, toutes catégories, du soulevé de terre d'une main, avec 360 livres ; j'ai manqué d'un rien 380 livres. J'espère y parvenir prochainement, car je n'ai détenu ce record que huit jours ; en effet, dimanche dernier, le Suisse Maurice Deriaz a réussi à soulever 368 livres. Mais je crois pouvoir faire mieux incessamment.

Je suis persuadé, du reste, que les différents records de poids et haltères, actuellement existants, seraient beaucoup plus élevés et plus difficiles à battre, si ce sport de force pure exerçait plus d'attrait sur la foule, et si les épreuves officielles étaient plus nombreuses. Songez qu'il n'y a, pour les amateurs, qu'un seul concours annuel : le championnat de France ; quant aux professionnels, ils sont complètement abandonnés à eux-mêmes. Qui sait pourtant si un championnat professionnel de France et du monde n'intéresserait pas le public et ne fournirait pas l'occasion d'établir de belles performances ? L'absence de toute épreuve régulière a obligé les professionnels à s'exhiber sur les champs de foire et à discréditer ainsi le beau sport des poids et haltères.



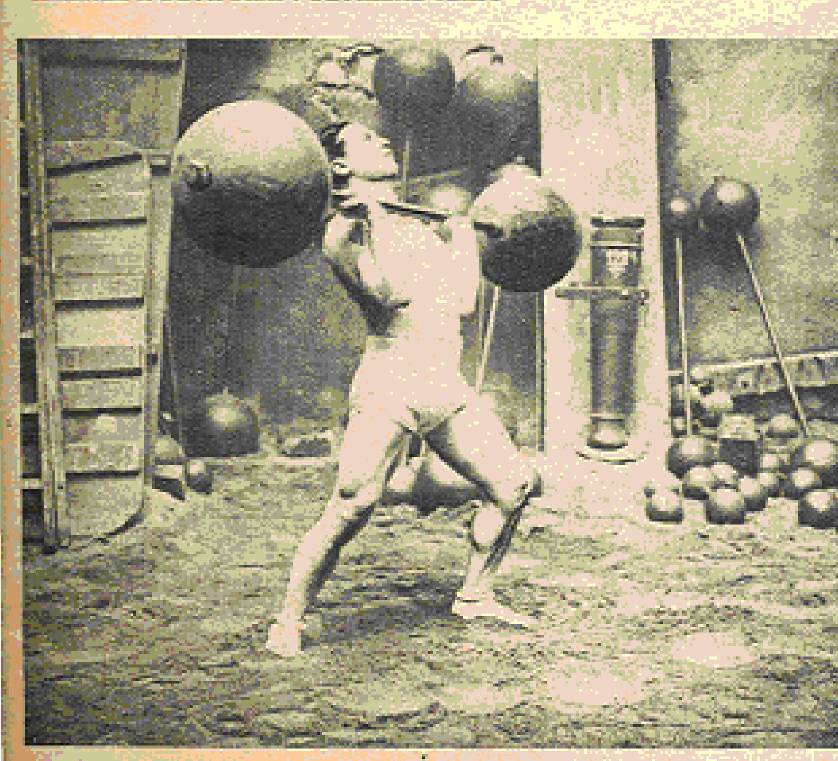
ERNEST CADINE.



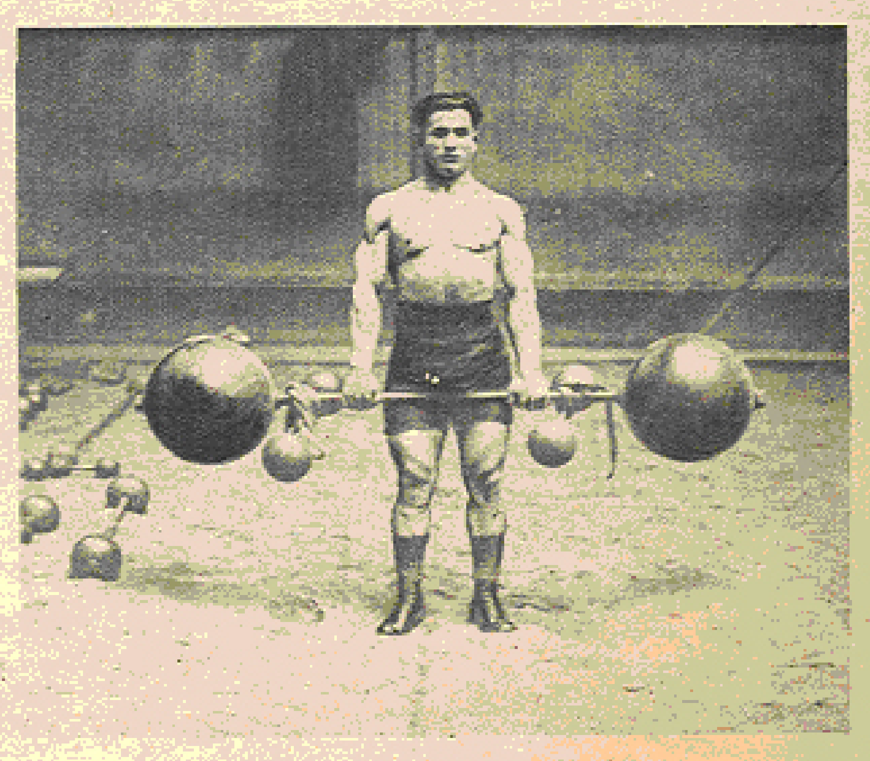
ARRACHÉ A DEUX BRAS : DEUXIÈME TEMPS



LE DEUXIÈME TEMPS DU JETÉ A UNE MAIN



JETÉ A DEUX BRAS : DEUXIÈME TEMPS



SOULEVÉ DE TERRE : FIN DE L'EXÉCUTION

A Guy Hachour – Bulletin n° 200

Surprise, étonnement, satisfaction, l'amélioration de note bulletin est spectaculaire, vous devenez de vrais pros de l'édition ! Nombreuses doivent être les félicitations qui vous parviennent, ce qui n'est que justice lorsque l'on réalise les efforts, l'organisation et le travail qu'exige une telle publication.

Ce bulletin qui contient de plus en plus d'informations sur la vie de notre amicale a toujours renforcé, et continue à renforcer, le lien quasi-familial qui unit tous ceux qui, de près ou de loin, restent attachés à Cempuis.

Jeannine PILLET qui a déjà sollicité ton intervention lorsqu'elle recherchait un membre de sa famille, m'a téléphoné comme cela est son habitude à la parution de chaque nouveau bulletin. Sa préoccupation porte maintenant sur ton article de la page 50 et plus particulièrement sur la page 51. Si j'admets le point de vue qu'elle développe, je dois également admettre que dans la famille cempuisienne, d'autres anciens portent sur ce sujet une analyse qui rejoint, quoique peut-être de manière plus nuancée, l'idée que tu exprimes avec véhémence et une part d'indignation.

Comme tu le suggères, tu attends nos réactions. Ce que je ferai bien volontiers car ce sujet présente des aspects parfois négatifs et parfois positifs Tu dis également "*nous avons eu maintes fois l'occasion d'en parler*" ce que je crois volontiers. Ton article va donc nous fournir l'occasion d'évoquer ce sujet. Cela me semble une excellente idée de débat.

Dans deux articles, publiés dans les n° 176 et 177 j'ai abordé deux aspects de la question. Ils montrent certains aspects négatifs et certains aspects positifs. Personnellement je me sens redevable et reconnaissant envers l'institution. Mais, mon point de vue est, comme le tien, strictement personnel.

René Prosper avril 2006

CE MATIN

Sont partis ce matin
Les oiseaux des beaux jours
Emportant avec eux
Sur leurs ailes lustrées
Des pétales de roses
Effeuillés par septembre
La joie des raisins murs
Dans le goût des vendanges
Et la douceur des brumes
Au-dessus des étangs.

Mais ils nous ont laissé
L'ineffable espérance
Des vieux nids endormis
Sous la tiédeur des toits
Et la beauté sereine
Du retour des amours
Dans la gloire d'avril.

Christiane L'Huillier-Valentin

Elucubrations nocturnes ?

Réveillée à 2h. Impossibilité de me rendormir ! J'ai donc décidé de me mettre devant une feuille et du papier pour écrire ce qui me passait par la tête car, c'est bien connu, allongée dans le noir les idées arrivent, tout paraît très clair, on sait exactement ce qu'il faut faire. On se dit : demain je me souviendrai de tout et je pourrai mettre au propre les idées que je viens d'avoir. Mais hélas dans mon cas, le matin je ne me souviens plus de ce qui était si clair et net dans ma tête pendant la nuit !!

Bref, quelques idées !

Je viens de lire les messageries que nous avons échangées depuis l'an dernier quand j'ai commencé à reprendre contact avec l'O.P.

Je suis encore étonnée de lire et de constater tant d'amitié entre nous, les enfants de l'O.P.
J'éprouve toujours la surprise de voir comme c'est simple. J'étais absente et, tout à coup, je suis là et c'est comme si nous ne nous étions jamais quittés.
On reprend les choses, les discussions, comme si on s'était vu la veille alors même que, pour la plupart, nous n'étions pas ensemble à l'O.P. du fait de notre différence d'âge.

J'ai eu souvent de grands moments de spleen dans ma vie et je ne pouvais exprimer mes sentiments à mon entourage qui, en dehors de mon époux, ne savait rien de ma vie d'avant.

Ce n'est pas à cause des souffrances et de la solitude morale supportées à Cempuis, mais plutôt parce que j'avais réellement élevé un mur, pour ne pas dire une muraille, entre ma vie de l'O.P. et celle d'après.

J.P. Cornet nous disait dans sa « lettre ouverte de 1983 » toute sa souffrance, sa colère et sa « haine » pour l'enfance vécue à Cempuis. A la lecture de ce libelle j'ai senti remonter au tréfonds de moi de terribles chagrins, des émotions profondes. J'avais l'impression qu'une porte s'ouvrait d'où s'échappait une ribambelle de souvenirs gardés enfouis dans ma mémoire. J'ai revu des scènes de la vie quotidienne et d'autres moins agréables, avec les punitions et les humiliations.
Je ressens encore les humiliations infligées à la petite fille pleine de vie, gaie, coquine, qui n'aimait rien tant que de taquiner ses camarades, mais toujours prête à rendre service. Pour autant, je n'ai pas ressenti, et **je ne ressens pas** pour l'O.P. cette terrible colère éprouvée par J.P. Cornet.

Bien sûr nous avons tous subi des brimades, des punitions pas toujours justifiées, des privations, mais ce n'est pas ce qui me reste dans mes souvenirs, et pourtant étant une enfant turbulente, taquine, pleine de vie, je crois en avoir eu ma part !!!

Anecdote :

Vers ma douzième année, nous avions toutes reçu une nouvelle robe et une blouse plus gaie. J'avais entendu dire que la robe était en tweed. Lors de la séance bimensuelle d'écriture aux parents j'avais donc eu envie de leur faire partager mon plaisir d'avoir des vêtements neufs. Je leur expliquai maladroitement que ces robes étaient en « touid » mais qu'elles ne devaient pas être de grande qualité car cette matière etait chère et que nos robes nous grattaient. Pour une fois que j'avais un sujet, sans perdre d'élan j'en ai profité pour écrire aussi à deux de mes tantes.
C'était oublier que nos courriers passaient par la censure et que rien ne sortait de l'O.P. sans avoir été disséqué par la Direction. Or, une telle critique même innocente, sans malice, ne pouvait passer inaperçue !

En pleine cour de récré, coup de sifflet strident. M. CARCALY, le SurGé, de sa voix puissante et autoritaire m'a appelée par mon nom et m'a ordonné de venir à lui. J'ai cru que le tonnerre me tombait sur la tête. En allant vers lui, je me posais plein de questions sur le motif de mon interpellation, et j'étais terriblement gênée de voir 300 paires d'yeux tournés vers moi, interrogatifs.
M. Carcaly, m'a dit : « Tu écris à tout le monde que ta robe n'est pas en vrai tweed, et bien tu vas rester un mois sans blouse, afin que tous te voient avec. » En plus tu feras 200 lignes pour ne pas avoir su écrire le mot « tweed » !
Pendant un mois je n'ai donc pas eu de blouse à porter sur ma robe et le simple fait de ne pas être comme tout le monde était très humiliant. Je me faisais remarquer et j'étais vexée. Pourtant, bien qu'il n'y ait pas eu maltraitance, je garde ce souvenir cuisant pour mon amour-propre. Mais je pense que la punition était normale, étant donné l'époque d'après-guerre où les difficultés pour subvenir à nos besoins devaient être énormes.

Mais tout n'était pas si simple.
Et parfois les surveillants ou les profs n'étaient vraiment pas sympas.

Je me souviens de l'époque de mon CAP d'employée de bureau. En CC3 nous avions comme prof M. CALMY ou M. PETIT, son nom m'échappe. Par contre je ne l'oublierai jamais. C'est à cause d'une de ses réflexions désagréables que tout mon avenir a basculé, et que j'ai changé d'orientation.
J'étais une bonne élève, sans grand mérite car je ne faisais pas de gros efforts pour bien travailler ; c'était naturel. J'avais des facilités notamment de mémorisation.
Nous avons donc passé notre CAP à PARIS, et la crainte de le rater ne me taraudait pas trop. Je pensais qu'avec deux ans d'avance, ce n'était pas un problème si j'échouais. Lorsque les résultats sont arrivés, notre prof a eu un commentaire qui m'a « pétrifiée ». Il m'a dit « Ce n'est pas normal que tu aies réussi ton examen, c'est injuste. Il aurait mieux valu que ce soit ta cousine qui l'ait eu ». (elle avait deux ans de plus que moi). J'ai été mortifiée. J'avais enfin prouvé que je valais quelque chose, que je n'étais pas si mal que cela puisque j'étais reçue à mon examen, et « on » me le reprochait. On me descendait en flèche. Je n'ai pu supporter ce que je considérais comme un affront et une injustice.
Cette simple phrase a tout fait basculer. Etant donné mon jeune âge, Mlle Vacher m'avait offert la possibilité de rester une année supplémentaire pour passer le CAP de sténodactylo correspondancière. Cela m'aurait permis de mûrir un peu car j'étais vraiment très gamine de caractère et d'avoir une meilleure formation. Mais j'ai quitté l'O.P. en août 56, en refusant cette opportunité. A cause d'un instituteur peu psychologue, j'ai tout abandonné et suis partie chez ma mère, dans le Morvan, où je suis devenue ouvrière.

Heureusement, après bien des tribulations, je suis revenue à Paris trois ans plus tard. J'ai repris les cours du soir au CNED pour refaire ma formation de base, et j'ai réussi à travailler dans mon métier d'employée de bureau. J'ai connu mon mari sur mon lieu de travail et la suite est une histoire normale. Et comme on le dit, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Vois-tu Guy, tu me demandais d'écrire un petit texte sur l'O.P. Je l'ai fait, sans m'en rendre vraiment compte. Cela ne correspond peut-être pas tout à fait à ce que tu attendais, mais c'est venu tout naturellement.

En tout cas, merci encore pour tout le mal que tu te donnes, au sein de l'Association, et merci aussi à tous nos amis du Bureau.

Annick CHAPUIS PESTEL février 2006

C'est toi le chat !

Agé de 8 ans, il paraissait bien plus que son âge. On devinait déjà l'homme qu'il serait, un authentique Picard ; vigoureux, dur à la tâche, dur avec lui, tendre avec les autres.
De ses parents il ne connaissait pas grand-chose. Après avoir vécu les six premières années de son enfance dans la chaleur familiale, dans un parfait cocon d'amour et de tendresse, un événement dont, malgré son jeune âge, il soupçonnait l'extrême gravité, était survenu ; de cette époque il ne gardait que peu de souvenirs, comme s'il avait eu la volonté d'oublier, d'escamoter des blessures trop douloureuses.
Sa tante et son oncle, chez qui il vivait depuis le début de sa scolarité, ne lui parlaient quasiment jamais de ses parents. Ils l'avaient recueilli sans enthousiasme, mus par une sorte d'attendrissement qui s'était vite transformé en exaspération. Oh ! Ce n'est pas que l'enfant était turbulent ou ingrat, au contraire Paul était attentionné, doux, obéissant, mais à cet âge là un enfant ça mange, ça coûte et ils ne percevaient aucun subside pour l'élever. La générosité, même familiale, a parfois des limites.

Paul avait une passion : les chats. Il s'entendait bien avec eux. Les félins dégageaient une grâce que lui, il le pressentait, ne posséderait jamais. Dès sa sortie de l'école il filait jusqu'à la maison pour les retrouver. Jetant cartable et paletot dans un coin de l'entrée, sans toucher au goûter que sa tante lui avait préparé, il bondissait dans le jardin pour retrouver ses 7 compagnons.

Ce jour là, un mardi il s'en souvient bien, après avoir, comme chaque jour, balancé affaires d'école et manteau, il ouvre la porte arrière de la maison, celle qui donne sur le jardin et appelle ses petits amis par un bruit significatif de la bouche. Chuintement d'invite auquel ils accourent immédiatement.
Ce mardi, pas un ne répondit, pas un ne bondit dans ses jambes. Que se passait-il ? Bien qu'indépendants, habituellement il y en avait toujours au moins un qui apparaissait aussitôt. Il renouvela son sifflement. Rien ! Après quatre appels une étrange angoisse le saisit, celle que l'on tente de combattre par la raison, puis l'inquiétude finit par l'emporter. Ce jour là rien n'était normal, un 20 sur 20 en dictée à l'école, son oncle qui, ce matin, l'avait embrassé avant qu'il ne parte pour l'école, manifestant ainsi une rare et étonnante tendresse, et puis à présent ses petits complices qui ne se montraient pas.

Paul fit quelques pas dans le jardin, avançant avec prudence, peut-être les avait-il apeurés par son agitation. Arrivé en vue du pêcher, son cœur cessa de battre ;

Paul refusait de croire à ce qu'il voyait. Ses sept petits chats, un nœud coulant autour du cou, pendaient aux branches de l'arbre ; il n'avait pas eu besoin de compter, aucun n'avait échappé à cette sinistre fin, pas même le plus jeune, si sauvage, qu'il avait baptisé : Farouche.
Instantanément il comprit ce qui s'était passé. L'affection feinte de son oncle, le matin même, dissimulait la pire des intentions, le séparer de ses compagnons à tout jamais. L'angoisse qu'il avait ressentie tout à l'heure n'était rien en comparaison du sentiment qui surgissait, qui montait du fond de son ventre et qui peu à peu l'envahissait tout entier : la haine, la haine à l'état pur. Jamais il n'avait ressenti ne serait-ce qu'un soupçon de cette sensation. Il n'en fut pas effrayé, au contraire, cette violence qui l'envahissait lui servait de guide ; instantanément il sut ce qu'il devait faire, son corps, son cœur, sa raison criaient vengeance. La justice et l'injustice n'étaient encore, pour lui, que des concepts abstraits, mais, inconsciemment il savait ce qui était bien, ce qui était mal. Il lui fallait agir maintenant.
Son oncle, assis dans un fauteuil du salon, lui ouvrit les bras comme pour l'étreindre tendrement. Paul se pencha ; feignant d'embrasser son oncle, il lui hurla : « lorsque tu mourras, je ne viendrai pas à ton enterrement ! » puis il lui saisit l'oreille avec ses dents déjà fortes et mordit férocement, le goût du sang jaillit dans sa bouche ; les hurlements de douleur, ceux de son oncle mais aussi les siens, lui firent lâcher prise.

Paul tint parole. Placé, en représailles, dans un orphelinat de la région, jamais il ne revit son oncle, pas plus qu'il ne se rendit à ses obsèques. Il regretta néanmoins de ne plus voir sa tante, une brave femme inféodée à son crétin de mari ; la seule à lui avoir témoigné un peu de tendresse durant les deux années passées à Villiers le Grand.

Alors qu'il atteignait ses quarante ans, Paul reçu un courrier dont le cachet faisait apparaître le clocher d'une église qu'il connaissait bien : Villiers le Grand ! La lettre émanait des services municipaux. Le responsable des bâtiments et de la voirie de la petite ville lui annonçait qu'il était le seul parent connu de M X…. dont la concession au cimetière du village était arrivée à expiration depuis plus de deux ans et que, faute de renouvellement de la dite concession dans le mois suivant, celle-ci serait détruite.

Paul replia la lettre, la glissa dans son enveloppe, ouvrit le tiroir de son secrétaire, la rangea et oublia.

Guy Hachour - 5 juin 2006 – librement inspiré d'une histoire réelle.

LA PAGE DU BON SENS

<u>Préambule</u>. Cet article a été écrit en pleine crise et proposé par un de nos lecteurs, bien que n'étant plus d'actualité, cette réflexion nous semble intéressante et digne d'être publiée, même et surtout si l'on ne partage pas l'avis de l'auteur. Avec une réponse, en guise de sourire !

LE CONTRAT CPE !!!

Du bon usage de la démocratie ou, dialogue de sourds.

Ecoutons sérieusement les arguments des opposants et des partisans.
Il faut convenir que les arguments des opposants sont fondés lorsqu'ils s'adressent à des catégories sociales dont la formation politique et économique est inexistante ou sinon nulle.
Cela explique aisément les centaines de milliers d'étudiants et de collégiens qui bloquent les universités, défilent dans les rues en exprimant leur désaccord, leur indignation et leur détermination.

<u>**A contrario comment voulez-vous que ces mêmes catégories soient accessibles aux arguments du gouvernement et de la majorité qu'il représente. Réaliser les exigences et les contraintes de la nouvelle économie européenne et mondiale exige une connaissance de cette économie**</u>.

<u>**Ce n'est certainement pas le cas de ces centaines de milliers de jeunes qui pour l'instant sont plus préoccupés par leurs études que par la politique et l'économie.**</u>

Partisans et opposants s'accrochent solidement sur leurs positions, convaincus, en toute bonne foi, qu'ils ont raison. Allez donc expliquer à un militant politique qu'il peut se tromper.
Dans la situation actuelle, ne pourrait-on ramener le débat au seul objectif qu'il poursuit, c'est-à-dire permettre à 500000 jeunes de moins de 25ans, n'ayant aucune qualification professionnelle, d'accéder au monde du travail ? Ces jeunes sont totalement oisifs, démunis de ressources et désespérés. Les manifestations incendiaires de novembre expriment, dans une certaine mesure leur désarroi.
On comprend aisément que ce problème soit une priorité du gouvernement et que, confronté à l'urgence il ait utilisé l'article 49.3 pour faire voter la loi, et que peut-être, vis à vis des syndicats, il n'ait pas entretenu un dialogue suffisant.
Le gouvernement a la conviction qu'il existe un véritable vivier d'emplois dans les PME, qui ont un besoin urgent de main d'œuvre qualifiée, ne demandent qu'à embaucher et sont prêtes à assurer la formation de tous ces jeunes désireux d'entrer sur le marché du travail pour recevoir une formation et un revenu.
Ces milliers de PME constituent le véritable canevas économique du pays. (80% des emplois salariés)
Très succinctement l'opposition pense que ce CPE est dangereux car il est une première atteinte au code du travail, il ne fait que prolonger la précarité, il donne aux employeurs la possibilité de se procurer une main d'œuvre bon marché dont ils pourront se débarrasser sans problème en fonction des moindres difficultés que viendrait à connaître l'entreprise et que, finalement il ne créera pas de nouveaux emplois.

QUI A RAISON ?

Par le biais d'une période d'essai de six mois à un an il sera facile de juger des résultats. Si les craintes des opposants se confirment la loi est abrogée et on ne parle plus de CPE, si les certitudes du gouvernement actuel se réalisent et que des milliers d'emplois sont créés, il devient difficile de contester l'intérêt du CPE.
Subsiste l'argument essentiel des opposants, le risque de licenciements abusifs pendant une période de deux années. Sur ce dernier point il est très facile d'apporter des aménagements aux garanties actuellement données en matière de préavis, d'indemnité de licenciement et de soutien auprès des ANPE. Dès maintenant, le gouvernement met en place une commission constituée d'employeurs, de

syndicats de salariés et d'étudiants, de membres du gouvernement, dont la mission sera de surveiller et d'apprécier l'efficacité du CPE. Si cette commission, dans un délai de six mois, constate l'inefficacité du CPE le gouvernement s'engage solennellement à abroger la loi sans légiférer.
Il faut en effet tenir compte du fait que certains employeurs, peu scrupuleux, pourraient avoir tendance à utiliser cette facilité. Ce ne serait que des cas d'exception. Pour quelles raisons valables, des employeurs qui ont investi sur des salariés en leur assurant une formation sérieuse, licencieraient-ils ces salariés qui assurent la bonne marche et le développement de leur entreprise ?
Quoi qu'il en soit et pour calmer les inquiétudes des opposants actuels, il est très facile d'imaginer les réactions des organisations syndicales pour le cas où un désaccord profond interviendrait. La rapidité, l'efficacité des contestations actuelles sont les meilleurs garants de la protection des salariés si besoin était !

POUR QUELLE RAISON UNE TELLE SUGGESTION N'EST-ELLE PAS RETENUE ?

On ne peut croire que l'inflexibilité des opposants qui exigent le retrait immédiat avant toute discussion, serait due à des raisons bassement politiciennes et que des spéculations préélectorales priment sur l'amélioration des conditions d'existence qui peut être apportée à des milliers de jeunes sans emploi et sans formation.

A chacun de juger et de réfléchir.

DERNIERE REMARQUE - y a-t-il vraiment urgence – sommes-nous en présence d'un péril imminent - quelles sont déjà les victimes ?
L'immense chambardement actuel est-il justifié ? N'est-il pas dangereux d'interrompre le cycle des études ?
En 2007 les prochaines élections. Nous y arrivons très vite. Le pays aura alors la possibilité de choisir. Ce sera finalement le véritable arbitre – Ne serait-ce pas en fait ce que craignent les opposants actuels ?

Un Cempuisien Fidèle à Thémis

PROFIL ET PROFIT

Ne pas perdre de vue que vous êtes une "ressource humaine". C'est tout de même mieux qu'un chien, non ? Vous représentez donc une certaine valeur. Comme toutes les ressources, vous pouvez être exploité, pour vos talents, vos capacités, votre savoir-faire, à condition que vous sachiez vous vendre. Reste à savoir à quel prix... Êtes-vous prêt à vendre votre âme, abandonner votre dignité ? Car la lutte pour la survie est sévère, la compétition et la sélection impitoyables. Mais vous êtes jeune, vous avez encore intactes toutes vos illusions. Vous avez envoyé des C.V. à droite, à gauche, partout. Vous avez des contacts ; vous êtes convoqué par le directeur des ressources humaines (D.R.H.) pour un entretien. C'est un professionnel du contact, du tact de façade, derrière lequel se cache un redoutable "profileur". De nos jours, il faut présenter le bon profil pour décrocher une timbale en "plas-toc". Pas de round d'observation, les premières questions sont d'ordre général : « Que pensez-vous des trente-cinq heures ? Combien estimez-vous devoir gagner à ce poste ? »... À peine tendancieux ! Si vous avez de la ressource, vous comprenez que vous n'êtes pas forcément pour les trente-cinq, qu'au contraire quarante et même cinquante heures ne sont pas au-dessus de vos forces et que, de plus, vous êtes prêt à travailler pour une bouchée de pain... Tope là ! Vous avez mis dans le mille, vous avez le profil idéal : l'employé progressiste qui en veut et sera donc "exploité" sur-le-champ... Sinon ? On vous contactera pour vous communiquer la décision, d'ici quelques jours, à Pâques ou à la Trinité. Profileur, vous l'avez remarqué, rime avec profiteur. Et c'est ainsi que beaucoup de "ressources humaines" se retrouvent sans... ressources et, après un long parcours erratique d'annonce en annonce, comprennent que le marché du travail est un nouveau marché aux esclaves.

Jean-François Hagnéré

Cempuis institution modele, exemplaire ou orphelinat classique parmi d'autres ?

Voici donc le thème que Guy soumet à notre réflexion dans l'article qu'il publie à la page 51 du bulletin n° 200.

Guy précise que ce problème a déjà été évoqué – « *nous avons eu maintes fois l'occasion d'en parler……………»* et confirme ne pas partager ou ne pas adhérer à l'image idyllique ou paradisiaque qu'il relève dans les textes ou les controverses engagées sur ce sujet. En particulier il s'insurge, avec une certaine véhémence contre des propos très souvent entendus ; tels que «je dois tout à Cempuis qui a été la chance de ma vie, sans Cempuis que serais-je devenu ? J'ai oublié les mauvais moments et n'ai gardé que les bons. »

Il cimente sa réaction en se référant à l'ouvrage de Philippe Ludger « J*e foutrai le feu à l'orphelinat »* dans lequel il relève des extraits tels que « ceux qui étaient nos éducateurs, n'étaient là que pour le salaire, un logement de fonction, la vie au grand air. » Pour les Cempuisiens que nous sommes, admirateurs de l'O.P. depuis que l'âge de raison nous a permis un jugement objectif sur l'Institution, nous nous sentons concernés. Mais Guy est un garçon sérieux qui ne raconte pas n'importe quoi. Il nous oblige à la réflexion. Ce que nous nous empressons de faire – D'ailleurs Guy s'attend à des remous « en attendant vos réactions » écrit-il – En voici une, celle de Jeannine Pillet (ex-Cempuisienne) et moi-même. Sur ce problème nos points de vue étant identiques nous avons conjointement rédigé le présent article.

Un premier constat s'impose – n'y a-t-il pas contradiction entre les ressentiments de Guy et l'incroyable dévouement qu'il consacre à l'Association ? car, en fait, faire vivre et revivre l'Association c'est, dans une très large mesure honorer et certainement pas brûler l'Institution qu'elle représente !

Sur ce premier constat Guy nous répondra que l'Amicale catalyse et prolonge les amitiés et les affinités qui se sont créées à Cempuis entre adolescents. Nous aimons tous nous retrouver, évoquer nos souvenirs, en fait les bons ou les mauvais moments de notre adolescence. Si, sur les aspects positifs ou négatifs de l'Institution, les avis divergent ce qui d'ailleurs a généré de nombreux débats, Guy le rappelle, ces débats ne sont pas prioritaires dans les préoccupations de l'Association.

Deuxième constat : quels que soient les avis des uns ou des autres sur ce thème, les Cempuisiens demeurent fidèles, assidus et confiants dans leur Association qui a survécu aux catastrophes qui ont bouleversé le pays. Leurs divergences éventuelles ne génèrent pas de conflit et s'expriment par simple confrontation des points de vue.

Guy nous fournit donc une nouvelle occasion de nous exprimer sur ce thème, ce que nous faisons avec plaisir, car, peut-être minoritaires nous sommes quelques-uns à avoir toujours exprimé, et nous continuons à le faire, une grande estime pour l'Institution.

Nous nous autorisons à parler de ce que nous pensons connaître : les Cempuisiens qui furent élèves de l'Institution des années 1920 aux années 1940. Dans leur quasi-totalité ils conservent le souvenir d'une enfance et d'une adolescence épanouie, heureuse et formatrice. De l'ensemble de leurs éducateurs ils ont une image très, très éloignée de celle évoquée dans le livre de Philippe Ludger. Appartenant à ces générations nous pouvons affirmer que notre vie quotidienne était claire et transparente, jalonnée de petits évènements heureux, fêtes de Noël, de Pâques, Pentecôte, Grandes Vacances à Mers-les-Bains, rencontres sportives, sorties collectives, séances de cinéma, formation musicale de qualité. Les études, les ateliers étaient très supportables, pour certains ou certaines on pourrait même dire que l'apprentissage était très agréable. Si nous devions énumérer tout ce qui était positif ce seraient des pages et des pages qu'il nous faudrait rédiger

Certes il y eut quelques menus dérapages, c'est incontestable, mais ce ne furent que des incidents qui, en aucun cas ne portaient atteinte à l'image que nous avions tous de l'Institution. Sauf contradicteur à venir, aucun Cempuisien, élève à Cempuis dans les années 20 à 40 ne peut faire état de faits regrettables, scandaleux, étouffés par un silence collectif.

Pour être totalement objectifs, il faut aussi convenir que parmi les élèves de ces années 20 à 40 il y en avait quelques-uns, extrêmement rares d'ailleurs, qui avaient sur l'Institution un avis très personnel, assez critique et qui n'adhéraient pas du tout à l'opinion générale. Pour les plus connus il s'agissait d'élèves à forte personnalité qui supportaient très mal toute autorité et considéraient que Cempuis leur était plus nuisible que bénéfique. Ils ressentaient l'Institution comme une

contrainte qui leur était injustement imposée. Ils avaient une telle certitude d'oppression qu'ils attendaient leur seizième année avec impatience, celle qui marquerait leur libération. L'avenir ne les préoccupait pas, bien au contraire c'était la certitude d'une vie meilleure. Ces cas étaient tout à fait exceptionnels, mais il y en avait.

Le présent article concerne essentiellement les années 1920 à 1940. Il semble que du fait de l'occupation allemande et des profondes mutations qui ont suivi, la possibilité d'un enseignement religieux pour ceux qui le désiraient ainsi que le retour dans les familles pendant les vacances, plus tard la fusion avec les orphelins d'Auteuil et surtout la prise en compte par les gouvernements successifs des problèmes de la jeunesse, ont très largement contribué à modifier et à orienter différemment les méthodes éducatives et les relations parents–enfants–éducateurs et familles.

Nous ne saurions donc parler de ce qu'était devenue l'Institution après les années 40. Nous sommes persuadés que si Guy Hachour s'autorise à exprimer haut et fort certains ressentiments, c'est que l'Institution qu'il a connue ne correspond pas aux louanges régulièrement proclamées. L'intensité de sa contestation montre, qu'en ce qui le concerne la réalité du quotidien était loin de correspondre à l'esprit ayant présidé à la création de l'O.P. par Gabriel Prévost et le souffle inspiré ensuite par Paul Robin et ses collaborateurs. Sur ce point, lorsque nous constatons les mutations très profondes qui sont intervenues dans notre bonne vieille Institution, nous sommes amenés à partager ce constat. Nous ne pouvons pas dire que c'était mieux de notre temps (même si nous le pensons) mais nous pouvons dire que c'était tout à fait différent. L'empreinte Gabriel Prévost, Paul Robin, Ferdinand Buisson, était permanente.

Toutefois, nous devons évoquer un problème, qui à notre époque, interpellait les responsables au plus haut niveau - C'était celui de la rupture totale avec les familles – Après une période d'absence qui pouvait durer de cinq à dix ans, les Cempuisiens se trouvaient, à leur sortie, confrontés à un problème de réadaptation avec leur famille et d'insertion dans une société civile et professionnelle dont ils ignoraient tout. Dans le bulletin n° 176, « Confession. Souvenirs, regrets ou remords ? »[1] sont évoquées longuement les sérieuses difficultés liées à cette réadaptation et à cette insertion. Nous supposons que c'est peut-être ce problème qui a généré les mutations qui se sont opérées, en particulier en matière de confession religieuse : Nombreuses familles étaient pratiquantes et ne comprenaient pas cette volonté de laïcité. Très éloignée des idéaux de Gabriel Prévost, Paul Robin, et Ferdinand Buisson, l'ouverture confessionnelle adoptée aujourd'hui nous dérange quelque peu car, nous fûmes éduqués, dans le respect d'une laïcité totale, à ne pas confondre avec anticléricalisme. A notre époque il n'y avait pas de catéchisme, de communion ou de présence religieuse quelle qu'en soit la forme. La laïcité était fortement ancrée dans les convictions des instituteurs chargés de notre éducation, état d'esprit que nous partagions.

Rappelons que la maman de Jeannine Pillet était surveillante à l'O.P. dans les années 30. Je comprends l'indignation de Jeannine à la lecture des propos de Philippe Ludger[2], propos qui risquent de rejaillir sur des éducateurs dignes d'estime et de parfaite honorabilité.

Pour conclure nous dirons Jeannine et moi, que l'O.P. (appelons-la encore comme ça) qui transparaît au travers de ton analyse et donc de tes réactions, n'est pas l'O.P. que nous avons connue. Nous craignons que tes ressentiments soient, malheureusement, le reflet d'un état de faits que ta sensibilité et ton souci de vérité ne peuvent passer sous silence. Alors oui, l'établissement transformé petit à petit, après les années 40 est loin, mais très loin, de celui de notre enfance et de notre adolescence mais également et surtout loin des idéologies de Gabriel Prévost de Paul Robin et de Ferdinand Buisson.

Mon Cher Guy, voici donc notre réaction. Si nous pouvons admettre tes ressentiments qui viennent ternir une image idyllique, ressentiments que nous croyons sincères et honnêtes nous espérons, à contrario, rassurer tous les Cempuisiens et Cempuisiennes qui pensent que l'Institution, globalement, fut quand même (au moins à notre époque) digne d'éloges. Les comportements, l'éducation, la culture et souvent la réussite des Cempuisiens de notre connaissance en sont la démonstration.

Jeannine PILLET et René PROSPER avril 2006

---

[1] Bulletin n° 176, avril 1997, pages 13 à 18.

[2] « Je foutrai le feu à l'orphelinat » 1987 Editions France Loisirs (épuisé, disponible sur le DVD archives).

Un avis… parmi d'autres !

Les quelques lignes publiées en page 51 du bulletin n° 200 ont déclenché quelque remous. Pour tout dire, je les attendais, je les espérais, mais elles furent en deçà de ce que j'escomptais. La toute première à réagir fut Renée Creusot bien entendu, un courrier, puis ma réponse, puis une communication téléphonique, nous permirent d'échanger nos idées, nos sentiments. Renée, discrète, n'a pas souhaité que notre conversation paraisse, non pas qu'elle fut agitée, bien au contraire.
Jeannine Pillet, dont vous pouvez lire le témoignage en page 21 à 22 du présent bulletin, m'a appelé, scandalisée et très mécontente. Après un échange vigoureux, je l'ai invitée à écrire ce qu'elle pensait, elle.
Puis ce fut Julien Amata qui m'appela, pour me dire qu'effectivement lui aussi partageait mon avis, qu'il n'avait que de mauvais souvenirs.
Jeannine Marchand me dévoila la tristesse qu'elle avait ressentie à la lecture de ces quelques lignes, j'en fus peiné tant nos relations sont teintées d'affection.

Non ! Vous aurez beau dire, vous aurez beau faire, vous ne me convaincrez pas. Non ! Je n'ai pas éprouvé une seule seconde de bonheur l'O.P. ou alors nous ne parlons pas de la même chose. Qu'est-ce que le bonheur selon moi ? Il consiste à se trouver en phase avec son environnement ; En exagérant « le bonheur c'est ne rien désirer » or, à Cempuis, nous manquions de tout (je m'autorise le nous car je sais que je ne suis pas le seul à le penser), mais surtout d'affection, de tendresse, d'attention (pas une seule fois en huit années quelqu'un ne m'a appelé par mon prénom), de bienveillance (les énurétiques qui descendaient dans la cour le matin avec leurs draps souillés sur la tête en savent quelque chose) et même de sécurité - combien de plaies dues à des chutes se sont soignées toutes seules ? J'ai quitté l'O.P. les dents pleines de caries non soignées !
Bien sûr, un enfant peut compenser les manques affectifs, mais forcément au détriment de ses autres capacités naturelles. Le déséquilibre finit par réapparaître tôt ou tard. Quelques-uns ont la chance de compenser toute leur vie. Ceux là je veux bien croire qu'ils ont été heureux, les innocents !
Observons ce qui se passe depuis déjà quelques décennies lorsqu'un enfant présente des difficultés. Quand un juge pour enfants, une assistante sociale, doivent se prononcer sur le placement d'un enfant (en clair, le retirer de son milieu familial), ils ne l'exigent que si l'intégrité physique ou morale de l'enfant est en danger, autrement ils ont la sagesse de laisser l'enfant dans sa famille, quand bien même celle-ci serait imparfaite, concédant que l'enfant courrait plus de risques en dehors de celle ci. Ainsi, ils tiennent compte des déséquilibres potentiels que présenterait une rupture avec le milieu familial. Leur devise pourrait être « plutôt malheureux avec leurs parents que malheureux sans eux » cette devise je la fais mienne.

Un autre aspect de Cempuis est rarement abordé : l'éducation. Beaucoup la confonde avec l'instruction. L'instruction relève de l'Éducation Nationale, de l'établissement scolaire ; l'éducation relève des parents. Or, placé à Cempuis, un enfant recevait une instruction qui a pu, selon les époques, être de très bonne à très moyenne. Je considère, pour ma part, n'avoir reçu qu'une instruction moyenne, très moyenne. Les enseignants, se conformaient au programme de l'Éducation Nationale. Nul ne peut les en blâmer. Du temps de Paul Robin et un peu après, jusqu'au début de la seconde guerre mondiale approximativement, les enseignants étaient choisis en fonction de leurs qualités pédagogiques, mais aussi en fonction de leur désir d'aller plus loin, plus haut, pour essayer de tirer les enfants vers le sommet, leur prodiguant ainsi au passage l'ÉDUCATION nécessaire. Après la seconde guerre, "l'esprit Paul Robin" qui guidait les enseignants, s'est peu à peu estompé puis a totalement disparu. Ceci explique sans doute nos différences d'appréciation mon cher René. Dans les années 60, les enseignants (on ne peut leur reprocher) n'assuraient que le minimum. Alors qu'il aurait fallu des instructeurs audacieux, téméraires pour donner aux enfants défavorisés que nous étions quelques chances supplémentaires ; nous avions tout le temps nécessaire pour apprendre (que de temps gâché à tourner dans la cour ou en promenades stériles et sans but, juste pour passer le temps). Mais peut-être la fermeture de l'O.P. se profilait-elle déjà..... Pour en finir

avec l'instruction (tiens, cela pourrait faire un titre accrocheur), il y avait dans ma classe - nous étions vingt-cinq environ - deux garçons et une fille qui peinaient, le mot est faible, à lire. Rien n'était fait pour eux, aucun cours supplémentaire, aucune pédagogie particulière. Lorsque l'instituteur leur demandait, à leur tour, de lire à voix haute, ils vivaient un calvaire. Et nous, "enfants normaux", nous pouffions sournoisement en baissant la tête. Rétrospectivement j'en ai honte. Les deux garçons sont sortis de l'O.P. en 1963 à 14 ans, ils savaient à peine lire ! Que sont-ils devenus ? Eux doublement faibles, la vie n'a pas dû les épargner.
J'aime à dire à mes enfants qu'ils ont une chance inouïe de pouvoir suivre des études au collège puis au lycée, d'apprendre les "choses" de la vie, l'histoire, la géographie, de France mais aussi du Monde. Sorti de l'O.P. à 14 ans, de la France je ne connaissais que les fleuves, et encore les principaux, et leurs affluents ; de l'histoire de France, le sacre de Napoléon, rien de ses massacres, rien sur La Commune, rien des guerres atroces de 14/18 et 39/45, rien du colonialisme. A 14 ans j'étais un ignorant, un illettré (pas de bibliothèque à l'O.P. !), j'avais les connaissances d'un enfant de 8 ans aujourd'hui. J'exagère ? Pas assez !

Quant à l'éducation, je ferai plus court, car elle fut inexistante. Oh oui ! J'ai bien dû apprendre que « qui vole un oeuf vole un bœuf », que « bien mal acquis ne profite jamais » et tutti quanti. Je suis sorti de l'O.P. sans guère de principes : le mensonge, le vol, l'insolence, l'inégalité et même la violence… me semblaient être dans l'ordre des choses et ne me paraissaient pas contradictoires avec la vie en société (j'ai ensuite appris au fur et à mesure). L'éducation se transmet par l'exemple, à l'O.P. d'exemples nous n'en avions pas. Pas de parents qui se lèvent le matin pour aller gagner leur croûte, un enfant a besoin de voir rentrer ses parents le soir, fatigués par une journée de boulot pour apprécier la valeur "travail", un enfant a besoin de faire les courses avec ses parents pour apprécier la valeur, non seulement marchande d'un objet, mais aussi afin d'en faire le ratio : temps de travail/objet. Ces deux exemples peuvent paraître simples voir simplistes, je pourrais les multiplier à l'envi, mais ils illustrent bien ce que doit être l'éducation. Je considère que j'ai quitté l'O.P. sans éducation. M'approprier ce dont j'avais envie et que je ne pouvais pas m'offrir ne me déclenchait aucun scrupule, aucun remord ; seule la peur d'être surpris m'a souvent retenu. Or, ce n'est pas la peur qui doit guider le respect du bien d'autrui mais bien l'éducation, ce que d'aucuns appellent morale ; « tu veux quelque chose, il faut travailler pour parvenir à te l'offrir ». En ce sens le loto et autres jeux de hasard qui présentent la perspective de gains importants en contrepartie d'une faible mise, sont anti-éducationnels. Je voyais l'autre jour au bureau de tabac, un enfant d'environ 14/15 ans, achetant un billet de "millionnaire" ; j'étais consterné, j'ai eu envie de lui dire « à ton âge c'est tout ce que tu attends de la vie ? Un coup de dé ? La joie ressentie à la satisfaction des désirs est bien plus intense lorsqu'on a travaillé pour les satisfaire... », jouer un rôle d'éducateur en somme. Mais je m'égare. À l'O.P., à mon époque, régnait la loi de la jungle - celle du plus fort, du plus teigneux (XX-X[1] me le rappelait encore à la Pentecôte), alors mon cher René tu écris que « *l'amicale catalyse et prolonge les amitiés et les affinités qui se sont créées à Cempuis entre adolescents* » je suis navré de te dire que tu te trompes - de bonne foi je n'en doute pas -, nous étions (à mon époque) entre nous des petits mammifères, au sens péjoratif du terme ; aucune compassion, peu de charité, aucune générosité, aucune EDUCATION. Nous nous appelions par nos patronymes, le prénom était inexistant ; les injures fusaient couramment ; en pleine guerre d'Algérie, s'appeler Hachour n'était pas une aubaine... J'ai très souvent, trop souvent, entendu sorti de la bouche de mes "camarades" : sale crouille, sale sidi... Tiens, une anecdote : un dimanche, jour de visite des parents, j'étais malade, alité à l'infirmerie avec cinq ou six camarades ; j'attendais mon père (il ne ratait jamais une visite, plus par devoir que par amour). L'infirmière entra dans le dortoir et déclara « Hachour (de prénom je n'avais pas) va avoir de la visite, vous vous méfierez son père est un "nord-africain" ». Oui, elle a bien dit "nord-africain", mais à son ton méprisant et haineux, tous, moi le premier, nous avons entendu "bicot". Alors, mon cher René, pour l'éducation, tu imagines les dégâts que cela peut engendrer chez un gamin de onze ans. La violence était aussi le lot quotidien, visible ou invisible ; en 1959, j'avais dix ans, je me suis retrouvé à table

[1] Nom supprimé à la demande de l'intéressé.

avec des "camarades" plus âgés que moi, oh ! pas de beaucoup, 3 ou 4 ans, je peux t'assurer que durant quelques mois la ration qui m'était dévolue, déjà faible en temps normal, fut réduite à sa portion la plus précaire. Que dire ? À qui se plaindre ? Les instituteurs ! ils n'en avaient rien à faire, les pions ! encore moins, le dirlo ! on ne le voyait jamais, l'économe ! inapprochable, le SurGé ! il n'était là que pour nous mater, à un plus grand qui aurait pu intervenir et mettre de l'ordre ? Ils étaient hélas peu nombreux à présenter les qualités morales nécessaires pour se faire respecter et cela aurait conforté la loi de la jungle. J'ai subi stoïquement jusqu'aux vacances suivantes où les groupes de tables furent reformés.

Alors mon cher René, tu dois te demander pourquoi, avec tant de ressentiment envers l'institution mais aussi mes "camarades", j'ai accepté d'assumer des responsabilités au sein du comité représentant l'ensemble des sociétaires. Je te rassure, s'il le fallait, je sais pourquoi.

As-tu remarqué René, la faible aptitude des anciens de O.P. à écouter les autres ? Bavarder, surtout avec ceux qui ne parlent pas beaucoup (ce sont eux qui ont probablement le plus à dire et les souvenirs les plus intéressants), écrire à quelques-uns, toi, Gilles, Gérard, Alain, Roland et quelques autres dont la faculté d'écoute est intacte, provoquer le lecteur et attendre ses réactions afin d'avancer ensemble, constitue pour moi une sorte de thérapie, un règlement de comptes (dont je sais qu'il ne sera jamais soldé) avec le passé. Une histoire de dette aussi, que j'estimais devoir payer de ma personne, mais je n'ai pas vraiment envie d'en parler tant c'est trivial. Une autre fois peut-être. Une dernière chose René, fin analyste comme tu l'es, tu as bien du remarquer que chaque Cempuisien, qu'il soit des années 20, 30, 40, 50, 60, 70, considère avec une bonne foi stupéfiante que seule l'époque où il a été pensionnaire à l'O.P. est la seule, la vraie ; que tout ce qu'il a vécu l'a été "vécu pareillement" par tous dans le passé mais aussi dans le futur (le passé maintenant). Rares sont les anciens en mesure de se projeter, de considérer que le "vécu" des autres a pu être différent, en mieux ou en pire. Cela est dû en partie à cette faculté d'écoute absente bien souvent, mais aussi, et surtout, à cette absence de qualité rare que l'on appelle l'empathie, due, cette absence, à notre éducation déficiente.

Guy Hachour 8 juin 2006

Un autre aspect cempuisien me préoccupe, les fratries et leurs relations à l'O.P. et après l'O.P. Nous en connaissons tous, celles liées à époque où nous étions à Cempuis, celle d'aujourd'hui qui fréquentent l'association. Il me semble, mais peut-être me trompe-je - tu sauras me le dire cher lecteur - qu'à l'O.P. les relations entre frères, soeurs ou frères et soeurs, atteignait un degré d'affectivité proche de zéro ! Il me semble aussi, qu'après la sortie de l'O.P., ces relations affectives n'ont guère progressé en chaleur (j'ai de nombreux exemples d'anciens, fréquentant l'association, qui n'ont aucune nouvelle de leurs frères, de leurs sœurs : « *au fait que devient ton frère Serge* ? - J*e ne sais pas, je ne l'ai pas vu depuis douze ans et n'ai aucune nouvelle* ».
Moi-même, je n'ai pas vu ma soeur Muriel (de deux années mon aînée) depuis un moment. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était pour la naissance de mon fils… Il vient d'avoir 18 ans ! A l'O.P. on ne se fréquentait pas, les filles restaient avec les filles, les garçons avec les garçons et en plus dans les mêmes tranches d'âge. On peut dire que la cour de l'O.P. (à mon époque 1955/1963) n'était pas un creuset fusionnel particulièrement remarquable. Pourquoi ? Pourquoi cette absence de tendresse à l'O.P. ? Pourquoi ces ruptures à la sortie de l'O.P. ? J'y pense souvent, j'y réfléchis mais je n'avance pas dans l'analyse, je n'ai pas réussi à faire sauter le verrou psychologique.
Ce sujet pourrait être l'objet d'un débat intéressant. Toi, cher lecteur, cher ancien, peut-être es-tu ou as-tu été dans cette situation, peut-être n'es-tu pas d'accord avec cette première approche, peut-être veux-tu témoigner de ton expérience ? Nos colonnes te sont ouvertes. Ce thème étant sensible, délicat même, je te garantis l'anonymat si tu le souhaites.
Tiens, tant que j'y suis un autre sujet dont on pourrait s'entretenir : les couples de Cempuisiens ! Plus tard ! D'accord !

Guy Hachour 19 juin 2006

Quelques échanges de messages

A propos de la page 51 du bulletin N° 200, avant publication.

De Gérard Weber à Guy Hachour le 3 mars 2006

Bonjour Guy,

Concernant le texte R48 à 50, je suis surpris de l'image que tu as conservée de Cempuis. Ton texte est je crois un peu dur et devrait provoquer des réactions (peut-être est-ce son but ?).

Pour moi qui ai longtemps rêvé d'être réellement orphelin, Cempuis a bien été la chance de ma vie. Ma personnalité a largement été forgée par l'éducation que j'y ai reçue. Je sais très bien aujourd'hui ce que je dois à un certain nombre de personnels qui ont exercé lorsque j'y séjournais.

Mais alors, qui t'a construit ?

Dommage que notre thésarde ne se soit plus manifestée, nous aurions pu lui apporter deux points de vue différents. Amicalement. Gérard Weber Elève à Cempuis de septembre 1952 à août 1961

De Guy Hachour à Gérard Weber le 3 mars 2006

Bonjour Gérard,

C'est vrai, mon texte en page 50 est un peu dur ! J'ai réfléchi un long moment avant de tout de même l'insérer, j'en ai un peu assez de m'autocensurer.

Si je me laissais aller, je dirais sans doute des choses désagréables, non seulement au sujet du personnel mais des enfants de l'O.P. Lorsque je t'écrivais que j'avais une belle histoire à ton sujet, cela signifiait qu'il s'agissait d'un mauvais et bon souvenir à la fois. Je te raconte en quelques mots :

Alors que j'avais une dizaine d'années (1959, 1960 ?), tu étais aide surveillant au dortoir des moyens.

Un matin, un de mes ''camarades'' a proféré une insulte à mon égard au sujet de mon origine paternelle, dans le genre ''sale bicot''.

Je me souviens parfaitement de ton intervention et de ta fermeté vis à vis de ce ''camarade''. C'est bien la seule fois ou un élève de l'O.P. s'est élevé contre ce crétinisme à caractère raciste. Alors oui, bon et mauvais souvenir ; comment en parler sans dire que les enfants de l'O.P. n'étaient pas des anges et qu'il y avait même parmi eux de petits salauds (je me souviens aussi des cognons organisés le soir, dans les vestiaires au-dessus des dortoirs, par nos aînés, qui prenaient plaisir à voir des petits se bagarrer), alors, je me tais, mais je sens que ça bouillonne en moi et cette dualité, ces contradictions entre les bons moments d'aujourd'hui (j'éprouve de réels sentiments d'amitié pour les anciens) et les très mauvais moments d'hier, me troublent. Je sais que les anciens attendent de l'association de jolies pages sur l'O.P., de beaux souvenirs racontés et enjolivés si possible, alors jusqu'à présent j'ai joué le jeu, mais ça ne me correspond pas, j'ai le sentiment de trahir l'enfant que j'ai été, c'est un peu pour cette raison que je souhaite cesser d'être responsable des pages intérieures du bulletin, je sens l'envie de crier ''ma vérité'' se faire plus forte de bulletin en bulletin.

C'est sans doute aussi pour cette raison que je n'ai rejoint l'association qu'en 1997, à 48 ans.

Quant à ma construction, je considère qu'elle n'est pas achevée, je n'ai pas encore trouvé la sérénité. J'ai eu de grosses difficultés d'adaptation affective, mais bon, c'est un autre sujet dont j'aimerais aussi parler un jour dans le bulletin, je crains cependant de choquer nos amis, dont, je me répète, beaucoup ne veulent plus voir que les aspects positifs de l'O.P. Y aura t-il des réactions à ce n° 200 ? Je le souhaite

Voilà Gérard, à la volée, ce que m'inspire ton commentaire.

Je suis ravi que pour toi cela se soit bien déroulé.

Mes amitiés Guy Hachour Elève à Cempuis de septembre 1955 à août 1963

De Gérard Weber à Guy Hachour le 4 mars 2006

Bonjour Guy,

J'ai lu avec attention ton message. Tu as 4 ans de moins que moi (je suis né en juillet 1945), il est possible que l'OP ait quelque peu changé entre nos deux générations (?). Et puis, notre expérience est totalement liée aux personnes qui nous entouraient à ce moment crucial de notre existence (profs, pions, élèves).

Je suis arrivé à Cempuis en septembre 1952, à une époque où la loi de la jungle semblait régner. Par la suite, j'ai connu des personnes exécrables (peu tout de même) et des personnes à qui je dois beaucoup. La première d'entre-elles est M. Martin, prof de maths que tu n'as peut-être pas connu (mais tu as pu avoir son épouse comme institutrice ?). M. Martin m'a donné pendant un an des cours particuliers qui m'ont, je le crois, lancé sur une trajectoire (ma valeur suprême est la connaissance). Je citerai ensuite MM. Aubertin et

Oulerich, puis M. Grenouillet qui a eu la bonne idée (une première à l'époque) de m'inscrire au concours d'entrée des écoles EDF que je suis allé passer à Paris. Enfin, M. Huet, qui avait une énorme dent contre moi (il voulait absolument me mettre dehors), à sa façon, a entraîné mes capacités de résistance.
Je crois que tu devrais écrire sur ce sujet. Tout d'abord pour toi, tu verras ensuite ce que tu pourras faire de tout ou partie de tes textes.
Tout ceci m'a amené à me poser la question de savoir qui de nous deux constitue l'exception ? J'avais jusqu'à présent le sentiment d'appartenir au groupe le plus nombreux, celui des Cempuisiens reconnaissants à l'égard de l'OP. Dans le fond, je n'ai rien pour étayer cette conviction sauf, comme tu le fais observer, que les écrits qui paraissent dans Le Cempuisien confortent l'image d'un Cempuis sauveur.
Inciter les anciens à s'exprimer sur le sujet pourrait être une bonne idée ? Je crois que je répondrais à une telle invitation.
…J'en étais à te dire que je t'ai livré une réaction à chaud, un peu en vrac.
J'avais observé une rupture de ton, dans le V56. J'ai aujourd'hui compris, car rien ne me laissait supposer jusqu'à présent que tu pouvais avoir du ressentiment vis-à-vis de l'OP. En tout cas, c'est un débat intéressant et je me répète, dommage que notre "thèsarde" ne donne plus signe de vie.
Je pense que tu as raison d'insérer ce texte et j'espère qu'il provoquera des réactions. Tu peux bien sûr, à ta convenance, utiliser ma réaction sachant que je suis prêt à écrire quelque chose de plus élaboré et surtout plus fouillé.
PS : Je suis sorti de Cempuis en septembre 1961, soit 9 ans après y être entré. J'ai travaillé 9 mois avant d'entrer dans l'Ecole Nationale de Métiers EDF située à Lyon en avril 1962. Je voue à EDF la même reconnaissance qu'à Cempuis.
Voilà, Guy, je me suis un peu livré, ce qui est bien rare chez moi. Persiste dans ta démarche.
Amicalement Gérard Weber Elève à Cempuis de septembre 1952 à août 1961

De Gilles Abdelmoumeni à Gérard Weber le 4 juillet 2006
Bonjour Gérard,
J'ai parcouru ton message du 4 mars 2006, réponse que tu adresses à Guy.
De ce fait je me permets d'intervenir et d'ajouter quelques remarques sur les sentiments que nous pouvons avoir sur notre éducation et notre instruction à Cempuis.
Tu écris, très justement, que l'expérience de chacun est totalement liée aux personnes qui nous entouraient (profs, pions, élèves).
Bien que n'étant pas de la même génération, je constate que les personnes dont tu cites le nom dans ton texte ont été aussi, pour un temps, celles qui ont pris en charge mon instruction.
J'ai effectivement eu Madame Martin comme institutrice alors que je rentrais en CE1 en 1961, gardant d'elle un excellent souvenir, avec encore en tête l'histoire de l'âne Cadichon dont elle nous faisait la lecture en classe.
De son mari qui venait dans la classe pour nous faire rire à l'approche de Noël, bien que prof de math dans les grandes classes.
Monsieur Aubertin pour la musique, Monsieur Oulerich pour le sport, Monsieur Huet qui devait être à ton époque surveillant général devenant par la suite mon prof de Math et Monsieur Grenouillet seul directeur que j'ai connu, avec sa femme qui m'a appris à lire et à écrire à mon arrivée à Cempuis en 1960 au cours préparatoire.
Comme pour toi certainement ce sont eux, parmi d'autres, qui m'ont guidé et apporté une certaine instruction durant ma vie à Cempuis.
Malheureusement au fil des années l'Institution s'est sclérosée par un manque de renouvellement venu de l'extérieur.

Ne crois-tu pas que là aussi en matière d'instruction seuls les élèves ayant de bonnes dispositions pour apprendre les matières enseignées et de bonnes qualités sportives et musicales avaient quelques privilèges ? (J'étais de ceux-là je l'avoue).
Mais pour les autres qui ramaient, a t-on réellement fait le nécessaire pour qu'ils deviennent des citoyens à part entière ?
Et tout cela n'était-il pas un leurre ? Je me le demande encore…
Par contre, je ne crois pas avoir entendu beaucoup d'éloges sur le projet éducatif et sur les intervenants le mettant en application (pions ou éducateurs).
Je ne pense pas non plus que parmi les Cempuisiens, beaucoup aient fait l'éloge de leur pion ou éducateur (à part quelques exceptions) pouvant leur avoir laissé des souvenirs mémorables d'enfants ou d'adolescents !

Si maintenant je sais pourquoi notre éducation n'a pas été à la hauteur des espérances de chacun dans cette institution, je me suis toujours demandé comment on a pu laisser se scléroser l'instruction à Cempuis sans que personne n'y prenne garde.
Pourtant comme tu pouvais le savoir, les méthodes de recrutement de nos instituteurs et professeurs étaient très drastiques et demandaient de bonnes références.
Nous avons certainement eu la chance d'éprouver ce bon fonctionnement, mais cela n'a pas duré.
Petit à petit les choses ont changé et se sont tournées vers un fonctionnement de recrutement plus laxiste avec tous les risques que cela peut supposer (recrutement par copinage, frère et sœur, mari et femmes etc.)
Nous avons pu voir par la suite qu'un simple étudiant, embauché comme pion pour un temps limité, pouvait rester et se faire sa place comme surveillant en lui attribuant le nom d'éducateur.
Ensuite, celui-ci pouvait devenir instituteur ou professeur.
Poursuivre comme surveillant général et même finir par la magie de ses connaissances en hauts lieux, comme Directeur de l'Institution !
Et les enfants dans tout ça ? Leur instruction ? La pédagogie à leur donner ? Oubliées ?
Malheureusement oui !
La vie à Cempuis est devenue un microcosme dans lequel peu de gens pouvaient entrer sans montrer patte blanche.
Par contre, autant de nombreux témoignages font l'éloge de certains personnels du corps enseignant, autant peu d'éloges ont été faits sur l'ensemble du personnel éducatif (pions ou éducateurs) à quelques exceptions près, pour leur action éducative trop souvent confondue avec action répressive !
Bien sûr chaque génération a eu sa part de bons souvenirs à travers quelques-uns de leurs pions ou éducateurs, mais cela relevait plus d'une volonté individuelle que d'un projet commun d'éducation avec l'ensemble du personnel travaillant à Cempuis.
Qu'en penses-tu ?
Je finirai en disant que, comme toi, j'ai connu des joies à travers le personnel qui m'entourait. Malheureusement cela n'a pas suffit pour que je puisse dire aujourd'hui que, l'instruction et l'éducation que l'on m'a apportées durant ces années passées à Cempuis m'ont permis de me construire de façon normale.
Qu'au contraire, l'éducation et l'instruction données à Cempuis, n'ont pu me laisser que des sentiments amers, avec le souvenir de nombreuses choses inachevées.
Avec le grand regret de constater que ces deux belles choses (éducation et instruction) ne se sont jamais rejointes pour que chaque enfant entré à Cempuis en sorte grandi….
Voilà pour ce qui est de ma petite réflexion.
Amitiés Juillet 2006 Gilles Abdelmoumeni Elève à Cempuis de 1960 à 1971

A propos de l'éventuelle publication de la lettre ouverte de J Pierre Cornet

De Guy Hachour à Annick Chapuis et Gérard Weber le 4 mai 2006

Je termine à l'instant la première lecture de la lettre de J.P Cornet ! Bouleversante tu as raison ! Je partage très majoritairement ce qu'il écrit, tout au moins ce qui concerne la vie à l'OP ; quant aux responsabilités des Anciens, je suis plus nuancé. Je pense cependant que leur implication ne fut pas à la hauteur de ce qu'elle aurait pu être, mais peut-on leur jeter la pierre (je suis derrière…), qu'avons nous fait de mieux, nous, après avoir quitté l'O.P. ? Moi, rien !
C'est étrange, j'ai préparé quelques petits textes que je prévois d'insérer dans le prochain bulletin sous la forme : « Je me souviens » (*dans le bulletin n°202 faute de place dans celui-ci*) à la Georges Perec quoi ! (le talent en moins, soyons modeste) et dans l'un de ces textes, non finalisé, je parle de la Pentecôte, je rappelle les "jetés" de bonbons, que les anciens (pas tous heureusement) nous lançaient, comme à des petits singes… tu découvriras le texte final dans le prochain bulletin. La remémoration de ce souvenir m'a toujours laissé un goût amer.
Dommage que tu n'aies pas retrouvé la trace de J.P. Il ne figure pas dans le registre des élèves de l'O.P. non plus. Je vais rechercher dans les anciens bulletins de 1983 et 84… mais je doute que sa lettre ait été publiée.
Rectification, J.P. figure bien dans le registre à : Jean Cornet né le 27 août 1937, sa sœur Geneviève née le 14 septembre 1938 aussi.
Cette lettre n'est pas dans les archives de l'association, tu es la première à en parler depuis que je suis au Comité (1998).
Dans le dernier bulletin (page 51) j'égratignais un peu le côté idyllique de l'O.P., cela a déclenché quelques réactions, écrites ou téléphoniques, j'ai suggéré à mes interlocuteurs de répondre par la même voie, ce que Jeannine Pillet et René Prosper ont fait à quatre mains. Je te joins leur article (non corrigé). La publication

de la lettre de J.P., même si elle a 23 ans, me semble nécessaire, tant pis pour notre amour-propre à moins que ce ne soit tant mieux…

Grosses bises à vous Guy Hachour Elève à Cempuis de septembre 1955 à août 1963

De Gérard Weber à Guy Hachour le 4 mai 2006

Bonjour Guy,

Je pense que le débat est ouvert. Il devrait être intéressant. Je pense qu'à l'occasion j'écrirai un texte, mais il faut que cela mûrisse. Je prendrai mon temps.

Je découvre quand même que le ressentiment violent que tu as éprouvé l'avait déjà été avant toi. Je me souviens que lorsque je suis arrivé à Cempuis en septembre 52, la loi de la jungle régnait et je suppose que c'était bien pis durant les années passées par Jean Pierre Cornet qui a donc 8 ans de plus que moi. Il a dû partir en 53 ou 54 ? Son nom me dit vaguement quelque chose. Il me faudrait voir une photo. Etait-il de la génération de Daniel Brousse, Calvignac et autres Huart ? Ton fichier te permet peut-être de répondre. En tout cas, la boîte que tu as ouverte présente quelques risques, mais ils méritent, à mon sens, d'être courus.

Amicalement Gérard Weber Elève à Cempuis de septembre 1952 à août 1961

De Guy Hachour à Gérard Weber le 4 mai 2006

Gérard,

Je crois déceler en toi des facilités d'expression et d'analyse alors, ce serait effectivement intéressant que tu participes au débat par écrit ; je crois que tu as une vision médiane de la chose, tu vois bien ''l'animalité'' qui régnait à l'O.P. mais tu vois aussi les aspects positifs de l'enseignement (auxquels, pour ma part, mon ressentiment me rend aveugle).

Pas de photo de JP ! Quant aux noms que tu me cites ils me sont inconnus, mon fichier reprend (de manière non exhaustive) le nom des élèves passés à l'O.P. et leur date de naissance sans plus de précision.

Bien sûr, en publiant cette lettre ouverte, le risque est grand de contrarier quelques sociétaires, mais n'a t'on pas le devoir d'exposer toutes les perceptions des Cempuisiens, fussent-ils non-membres de l'association ? Je suis de ton avis, les risques méritent d'être courus, l'assemblée générale saura-nous (me ?) rappeler à l'ordre le cas échéant. J'ai eu Bernard Triquet au téléphone il y a un instant, il a également une approche mesurée, il trouve cette lettre intéressante – fond et forme – et a immédiatement vu que, malgré le fort ressentiment de JP vis à vis de l'O.P., il y avait bien survécu et en avait peut-être même tiré profit !

Amitiés Guy Hachour Elève à Cempuis de septembre 1955 à août 1963

Pour vous délasser un peu…

Tarzan

ou À quoi pensent-ils ?

Au pied de la cascade, au bord de la rivière,
Protégé du soleil, sur la grand rocher blanc,
Allongé dans la pause à jamais familière,
Tarzan semble ignorer le vacarme accablant.
Ce tapage provient de la jungle profonde
Où, en se poursuivant et piaillant sans arrêt,
Rois de la canopée, les singes se répondent,
Emplissant de leurs jeux la vie de la forêt.

À quoi peut-il rêver dans son demi-sommeil ?
À la belle orchidée, aux fougères géantes ?
Provoque-t-il, moqueur, la panthère au réveil,
Ou appréhende-t-il la prochaine tourmente ?
Pense-t-il à son âme errant dans la nature,
À cet exil nourri d'épaisses frondaisons,
À ses bonds d'arbre en arbre, en quête d'aventure,
Où à quitter bientôt ces lieux sans horizon ?

À quoi songe Tarzan dans sa méditation ?

- Il pense que bientôt, là-bas dans sa cabane,
Pour combler son ardeur, briser son inaction,
Si rien ne s'y oppose, il va se faire Jane.

Daniel Lemire

Attention, ce qui va suivre va vous faire trembler, vous déstabiliser comme nous l'avons été au Comité. Ecrit en 1983 à l'attention de l'Association, du comité de l'époque, cette lettre ouverte n'a pas été publiée.

Le Comité (l'actuel) a longuement débattu, au cours de sa réunion de mai 2006, de la pertinence d'une publication de ce courrier dans le bulletin. Nous avons convenu d'en rediscuter, chacun réfléchissant de cet à-propos. Le Comité s'est à nouveau réuni le 24 juin. Les opinions (nous avons recueilli l'avis de quelques sociétaires) de tous ont été écoutées. A l'unanimité le Comité a décidé de publier cette correspondance (par circonspection, un nom d'enseignant a été effacé).
Les faits relatés se sont déroulés à la sortie de la guerre 1939-1945, ceci explique peut-être certains aspects.

Témoignage désespéré, mais grondant, d'un ancien Cempuisien, à sa manière dernier Mohican d'une critique intégrale. Le propos est violent, sans concession ; tentative de démystification d'une illusion collective, d'un pseudo bonheur individuel. Jean-Pierre n'épargne personne, pas même lui. Un acte de résistance ? Une expérience nouvelle d'émancipation ? Un électrochoc, un coup de poing. Pour le Comité : Guy Hachour.

Jean-Pierre CORNET
Sculpteur
ST-MONT-JOURNIAC
24260 LE BUGUE
Tél. 05 53 06 10 38

Le 03 mars 1983

A
L'Association des Anciens Elèves de l'Institution Départementale Gabriel PREVOST
17, rue de l'Arbre Sec – 75001 PARIS

LETTRE OUVERTE

« Camarades » Cempuisiens,

Pourquoi m'avez-vous envoyé votre feuilleton des anciens de la galoche cloutée ? m'y avoir cité ? pour me récupérer ?

Non ! Vous n'avez fait que réveiller en moi des sentiments de terreur enfantine, de sévices gratuits et de haine.

Oh …! Vous êtes tous les mêmes, qui, chaque année se gavent, chantent et dansent devant de pauvres gosses ébahis et teigneux.

La Pentecôte ! Oui je m'en souviens (seul jour de l'année avec celui de la visite de l'Inspection de Paris où nous mangions à peu près bien !) Une pâtisserie, quel festin !!!

Et vous, que nous haïssions, quand vous partiez, car nous balayions vos déchets, et qu'il ne s'était établi, entre vous et nous, aucun dialogue ou contact.
Vous étiez entre vous, vous parliez des « Eyzies », de la « guerre », de l'ancien temps, mais nous……………. Et pourtant, la fête, nous vous l'avions faite belle ! Mais vous ne voyiez rien ! « Pas au courant ! » Vous ne vous souveniez de rien, comme maintenant mes contemporains qui sont parmi vous, qui refont la même chose, chaque année devant les mêmes gosses ébahis et teigneux !!!

Qui parmi vous se souvient des promenades forcées et obligatoires dans la campagne morne, toujours les mêmes routes, les mêmes clochers, le dimanche en rangs, avec des coups de pied au « cul » pour les traînards…
- aux galoches (terreur des clous manquants)
- aux gerçures que l'on disait des crevasses tellement elles étaient profondes, et remplies de crasse, là, juste au-dessus de la cheville !
- des furonculoses généralisées, dues à la sous-nutrition,
- des « bizailles » (pois pour les cochons),

- des purées où les asticots morts servaient de viande,
- des privations de repas, au fond du réfectoire, les mains sur la tête, en entendant les autres manger,
- des gymnastiques interminables, traditionnelles avant les repas,
- des tours des « pisseux » (des bébés encore) avec leurs draps mouillés sur la tête,
- des tours de cour la nuit, en chemise le cul nu, par n'importe quelle saison,
- du sadisme des surveillants (belle engeance, ramassis de ratés, se vengeant sur nous de leurs échecs universitaires),
- des séances de « ciroir »,
- des débuts de nuits, passés au pied du lit, parfois pendant des heures, debout ou à genoux, sans pouvoir s'adosser aux barres du lit…
- et les « baisés » et tout !

Vous les « Anciens » qui vous félicitez dans votre jargon pseudo-cempuisien, vous qui comme moi avez 45 ans maintenant, avez-vous tout oublié ?? **Moi RIEN** !!!

Je me souviens de la peur, la faim, les coups, le manque d'affection, alors que le Directeur avec sa cicatrice sur le nez, et l'Econome, étaient bien gras, repus, contents d'eux !

Je me souviens que j'étais aussi comme les autres, par réflexe d'autodéfense et mimétisme, disposé à faire le mal aux plus faibles, car cela, OUI, on me l'avait appris.

Toi Odile ! Simone ! Francis ! Rappelez-vous l'effet des coups de [1] (le Diable ait son âme !) que l'on recevait …., lovés sur nous-mêmes à terre, nous protégeant la tête avec nos bras, …séances qui se terminaient à l'infirmerie !

Qui se souvient

- du bruit que font les oreilles quand deux mains sadiques les prennent pour vous soulever du sol ?
- des touffes de cheveux arrachées à pleines mains ?
- qui se souvient, parmi les filles, d'avoir eu à donner des détails au garde-chiourme <u>mâle</u> qui défendait l'escalier menant au dortoir des grandes, quand elles avaient besoin de faire une toilette intime ?
- et les garçons, la séance d'exposition du slip au pied du lit chaque soir, où nous nous ingéniions, par des plis savants, à cacher le « caca » qui y restait collé parce que nous nous torchions avec nos doigts, faute de papier !!!
- et de nos expéditions nocturnes, dont vous rigolez tant, pour voler les poires de Monsieur le Directeur et de l'Econome. !!! Etaient-elles guidées par le goût du risque ou la faim ???
- et les séjours à Mers, amers car nous voyions le « monde » et nous étions toujours enfermés, sauf pour la plage et les marches forcées.
- Qui se souvient de cet attroupement de gens aux grilles du pavillon, qui protestaient aux cris d'un gosse que l'on frappait devant eux - mais il y avait le grillage entre eux et nous – et la toute puissance des surveillants !!!
- et les Noëls, avec nos valises sous le lit … nous faisions fondre notre chocolat de 4 h. (et il n'était pas gros) gardé trois mois à l'avance, confisqué par les surveillants quand ils le trouvaient, et qui le bouffaient.
- Et les petits lapins que nous élevions avec affection, confisqués par le Directeur qui les bouffait quand ils étaient bons à manger !!!

Honte sur vous qui avez, comme moi, connu et subi tout cela et qui n'avez rien fait après, que rigoler en disant « c'était le bon temps » !

Honte sur vous, les pions les instituteurs, économes et directeurs, profiteurs sadiques ou malades mentaux, qui étaient censés faire de nous des hommes et non des petites bêtes !

Honte sur ta mémoire ![1]

Honte sur toi, le surveillant germanique, sadique, brute, à qui j'aurais tordu le cou si je l'avais pu !

Honte sur toi, « Petit Père » qui <u>savait tout</u>, profiteur, et ne faisait rien, toujours le sourire aux lèvres !!!!

Et pourtant, je ne pense pas que Gabriel PREVOST avait voulu cela !

---

[1] Supprimé par mesure de modération.

Pension parfaite, organigramme exemplaire, cours de musique, chorale, chœur, couture, ménage, enseignement sérieux.
Cela est vrai, je dois beaucoup à Gabriel PREVOST, car pour moi, sans lui, cela aurait pu être pire !

Mais je dois aussi,
- à M. AUBERTIN, que j'ai tant fait enrager,
- à la gentillesse de son épouse,
- à cette autre pauvre petite bonne femme, une bretonne gentille, que l'on chahutait parce qu'elle était bonne, elle ! et à qui je rapportais des chemises pleines de merises,
- je dois aux lingères qui m'aimaient, et chez qui il faisait chaud,
- je dois surtout la vie aux cuisinières qui m'ont arraché des mains de cinq surveillants surexcités, dont les dix mains me frappaient sur la tête parce que j'avais osé rendre à une pionne, une sale gamine de 19 ou 20 ans, la gifle qu'elle m'avait donnée en punition de ma protestation quand, par derrière, elle avait administré deux claques superbes sur les oreilles de ma sœur.

Le reste, **NON**

- Honte sur vous, qui m'avez pourchassé à travers le département et ramené dans la camionnette de l'O.P. après avoir mis les gendarmes à mes trousses !
- Honte aux divers auteurs de volées successives et de mon séjour à l'infirmerie après !
- Honte sur vous, Monsieur le Surveillant Général, qui m'avez condamné à couper, en culottes courtes, de hautes orties, qui m'avez privé de classe, exclu de notre microsociété, qui avez manipulé mes copains, et m'avez changé en pestiféré, en ange déchu !

Ah ! Le petit CORNET, bien sage, si gentil, qui chantait si bien !! Qu'était-il devenu ? Un monstre !!!

Et bien, le petit CORNET s'est juré, pendant bien des années plus tard, de faire la « peau » de quelques-uns de ces personnels sadiques et inconscients, s'il les avait rencontrés dans Paris. Beau Résultat !!!!!!!!!

Vous m'avez appris la haine, la peur et la mémoire du mal.

J'en ai vu plus tard, en Algérie à l'armée, mais c'était le paradis à côté de l'O.P. C'est tout dire !

Voilà pourquoi je ne veux plus entendre parler de vous, ni vous revoir, sinon pour témoigner de la jungle que j'ai connue, de cette boîte à futurs bandits, où chacun se retire, se « retrogniolle » dans son petit moi naissant, toujours sur la défensive, en alerte, en attente de la gifle qui va vous faire voir des étoiles !!!

Oui, Merci à M. AUBERTIN et à quelques autres, et ils sont rares !

Mais la majorité, peuh !!

Quant à vous mes beaux « anciens » vous n'aurez rien de moi. Si je dois faire quelque chose, cela sera pour les autres, qui sont encore là-bas !

Et puisque vous m'avez nommé « artiste », oui je vous sculpterais une grande épée, entourée d'épines avec un petit cœur de gosse planté dedans, sanglant.
Mais il faudra l'installer à la limite à ne pas franchir, entre la cour de récréation, et le bureau du Directeur, pour que vous la voyiez tous les ans, à « la Pentecôte » !!!

Ceci est une lettre ouverte. Vous pouvez la publier (en feuilleton) dans votre canard. Je crois même que vous vous devez de la publier, ne serait-ce que pour mettre un peu de jaune dans vos agapes annuelles, retrouvailles vineuses et rigolardes.

Adieu camarades !
Jean Pierre CORNET

Copie à Serge FLEURY, pour l'autre mémoire ![2]

D'après une saisie de l'original par Annick Chapuis (Pestel).

[2] Nous ne savons pas ce que signifie "l'autre mémoire"

23 ans après pourquoi ?

Les membres du Comité nous informent de la publication d'une lettre ouverte datant de 1983, de Jean-Pierre CORNET et que la lecture de son contenu risque de nous déstabiliser.

Afin de ne pas vous imposer la relecture de cette lettre en y ajoutant d'autres éléments aussi négatifs, puis ne voulant pas non plus en rajouter une couche cela n'étant pas le propos, je me contenterai de vous faire-part du ressentiment que j'ai pu avoir à la lecture de cette lettre ouverte qui d'ailleurs ne l'a été qu'après 23 ans…

Effectivement je l'ai été !

- Déstabilisé, du fait que cela m'a projeté des années en arrière et bien que son époque diffère de la mienne, nombreuses situations énumérées dans cette lettre ressemblent étrangement à ma petite enfance à Cempuis quelques années plus tard !
- Déstabilisé, par ce cri qui n'a pas été entendu et le doute des valeurs humaines que l'on peut ressentir dans certaines circonstances !
- Déstabilisé, par ce silence bien gardé par la non publication en son temps (1983) de cette lettre ouverte !
  Etait-elle si dérangeante ?
- Déstabilisé, du fait d'être subitement renvoyé vers ma petite enfance :
  - Oui, il m'a été difficile d'avoir à accepter certaines règles et méthodes qui ne relevaient pas de l'Education, mais plutôt de pratiques institutionnelles, que je n'ai jamais osé dénoncer !
  - Oui, tout aussi difficile d'accepter d'être considéré comme un délinquant dès l'âge de six ans, dans cette pleine innocence où l'on me demandait d'obéir à des règles, que je ne comprenais pas forcément, qui devaient contribuer à faire mon éducation !

  N'avez-vous pas encore en tête, ce nom qui nous était donné lorsque l'on parlait des enfants de l'O.P. « les cas sociaux » cela vous parle-t-il ?
- Déstabilisé, de constater que déjà à l'époque de Jean-Pierre CORNET, l'on cautionnait déjà ces méthodes peu louables, bien gardées par un silence collectif.
  Présentant aux personnes venant de l'extérieur la vitrine de l'O.P. (résultats sportifs et notre fanfare si appréciée de tout le monde) sans que ces mêmes personnes ne se préoccupent de ce qui pouvait se passer dans l'arrière salle de notre Institution, contribuant peut être sans le vouloir à ce silence collectif !
  D'ailleurs il ne fallait surtout pas se plaindre, car nous aurions peut-être connu pire si nous étions restés dans notre famille !

Et je ne crois pas me tromper en affirmant que « ce silence est resté de mise jusqu'à la fermeture de Cempuis »…

Voilà.
Si je me permets de vous faire part de mon ressentiment après la lecture de la lettre de Jean-Pierre CORNET, c'est tout simplement pour que celle-ci ne meure pas une deuxième fois.

Je souhaite que celle-ci suscite chez toutes et tous un peu d'intérêt et que cela amène chacun et chacune à une réflexion sur ce que pouvait être la vie à Cempuis bonne ou mauvaise. Ensuite, ne voulant pas que l'erreur de publication de 1983 ne se reproduise : je demande aux membres du Comité, d'avoir la volonté de publier chaque témoignage qui pourra lui être adressé.
Je tiens aussi à remercier ce même Comité, d'avoir mis au grand jour cette lettre ouverte écrite en 1983 par Jean-Pierre CORNET.

Espérant avoir le plaisir de vous lire bientôt, je vous envoie à toutes et tous mes sincères amitiés.
Et, que chacun témoigne de son époque sans se censurer.

Juillet 2006 Gilles Abdelmoumeni Elève à Cempuis de 1960 à 1971

En réponse au sujet de réflexion proposé par Guy.

De mon point de vue, pour les années 1960-70, l'expression « je foutrai le feu à l'orphelinat » est un cri justifié !!! Les aspirations des élèves des années 60 ne peuvent se comparer à celles des années 1920-40.

De mon passage à Cempuis (1963-1970), je n'ai pas eu l'impression que nos « éducateurs » étaient très impliqués dans leur action humanitaire... je les ai pressentis comme « fonctionnaires ayant trouvé un bon job bien rémunéré et relativement tranquille à la campagne ».

Bien sûr il y a eu quelques personnes jeunes et pleines d'espoir, donc motivées, en ces années de révolution culturelle des années 70 et de l'après 68... Et je leur en suis reconnaissant, car ils m'ont permis d'accepter l'inacceptable : celui de sacrifier des jeunes en ne leur permettant pas de poursuivre un cursus normal d'études avec le Bac à l'arrivée... Une honte pour nos soi-disant « bienfaiteurs », qui n'ont jamais entrepris durant les années 60 (et avant), les démarches utiles auprès des administrations, pour que les jeunes de Cempuis aient le même cursus scolaire que les autres jeunes de la même époque... Donc les mêmes chances pour passer un Bac et faire des études supérieures.

Alors, avec Guy, je crie aussi : « je foutrai le feu à l'orphelinat » !!! Bien sûr c'est à un cri symbolique, puisque je suis pacifiste et soucieux des valeurs humanitaires...

Mais quand même, « bordel », quel gâchis dû à l'indifférence de nos éducateurs...

J'admire les démarches « éducatives » faites durant les premières décennies de l'Institution Gabriel Prévost, avec notamment des hommes remarquables comme Paul Robin, dont j'ai lu les livres. Nous y avons l'exemple de vrais « éducateurs », motivés avec des idées d'avant-garde pour l'époque, comme la mixité, l'enseignement athée et humanitaire... Enseignement laïque qui fut confisqué par la suite, par un retour aux valeurs traditionnelles... qui ont probablement aidé, par la suite, à mettre en place ces fameux « éducateurs fonctionnaires »...

L'Institution Gabriel Prévost eut ses périodes idylliques et merveilleuses à certaines époques, mais dans les années 60, elle est une vieille institution ayant consommé ses moments de gloire et d'innovation, elle est une institution morte sacrifiant « ses enfants » sur l'autel du conformisme et de l'indifférence...

Je comprends le dévouement de Guy pour faire vivre l'association, car il en faut quelques-uns pour nous aider à ne pas complètement oublier une partie de nos racines... En effet, pour beaucoup d'entre nous, ce sont dix ans de notre jeunesse... qui sont enracinés dans ce petit coin de campagne que nous aimons malgré nous !!!

Alors un grand merci à ceux et celles qui s'occupent activement de l'Association, nous permettant ainsi de communiquer ensemble !!!

Et merci à Guy qui, par sa réflexion, nous permet de nous poser des questions sur notre passé.

Mes amitiés à tous. Août 2006 Jean-Thierry Linard Elève à Cempuis de 1963 à 1970

∞∞∞∞∞

Bonjour,
C'est en rentrant de vacances que j'ai trouvé votre courrier intitulé : « Bonjour les anciens, bonjour les amis ». Je vous remercie, très sincèrement, d'avoir pensé à moi lorsque vous avez décidé d'envoyer ce document.
J'ai commencé à m'intéresser à l'O.P. lorsque j'ai su que c'était le premier orphelinat laïque et mixte en France. Au XIXe siècle ce n'est pas rien !
Un ami m'a présenté une Cempuisienne qui n'avait plus de contact avec les membres de l'association depuis son départ de l'O.P. Le courant est passé tout de suite entre nous et nous sommes devenues amies.
Avant notre rencontre, j'avais lu l'ouvrage de Nathalie Brémand sur l'internat de Cempuis, celui de Christiane Demeulenaere-Douyère sur Paul Robin et celui de Paul Robin sur l'enseignement intégral qui montre d'ailleurs qu'il était déjà en possession de toute sa doctrine quand, en 1880, Ferdinand Buisson lui proposa de réaliser son projet éducatif, en dirigeant l'O.P. Et puis à partir de 1894, je n'ai plus rien trouvé ! Que s'est-il passé pendant un siècle ?

Vous connaissez la suite, le dimanche 15 janvier 2006 nous sommes venues toutes les deux au repas du nouvel an de l'association[1]. Vous avez fêté son retour comme il se doit, ce fut un moment émouvant.

---

[1] NDLR : Il s'agissait de l'assemblée générale.

Mon amie, lorsqu'elle parle de l'O.P., emploie souvent l'expression de « prison dorée ». Cela m'a bien entendu interpellée et nous en avons discuté à plusieurs reprises.

Parallèlement, j'ai lu une copie du livre de Philippe Ludger « Je foutrai le feu à l'orphelinat » et j'ai visité le site de « l'En Dehors ». J'ai passé plusieurs soirées à lire ces échanges bien souvent énigmatiques pour moi, avant la fermeture de cette page de dialogue[2].
J'ai été assez perturbée par la lecture de ce livre et de ces échanges. Moi qui croyais naïvement m'intéresser à la continuité d'une expérience novatrice, je me suis trouvée confrontée à des témoignages relevant d'un quasi-bagne ! Qu'en penser ?

Bien sûr, dès le début de ma recherche, j'ai émis l'hypothèse que des périodes avaient dû se succéder avec des différences plus ou moins notoires, tout en gardant un certain esprit et des pratiques communes issues des idéologies de Paul Robin. La continuité est-elle aussi présente que je le supposais ?

Chacun perçoit une même période en fonction de sa personnalité, de sa sensibilité et des réalités auxquelles il est confronté à un moment donné. Deux enfants peuvent vivre dans leur famille avec leurs parents les mêmes évènements et une fois devenus adultes en avoir une perception différente, j'en ai fait l'expérience avec mes propres enfants. A fortiori deux enfants peuvent dormir dans un même dortoir et avoir bien plus qu'une perception différente, une vie différente. Et puis, il y a la mémoire qui opère son travail.

Je suis en train d'exprimer des banalités, en fait ce que je voudrais dire, c'est que je comprends que l'on puisse dire : « J'ai oublié les mauvais moments et je n'ai gardé que les bons ». Ce qui serait intéressant, c'est que ces bons moments soient largement décrits. Jeannine et René dans leur écrit disent : « Si nous devions énumérer tout ce qui était positif, ce serait des pages et des pages qu'il nous faudrait rédiger. »
Ecrire des pages et des pages aide celui qui le souhaite à aller plus loin dans sa réflexion, dans l'analyse de ce qu'il a vécu. Cela lui permet aussi de rendre à l'institution ce qu'elle lui a donné, en exprimant dans la vie de tous les jours le bonheur qu'elle lui a apporté.

Il est peut-être aussi difficile d'exprimer et de mettre en lumière un bonheur qu'un malheur, mais pour convaincre, affirmer ne suffit pas. Ceci ne doit pas être considéré comme une provocation de ma part.

En ce qui concerne votre article « Un avis…Parmi d'autres ! », je dois tout d'abord dire que sa lecture m'a touchée, comme vous dites c'est la dure loi de la jungle. Cela a réveillé en moi des souvenirs. J'ai été élevée par mes grands-parents. Mon grand- père, orphelin de mère, a été placé vers l'âge de 10 ans chez les jésuites. Parfois, il a levé un peu le voile du silence, c'était dur à écouter. Il me disait, tu sors de là athée ou curé ! Il est mort en 2004, à l'âge de 102 ans, avec une haine toujours aussi féroce pour les gens de l'église.

Je partage votre point de vue lorsque vous dites qu'il ne faut pas amalgamer instruction et éducation. Par contre à l'inverse de vous, je pense qu'un enfant peut ne pas recevoir d'instruction. On peut penser par exemple à certains enfants du voyage, on peut aussi penser à Victor l'enfant sauvage de l'Aveyron, mais qu'il reçoit toujours une éducation, même si c'est celle des loups comme pour Victor. Une éducation qu'il va faire sienne et reproduire ou une éducation contre laquelle il va se rebeller. Peut-être que lorsque Bernard Triquet dit, page 30 en parlant de la lettre de Jean Pierre Cornet : « Il y avait bien survécu et en avait peut-être même tiré profit », cela rejoint peut-être ce que je pense.

Dans vos échanges avec Gérard Weber, je crois me reconnaître lorsque vous parlez de la « thésarde ». Détrompez-moi si cela est faux. Tout d'abord, je voudrais vous dire que je suis loin de faire une thèse, juste un mémoire de maîtrise pour l'instant. J'ai quitté l'école avec un baccalauréat en poche dans les années 70 et comme il fallait renter dans la vie active comme on dit, je suis devenue institutrice.

Ce métier me passionne et je ne considère pas que mon rôle se limite à instruire des enfants mais que je peux et dois aussi participer à leur éducation. Il y a plus de 20 ans, je suis devenue en plus formateur auprès des jeunes qui veulent s'engager dans cette profession.
L'année dernière, j'ai pris un congé de formation de neuf mois et par un système d'équivalence je suis entrée directement en Licence. Cette année, avec une période de trois mois de congé à mi-temps, je termine ma première année de Master ce qui correspond à l'ancienne maîtrise.

[2] NDLR : Rappelons, si c'était nécessaire, que nous ne sommes pas à l'origine de la fermeture de cette page, Internet , dont nous ne sommes ni gestionnaire ni propriétaire.

Ayant épuisé tout mon capital temps de formation, je vais me retrouver à la rentée prochaine à la fois institutrice (aujourd'hui, on dit professeur des écoles), formateur à l'IUFM de Cergy-Pontoise et étudiante à la faculté de Saint-Denis les mercredis et peut-être certains soirs. (Moi aussi j'ai des comptes à régler avec le passé, et ce n'est pas facile.) Tout cela pour vous dire que quelques années avant la retraite, je monte tout doucement les marches vers « le savoir » et que j'aimerais bien un jour mériter le surnom de « Thésarde ».
Avant la fin septembre, je dois soutenir une note de recherche sur mon projet de mémoire. Si ma note de recherche est satisfaisante, je rentrerai en deuxième année de Master et je devrai alors rédiger un mémoire.
Dans la mesure où ma recherche va porter sur l'O.P. j'aimerais échanger et réfléchir avec vous tous si vous l'acceptez. Pour l'instant, je pense me diriger vers un sujet qui pourrait être : « Histoire et mémoires ». Ce mois d'août ne sera pas pour moi, un doux mois de « farniente ».
Que puis-je dire de la lettre ouverte écrite par Jean-Pierre CORNET, il y a plus de vingt ans ? Qu'il n'est pas nécessaire d'être Cempuisien pour être déstabilisé et affecté et si vous me le permettez, je dirai que ce n'est ni renier ni salir une institution que de publier un tel écrit, mais oser regarder, écouter pour pouvoir comprendre.
Bien à vous, Août 2006 Annie Rouzier Sociétaire.

ooooooooooo

Bonjour Guy !
Un petit coup de pied dans la fourmilière est certes dérangeant, mais toujours bénéfique.....

Effectivement, la lettre de J.P. Cornet est terrifiante, mais qui oserait affirmer qu'elle décrit des fantasmes ?
Ayant séjourné à l'O.P. 16 ans après lui, j'ai reconnu certains faits, se peut-il donc que d'autres n'ait rien perçu de tout cela ?
En ce qui concerne la contradiction entre le fait de faire partie de l'association et celle de ne garder que de mauvais souvenirs de Cempuis, je ne pense pas qu'il puisse y avoir de cause à effet, d'ailleurs dans d'autres circonstances, il arrive souvent que des personnes kidnappées, finissent par défendre la cause de leurs ravisseurs.....[3]
Pour ce qui est de l'éducation scolaire, je n'ai pas de mauvais souvenirs, autant que je me souvienne, mes professeurs (Mr et Mme Giovannoni, Mr Oulrich, Mme Lenthéric) étaient stricts, mais justes.
Je suis beaucoup plus nuancé du côté des surveillants, surtout d'ailleurs du côté des grands qui les aidaient et dormaient avec nous dans les dortoirs !!
Certains se servaient de leur pouvoir pour, soit nous racketter (après les visites des parents !) soit passer leur temps avec quelques souffre-douleur de service.
Personnellement, mon frère et ma soeur étaient avec moi, je pense que le fait d'être en famille (même si à l'O.P., la vie quotidienne nous séparait) nous permettait de nous sentir moins seuls. D'ailleurs il était bien utile dans cette société régie par la loi du plus fort, d'avoir un grand frère ou une grande sœur.
Ceci étant dit, je suis d'accord avec Guy sur le fait que, à la sortie de Cempuis, nous étions beaucoup moins liés que les autres fratries, peut-être le fait de ne pas avoir vécu ensemble en permanence, comme dans les familles !
Pour illustrer cette loi du plus fort, je me souviens d'une anecdote. Un jour il y eut une bagarre entre Jacques Lamant et Marcel Dieu (bonjour Marcel si par hasard tu me lis[4]). Marcel, tout chétif à l'époque, a cassé un bras à Jacques. Ce dernier a dû porter un plâtre quelques temps. Vu que Jacques était le 2è plus fort du dortoir, après cet épisode plus personne n'embêtait Marcel, étonnant non ?
Etant un garçon plutôt solitaire et réservé, je me suis beaucoup évadé en me plongeant dans la lecture et dans le bois de Cempuis où je m'inventais mon univers, c'est peut-être pour cela que peu d'anciens se souviennent de moi...
Voila Guy, mon ressenti de l'époque (1969-1973) je n'ai pas de souvenirs des lingères, ni des femmes de service, je crois qu'elles faisaient juste leur boulot et ne cherchaient pas le contact...
Pour en finir, je pense que chacun, selon sa sensibilité, est plus ou moins affecté par son environnement extérieur quel qu'il soit et qu'il faut malheureusement bien reconnaître que « qui augmente sa science, augmente sa souffrance » alors, mieux vaut ne pas trop se poser de questions !
En attendant, je vous remercie tous, toi en particulier Guy que je lis avec toujours beaucoup de plaisir !!!!!
Amitiés ! Août 2006 Sauveur Micéli Elève à l'O.P. de 1969 à 1973.

ooooooooooo

[3] NDLR : La comparaison peut paraître osée, Sauveur veut-il dire que, toute proportion gardée, je serais victime du syndrome de Stockholm ? Et qu'en quelque sorte je me considèrerais l'otage de l'Association ? Je vais y réfléchir.
[4] NDLR : Marcel n'étant pas sociétaire, il est peu probable qu'il nous lise.

Un débat à la suite de la lettre ouverte de J.P. Cornet ?[5]

Un débat, envisagé par Guy Hachour, secrétaire et responsable des pages intérieures du bulletin de notre association, pourrait se dérouler entre-nous, Cempuisiens, si nous faisons sereinement l'analyse des graves dysfonctionnements à l'institution G. Prévost que les informations et la lettre de J.P. Cornet jusqu'alors inconnues, portent aujourd'hui à notre connaissance.

Mais alors ! Pourquoi un débat maintenant, l'O.P. ayant fermé ses portes depuis 20 ans ! Alors que notre association, malgré ce lourd handicap cherche, par tous les moyens les plus modernes, à retrouver dans la nature les anciens et anciennes de l'O.P. attachés aux souvenirs de leur jeunesse et promouvoir la fraternelle camaraderie cempuisienne, au sein de notre association !

Idyllique ! Paradisiaque ! La vie à l'orphelinat Gabriel Prévost ? Bien sûr que non ! L'orphelinat n'est qu'un dernier recours et la providence souvent, lorsque dans la famille, les parents, la mère ou le père, confient à l'institution l'enfant dont ils ne sont plus en mesure d'assumer tous les soins nécessaires à son éducation et qu'ils l'abandonnent pour un temps, en toute connaissance de cause. Reconnaissons que dans notre association, une grande majorité des anciens élèves témoignent par la parole ou leurs écrits dans le bulletin, de la bonne éducation reçue à l'O.P. et qu'ils en ont gardé, avec le regard du philosophe, un "souvenir d'enfance" plutôt nostalgique !

L'époque où J.P. Cornet a été élève à l'Institution, j'imagine dans les années 1945 - 54, a été une époque terriblement malheureuse pour les Français. La guerre venait de se terminer. La France était en ruine. La désorganisation du pays était totale. Après les haines de l'épuration c'était les grandes grèves des houillères et des transports ; l'inflation galopante ; les dévaluations du franc ; la crise du logement ; un ravitaillement déficient ne permettant pas des conditions d'existence décente. Le mécontentement était général ! Ce n'est que dans les années 50 qu'on verra la totalité des tickets, alimentation, vêtements, chaussures, etc. être supprimée et la reconstruction commencer ! Tout était à refaire et toute la production de nos industries partait à l'exportation. À Cempuis, à l'O.P. comme partout en France c'était la pénurie pour longtemps encore et l'économe de l'Institution pouvait se faire du souci pour les petits "teigneux" qui, à. la Pentecôte, regardaient les "anciens" se gaver au réfectoire, après avoir donné leurs tickets de pain et leur écot ! À cela on peut ajouter la guerre du Vietnam 1946-54 et celle d'Algérie 1954-62.

Voilà, le décor est planté pour le débat !

Que répondre aux allégations vociférées par J.P. Cornet, alors âgé de 45 ans, dans une lettre adressée au Comité de notre association, suite à des éloges exprimés à son égard par Roger Pouliquen, dans le Cempuisien n° 128 p. 9 de décembre 1982, alors que nous ne connaissons rien de l'homme qu'il a été ! Quelle valeur peut-on accorder à un texte exagérément haineux, évoquant des souvenirs lointains, étonnamment vivaces et vécus par un pauvre gosse tombé à Cempuis dans la pire des périodes, de pénuries et de désorganisation morale et matérielle ! Ayant subi deux exodes, Ré et les Eyzies! Que de chamboulement en ces tristes années à l'O.P. !

Puis à tout ceci il faudra ajouter le lent déclin des effectifs de l'Institution qui, d'année en année, a désorganisé tout son système d'éducation.

Voilà - Aujourd'hui l'O.P. est mort. Vive les vieux rêves des fantômes qui le hantent encore !

Je m'aperçois en me relisant que je n'ai fait qu'indiquer les causes principales de la détérioration de l'O.P. au fil des années d'après guerre. J'ai oublié quelques éléments qui ont influencé la marche de l'Institution : admission des élèves dépassant l'âge requis, 9 ans, allant jusqu'à 13-14 ans, les vacances chez les parents, les reprises des élèves par les parents possibles, la laïcité, comme l'entendait Paul Robin, accrochée, tout ce qui faisait une bonne cohésion, chamboulé ! Enfin, je pourrais redire de ma période : "chaque année, le grand départ des élèves de 16 ans, laissait aux camarades plus jeunes qui restaient à l'O.P., un sentiment d'abandon, de vide et de tristesse".

Août 2006 Daniel Reignier Elève à l'O.P. de 1928 à 1937.

---

[5] NDLR : Le débat a été amorcé antérieurement à la décision de publication de cette lettre. Cette lettre n'est qu'un élément, mais quel élément !, constitutif du débat.

Cempuis, une chance ?

Précaution oratoire : "nous" ou "je" ?

Si j'avais pris la plume avant de lire le texte de Guy Hachour, texte qui marque l'origine du débat qui nous occupe, nul doute que le "nous" aurait pris le pas sur le "je", convaincu que j'étais alors que, de la vie à Cempuis n'existait qu'une perception générale, certes modulée par quelques variantes ici et là, mais globalement identique à la mienne : Cempuis a été une chance pour ceux qui y ont été accueillis sinon recueillis.

Le papier de Guy m'a interloqué… mais Guy est plus jeune (de quatre ans) et Cempuis a sans doute changé après mon départ… Cette hypothèse rassurante (jusqu'à moi c'était bien !) a été mise à mal par la lecture du témoignage de JP Cornet, mon aîné de 9 ans … Auraient donc cohabité à Cempuis, et de tous temps, des enfants heureux ou presque et des enfants qui subissaient un véritable calvaire ?

Après ma sortie (1961), j'ai vécu, plusieurs années, très proche de Michel Cointrelle et de Raymond Dupond (nous habitions le même foyer de jeunes travailleurs, nous nous entraînions (athlétisme) et mangions ensemble tous les jours...). Si je devais répondre à la question *"Comment ont-ils perçu leur existence à Cempuis ?"* J'hésiterais maintenant à parler à leur place. Alors comment m'exprimer au nom des autres ?

Voilà pourquoi j'utiliserai "je" plutôt qu'un "nous", certes plus poli, mais qui laisserait entendre que mon expérience et ma perception de la vie à Cempuis est commune à mes contemporains sinon à tous les Cempuisiens. Je raconte ici mon histoire telle qu'elle s'est inscrite dans ma mémoire. Je laisse à mes copains (ou non) d'alors le soin de raconter la leur, je la lirai avec bonheur et attention.

Mon enfance en deux mots

Mon enfance, qui a duré précisément 16 ans et 2 mois, se partage en deux périodes : "avant Cempuis" et "Cempuis".

La première période s'étend du jour de ma naissance, le 11 juillet 1945, au 1er septembre 1952 ce jour où, accompagné de ma "grande sœur" Jacqueline (elle avait eu 9 ans le 1er juillet) je suis entré à Cempuis.

La période "avant Cempuis" ne m'a laissé que des souvenirs confus que je suis incapable de remettre dans l'ordre chronologique. J'ai beaucoup voyagé (pas bien loin) de nourrices en nourrices que mes parents ne payaient pas ce qui peut expliquer le peu de sympathie que je leur inspirais et le fait qu'elles cherchaient à se débarrasser de moi à l'occasion des rares visites que me faisait ma mère. Il semblerait, c'est ma sœur qui me le dit, que j'ai souvent eu faim, mais je ne m'en souviens pas. J'ai été souvent durement traité parfois martyrisé, quelquefois bien accueilli et même heureux.

Nos conditions de vie, lorsque nous étions à Paris, chez nos parents, me font dire parfois que je ne suis pas né dans le caniveau, mais bien au dessous. Je ne souhaite pas m'étendre sur cette époque car c'est bien de Cempuis qu'il s'agit de parler…

Pour des raisons dont le détail m'échappe[6], mes parents, tous deux vivants à l'époque, ont décidé de nous placer, Jacqueline et moi, à Cempuis… J'ai le souvenir d'un rendez-vous dans un grand bâtiment parisien dans lequel nous avons été reçus, en présence de notre mère, par une assistante sociale… Quelque temps plus tard, le départ (ça nous en avions l'habitude) vers l'OP. Derrière nous, restaient une sœur de 3 ans, un frère de 1 an et un nourrisson. Tous trois rejoindront Cempuis plus tard.

Nous sommes donc arrivés à Cempuis en ce début du mois de septembre 1952. Je venais d'avoir sept ans, ma sœur en avait neuf…

La première chose dont je me souvienne est mon arrivée dans la cour, en pleine récréation. Je tenais dans les mains un ballon en caoutchouc, mon seul bien matériel. Un "grand" m'a demandé, assez gentiment, de le lui prêter. J'ai refusé, car je souhaitais choisir moi-même mes compagnons de jeu. Il me l'a alors pris de force, malgré la farouche résistance que je lui ai opposée. Meurtri (je venais de perdre tout ce que je possédais) et me considérant victime d'une injustice criante qui devait être réparée sur le champ, je suis allé me plaindre à l'adulte qui semblait surveiller la cour. Ce dernier m'a calmement éconduit en m'assurant que ce n'était pas bien grave et n'a rien fait de plus que de me demander d'aller jouer dans cette cour qui était faite pour cela. Par contre, le grand à qui j'avais, je l'ai compris ensuite, donné mon ballon m'a fait entendre, avec quelques menaces que j'ai prises au sérieux, que le comportement dont je venais d'user était à proscrire de mon attitude future : je venais ni plus ni moins de "moucharder".

J'avais hérité, de ma courte vie passée, de bonnes facultés d'adaptation et j'ai rapidement oublié mon ballon pour ne retenir que la leçon reçue.

Peu de temps après, un autre grand, Daniel Brousse[7], est venu vers moi pour je ne sais plus quelle raison. Sur la défensive, ma réponse a été de lui donner un coup de poing dans le ventre (rassurez-vous, je ne lui ai pas fait grand mal). Il a trouvé cela amusant et m'a pris sous sa protection ce qui fait que je n'ai plus connu d'ennuis importants par la suite. Daniel avait pour "cope" (? j'ai perdu son nom) qui m'a tricoté une paire de moufles. Jamais jusque là mes mains n'avaient été abritées du froid en hiver…

---

6 Ma sœur Jacqueline pense que nous avons été retirés à nos parents alors que je crois qu'ils ont sollicité et obtenu notre admission à Cempuis.

7 L'histoire fera que je remplacerai, 3 ans plus tard, Daniel Brousse au cornet solo dans la fanfare.

Ce premier contact avec Cempuis m'a réservé bien des surprises. Ainsi, le soir, je me couchais dans un lit réservé à mon seul usage et, quel luxe, sans punaises. Je mangeais à heures fixes et sans jamais sauter de repas… Par la suite, le confort aidant, je suis devenu difficile et exigeant et j'ai pu dire que je mangeais parfois mal (honnêtement c'était quelquefois pas très bon). Enfin, grande félicité : je n'avais jamais peur. Un petit paradis en quelque sorte.

Je peux parcourir à nouveau mon cheminement scolaire, pour le plaisir de citer les noms de mes différents instituteurs. Entré au CE1 avec M. (celui là je ne retrouve pas… il nous faisait apprendre, sous forme de jeux, les divinités grecques et romaines), CE2 avec Mme Calmy, CM1 avec Mme Lenthéric, CM2 avec Mme Volle[8], CS avec M. Volle, CC1 avec M. Lenthéric, CC2 et CC3 avec MM. Calendrier (français) et Martin (maths). J'ai donc achevé ma scolarité alors que je n'avais pas encore 15 ans. Trop jeune pour passer le CAP, j'ai de ce fait effectué une année supplémentaire au cours de laquelle, M. Martin (je lui voue une reconnaissance infinie) m'a donné des cours particuliers tout en faisant sa classe.

Pour être complet, il me faut citer M. Oulerich qui m'a donné à jamais le goût du sport et de l'effort physique, M. Aubertin qui m'a initié à la pratique musicale, laquelle occupe encore aujourd'hui une partie importante de mon emploi du temps, M. Gouche à qui je dois un peu plus que mon CAP d'ajusteur et bien sûr M. Grenouillet, le directeur, qui a eu la riche idée de me présenter au concours d'entrée dans les écoles de métiers EDF. Concours que je suis allé passer, seul, à Paris au lycée Chaptal.

Je n'ai pas grand-chose à dire sur les surveillants qui, de mon point de vue, intervenaient peu dans notre éducation ; ils ne faisaient qu'assurer le respect de la discipline et nous apparaissaient, sauf exception[9], comme une contrainte dont il fallait s'accommoder.

Après 9 ans vécus à Cempuis, est venue l'heure d'en partir. Dans le courant du mois de juin 1961, nous, les sortants, avons été conduits (en camionnette) à Beauvais pour y choisir notre costume. Pour la deuxième année consécutive, un mois de rêve nous est offert à Méribel les Allues en camp UFOVAL, puis c'est le départ pour Paris vêtu de mon costume dans la poche duquel je palpe le billet de 50 francs qui m'a été remis comme à chaque "sortant". Mon autre main tient le pied à coulisse, la dotation de sortie des "méca".

Je passerai 9 mois à Paris, habitant chez mon père à la porte Saint Denis (Paris IIe) travaillant à Ivry, chez un rénovateur de machines outils. Je renoue, à cette occasion avec le repas quotidien unique, fort copieux il est vrai, pris chez ma tante à Ivry qui tenait à cette époque un restaurant. Il faut dire que je dois faire des économies pour acheter le trousseau qui m'est demandé par l'école EDF, sise près de Lyon, dans laquelle je dois rentrer en avril 1962.

Après une année et demi d'étude, j'ai été affecté à Paris, où, logé dans un foyer ALJT, la vie a repris en attendant le service militaire à propos duquel je ne peux passer sous silence une anecdote : Ayant effectué mon service militaire en Côte d'Ivoire, je suis revenu en France pour être placé en permission libérable, c'est-à-dire que je suis rentré chez moi, dans mon foyer ALJT où m'attendaient mes copains Michel Cointrelle et Raymond Dupont. Je suis immédiatement retourné au travail, ce qui n'a pas posé de problème, sauf lorsque j'ai reçu, de la part de l'Autorité Militaire, l'ordre de me présenter sur la base du Bourget pour accomplir, durant 3 jours, les formalités liées à ma libération. J'ai dû avouer à mon chef direct, que je travaillais depuis trois semaines alors que j'étais encore sous les drapeaux… mais il fallait bien que je mange !.. Il n'a pas trouvé d'autre solution que de dire que j'avais passé ces trois jours au bureau.

Ce qui m'a marqué à Cempuis

A Cempuis, nous ne possédions rien de personnel, pas d'argent (sinon en quantité négligeable), pas de vêtements distinctifs, des parents dont, d'une manière générale, nous ne nous réclamions guère, en bref, **nous n'existions que par nous-mêmes**, par ce que nous savions faire, par notre comportement, par notre force aussi, au moins pour les garçons. Les "cognons" avaient pour objectif premier d'établir ou de contester la hiérarchie de la force physique (ou plutôt de la capacité à combattre) qui était un élément dominant de nos relations. On notera que des règles précises, bien que non écrites, régissaient nos bagarres. A ce propos, j'étais moi-même très bagarreur et j'ai sûrement perdu bien plus de cognons que je n'en ai gagnés car j'avais la fâcheuse habitude de m'attaquer à juste un peu plus fort que moi (je ne vérifiais le "juste un peu plus fort" qu'à l'issue du "cognon", après avoir prononcé le rituel : "*j'arrête*"), cela ne m'a pas rendu pour autant violent, devenu adulte.

Nous étions extraordinairement **assistés**. En effet, l'OP s'occupait de tout, il suffisait de dire oui à ce qui nous était proposé (dire non était parfois difficile). Pourtant, cette assistance constante ne semble pas m'avoir nui, puisque je me suis trouvé seul ou presque (on n'est jamais seul) sans être paralysé par l'autonomie qui m'était donnée. Je crois même pouvoir dire que j'ai, au cours de ma carrière professionnelle, su souvent mieux que d'autres jouir de l'autonomie qui m'était offerte.

J'ai longtemps eu **honte de mes parents**. D'un tempérament orgueilleux, j'ai vraiment souffert d'être rattaché, malgré moi, à mes parents sans qu'aucune action de ma part ne puisse changer quoi que ce soit. Plus tard, je n'avouais que difficilement avoir été élevé à Cempuis, c'est seulement vers 50 ans que j'ai pu en parler librement sans honte voire avec une certaine fierté.

---

8 J'ai vu son nom écrit Woll dans une autre contribution.

9 Je voudrais citer ici Claude et Monique qui, je crois se sont mariés et ont gardé un temps des liens assez suivis avec Cempuis. Claude a introduit auprès de nous des relations assez nouvelles et enrichissantes.

Lié à ce sentiment de honte, s'est développé en moi un **besoin constant de prouver**. La preuve est devenue pour moi une seconde nature. Prouver que je savais faire, prouver que je ne me trompais pas, prouver que j'étais fort, intègre,… prouver, prouver, prouver… Aujourd'hui cela m'a passé, mais que ce fut fatiguant pour moi et pour ceux qui m'entouraient !

Ne rien devoir à personne a longtemps été une ligne de conduite impérative dont je ne m'explique pas nécessairement l'origine. Avec l'âge, j'ai appris la vanité de cette attitude (on doit tellement de choses à tellement que penser rembourser est une pure folie).

Cempuis m'a inculqué la notion de **principes**, des lignes directrices que l'on se donne pour conduire sa vie. Je peux traduire ceci par : "*toujours faire ce que l'on croit devoir faire*". Par essence, un principe n'a pas besoin d'être justifié et ne peut être transgressé. Cette attitude, qui peut conduire il est vrai à une certaine rigidité (rigidité qui confine à l'infirmité dans une société où le mensonge est devenu un mode de gouvernement) ne m'a pas desservi.

Dans les années 50, la **mixité** était chose rare en France et un privilège qui nous paraissait naturel. J'imagine difficilement ce qu'aurait été ma personnalité forgée dans un milieu exclusivement masculin. L'apport d'un contact permanent avec les filles, autre que celui de la séduction, mériterait à lui seul un développement trop long pour être exposé ici.

Enfin je me suis forgé une **carapace** qui me met à l'abri des souffrances trop difficiles à supporter. Je ne sais dire si toutes les couches de cette carapace relèvent de Cempuis…

Ce que je crois en matière d'éducation

Ma propre expérience a ancré en moi une conviction inébranlable : l'éducation des enfants est du ressort de la société (laquelle société contient les parents) et ne peut être laissée à la charge des seuls parents. Je crois profondément que bon nombre de parents sont incapables (au sens propre du terme : n'ont pas les capacités) d'élever leurs enfants. Ceci ne veut pas dire qu'il faille les en priver, mais le discours si souvent entendu actuellement selon lequel les parents sont seuls responsables du comportement de leurs enfants me hérisse.

Notre personnalité se construit au fur et à mesure des rencontres "exceptionnelles" qui jalonnent notre vie. Je qualifie de rencontre exceptionnelle, la mise en présence d'un enfant avec un adulte (quelquefois avec un autre enfant) qui lui apportera juste au bon moment l'une de ces étincelles qui nous marquent à vie et qui parfois modifient notre trajectoire.

Ce qu'aurait pu devenir Cempuis

J'étais sorti de Cempuis depuis quelque temps déjà lorsque M. Grenouillet, le directeur, dans un but au demeurant fort louable, a décidé de donner aux enfants de l'OP les mêmes chances en matière scolaire que celles offerte aux enfants vivant au sein de leurs familles. Pour cela, les Cempuisiens sont devenus externes et ont fréquenté le CES (ou l'équivalent à l'époque) de Grandvilliers.

J'avais ressenti à l'époque, cette prise de décision, option fondamentale, comme une erreur stratégique majeure qui scellait la disparition de Cempuis à plus ou moins long terme.

En effet, vouloir rendre les enfants recueillis à l'OP semblables aux enfants vivants dans leur famille à Grandvilliers en leur faisant fréquenter les mêmes salles de classe, était une gageure qui tournait le dos à l'utopie.

L'utopie aurait, de mon point de vue, consisté à dire : *"Les enfants de l'OP sont différents des autres et le resteront. Faisons en sorte que cette différence tourne à leur avantage !"*. Je suis convaincu que cette attitude était possible. Les enfants de Cempuis étaient à la disposition de leurs formateurs 24 h sur 24. C'était une opportunité unique offerte à un corps enseignant qui aurait pu développer des méthodes d'éducation originales au sein d'un laboratoire unique en son genre, comme l'avaient fait, semble-t-il, leurs prédécesseurs.

Bien sûr, il convenait de détecter ceux qui, du fait de leurs aptitudes particulières, devaient être sortis du système pour rejoindre des structures adaptées leur permettant d'atteindre le niveau auquel ils pouvaient prétendre. C'est ce que fait un bon professeur de violon lorsqu'il confie son meilleur élève à un collègue qu'il juge plus compétent.

L'expérience présentait des difficultés, mais elle aurait mérité d'être tentée.

En conclusion

Ma personnalité et ma vie ont largement été construites à partir des neufs années que j'ai passées à Cempuis. Cette période ressentie comme plutôt heureuse a été pour moi une énorme chance.

Curieusement, je dois tout autant à une autre institution de la République qui m'a pris sous son aile avant que je n'atteigne 17 ans, Electricité de France… Mais c'est une autre histoire…

En définitive, je me qualifierais volontiers de pur produit de la République que je remercie de ne pas m'avoir laissé trop longtemps sous la responsabilité non assumée de mes parents vis-à-vis desquels je n'éprouve pas de ressentiment, je n'éprouve pas de sentiment du tout.

Août 2006 Gérard Weber élève à Cempuis de 1952 à 1961

SOUVENIRS DE CEMPUIS - 1936/1944

Tharreau Jacqueline, née le 12 mars 1928, entrée le 9 septembre 1936 à Cempuis, orpheline de père et mère.
À 8 ans, le 9 septembre 1936, j'entrais à l'Orphelinat Gabriel Prévost à Cempuis. Nous étions 300 pensionnaires, filles et garçons. Je conserverai toujours un très bon souvenir de mes différents instituteurs et institutrices, ainsi que de tout le personnel de l'Etablissement.
Le Directeur, M CONTINI, prenait particulièrement soin de mon état de santé, une tante qui venait me voir régulièrement lui ayant signalé la mort de mes deux parents qui avaient contracté la tuberculose. J'avais ainsi droit, à l'heure du goûter, à un "lait de poule" (jaune d'oeuf mélangé à du lait et un peu de rhum).
J'avais de bons résultats scolaires. Nos journées étaient bien remplies. Le matin, la cloche sonnait à 7 heures. Pour les repas, nous les prenions dans le grand réfectoire dans une ambiance agréable. Après les cours, nous restions à l'étude pour faire nos devoirs. Vers 21 h, chacun rejoignait son dortoir.
Côté distractions, nous faisions de grandes promenades à pied. L'heure du pique-nique était appréciée de tous. Nous ramassions des mûres et dans le "petit bois" près de la Pension, nous cueillions des fleurs : pervenches, coucous, anémones, pour les déposer sur le caveau de Gabriel PREVOST.
Puis la guerre survint et je connus l'exode à deux reprises avec mes camarades. L'Ile-de-Ré puis les Eyzies en Dordogne, où j'ai été accueillie chaleureusement et dans une bonne ambiance familiale. Des liens amicaux se sont créés au fil des années avec cette famille d'accueil avec qui nous avons passé, mon mari, moi-même, et nos deux filles, de très agréables vacances.
Malgré la guerre, j'ai pu en 1941 passer et obtenir mon certificat d'études. J'ai également appris à Cempuis la sténographie, la dactylographie, la couture, le repassage. Je faisais également partie de la fanfare où je jouais du bugle, j'ai aussi appris le chant choral. Je n'ai que de bons souvenirs de toutes ces années passées à Cempuis où j'ai pu trouver une véritable "famille", moi qui n'en avait plus, et un bon niveau d'éducation.
PS : Voilà ! c'est ce que ma mère a souhaité exprimer n'ayant pas trop prêté attention aux critiques énoncées par les uns et les autres. Elle a 78 ans, et a été lourdement éprouvée dans sa vie, ultérieurement (une enfant gravement handicapée, 50 ans, ma soeur) qui vit toujours à l'heure actuelle. Mon père, avec qui elle a vécu heureuse, est décédé en 1998. Août 2006 Monique LE GOURRIEREC.

ooooooooooo

Les pages n° 21 à 32 (sauf le texte : "De Gilles Abdelmoumeni à Gérard Weber le 4 juillet 2006" en pages 27/28, parvenu ultérieurement) ont été transmises par courriel à 42 sociétaires (outre Annick Chapuis, Gérard Weber et René Prosper) qui nous ont communiqué leur adresse électronique. Voici le mot qui accompagnait cet envoi :

« Bonjour les anciens, bonjour les amis.
Le bulletin nº 201, si tout se déroule correctement, paraîtra en septembre. Dans les précédents n° un débat a commencé sur Cempuis : Enfer ou Paradis ? (pour faire court). Tout d'abord dans le nº 199 avec des textes de Jean Richmann et un commentaire puis dans le nº 200, page 51, avec quelques lignes de ma main. Depuis cette parution, les échanges ont été fructueux ; propositions de réponse, coups de téléphone, messages, courriers... Le nº 201 vous proposera divers points de vue, tous respectables. Nous pensons que le dialogue peut encore se développer, se nourrir d'autres sentiments (confirmant, infirmant ou nuançant les diverses thèses ou même en proposant d'autres). Pour que ce dialogue ait un intérêt, il est préférable que tous les avis soient présentés dans le même bulletin. Attendre 4 à 5 mois le numéro suivant pour lire toutes les opinions, ça fait un peu "réchauffé". Je vous joins sous forme de fichiers PDF les pages à paraître dans le prochain bulletin sur ce sujet. Vous pouvez si vous le désirez apporter votre contribution (elle est vivement souhaitée), commentaires, anecdotes, critiques, récits, tout est permis, dans une phrase comme sur plusieurs pages. Une seule recommandation, mais est-ce bien utile de la rappeler ? "Restons courtois". Ce que j'aurai reçu avant le 20 août paraîtra, à la suite du fichier joint, dans le bulletin nº 201, s'il vous faut un peu plus de temps ce sera dans le nº 202.
Ce message est envoyé à une quarantaine de sociétaires qui ont communiqué leur adresse e-mail, je compte sur une dizaine de réponses, optimiste ? Oui car je compte sur vous. »

Optimiste et convaincu que le sujet passionnerait, j'espérais une dizaine de réponses ! Sept contributions me sont parvenues, pas mal non ? Notons aussi deux autres réactions, la première d'un sociétaire m'annonçant que ses réflexions sont réservées en exclusivité chez un éditeur, la seconde étant téléphonique, j'ai invité mon interlocuteur à me transmettre ses sentiments par écrit, j'attends ; il m'a toutefois fait un commentaire que je juge intéressant de vous relater immédiatement à propos des élèves de l'O.P. que je qualifie de "petits salauds". *« C'était des pauvres mômes comme les autres, ils ont droit à autant de compassion et d'intérêt que n'importe quel autre enfant...* ». Pourquoi pas ! De quel droit m'érigerais-je en justicier ? « *Toi tu es un bon, toi un mauvais* », merci de m'avoir rappelé à plus d'humilité. Si d'autres contributions au débat me parviennent d'ici la fin de l'année, elles seront publiées dans le bulletin n° 202. À vos crayons. Guy Hachour août 2006.

Les nouveaux ! Les nouveaux !

26, rue des Peupliers - Billancourt

Du plus loin que je me souvienne, le centre du monde a été, pour un temps, la petite cour de la demeure où j'étais né le 6 juin 1921. Le voisinage des enfants a été pour moi, à ces premières années, le guide de mon apprentissage à la vie. Rapidement j'ai découvert un autre horizon, lorsque j'ai pu franchir les deux marches m'y menant : La rue des Peupliers !

Pour l'enfant assis sur les marches menant à la cour où se jouait, sous ses yeux attentifs, émerveillés, elle est bien vite arrivée la vie de la rue, chaque jour renouvelée. Aujourd'hui, épaule contre épaule avec un petit voisin de l'immeuble, nous pouvons admirer à loisir le percheron musculeux, en attelage avec sa voiture de livraison, arrêté le long du trottoir, devant nous. Pendant l'absence, pour une pause prolongée du charretier, le cheval, le museau plongé dans un sac qu'il secoue par moment, mâchonne son picotin d'avoine avant d'aspirer longuement, le livreur revenu, le seau d'eau posé sur le sol devant lui, d'un trait, faisant notre admiration ! Demain ça sera le passage d'un grand troupeau de chèvres qui envahira la rue sur toute sa largeur, laissant sa trace et son odeur derrière lui. Accompagné du chien et du chevrier jouant de la flûte de pan, le troupeau rejoindra sa ferme au Bas-Meudon en passant par le pont sur la Seine. On assiste au retour tardif de la voisine, la petite mère Fanchon, poussant sa voiture des quatre-saisons. Spectacle encore, à la tombée de la nuit, le passage de l'allumeur de réverbères qui, avec sa longue perche, rallume la flamme de bec de gaz en bec de gaz.

Et c'était l'heure de rentrer au bercail ! Une dernière course avec Jacqueline, ma grande soeur, pour le repas du soir, à la boucherie chevaline de la rue du Point du Jour. Achat de viande hachée pour fortifier la soupe de vermicelle, que maman versera dans les quatre assiettes avant que papa ne nous quitte pour son travail au poste d'aiguillage de la gare d'Issy-Plaine, de l'autre côté de la Seine.

Dans le haut de la rue, vers l'avenue des Moulineaux, se concentrent les commerces : épiceries, boulangerie, coiffeur, boucherie, café-restaurant. C'est là que commence la grande animation des avenues qui aboutissent à la Porte de St-Cloud, où arrive depuis peu le métro. Plus bas, en allant sur les berges de la Seine, à 300m, à part quelques masures, ce ne sont que des friches, terrains vagues clôturés de palissades en bois, comme celles vues dans le journal de "Bicot, président de club" que mon père m'achète le dimanche matin à l'aube, en revenant de son travail, avec des croissants chauds !

En 1924, les crues de la Seine inondèrent la rue sur 100m et des barques prenaient des passants à leurs bords. En été, une fête, la "joute", se déroulait sur le fleuve au son d'une musique martiale, près du pont d'Issy. Sans arrêt des remorqueurs passaient, tirant des files de chalands et, au ponton du Point du Jour, les bateaux Mouche embarquaient des passagers pour Suresnes.

Fin juin, nous partions à la campagne, en Seine et Oise, chez grand-père, pour la cueillette des fraises et des haricots. Maman et Jacqueline faisaient la "saison" pendant que je passais d'heureuses vacances à courir les chemins. À cinq ans je suis allé à l'école maternelle avec beaucoup d'appréhensions, il fallait m'y pousser ! En octobre 1927, aguerri, j'entre à la grande école, rue Thiers, à Billancourt.

C'est en mai 1928 que le malheur est arrivé brutalement en la demeure. J'allais avoir 7 ans lorsque mon père décède à l'hôpital Beaujon à Paris. Il avait 40 ans. Blessé à Verdun, il avait terminé la guerre à Salonique. Venu du Canada, il était resté, à la démobilisation, près de sa famille (originaire du Bourbonnais) à Boulogne-Billancourt.

Après les funérailles de mon père qui eurent lieu le samedi 26 mai 1928 (église de St Philippe du Roule à Paris - Cimetière de Billancourt) ma tante Marthe qui était venue des confins de l'Allier, le lendemain matin (pour parer quelques temps aux problèmes nouveaux de ma mère, en grand désarroi) sans tergiverser m'embarqua pour Durdat, son petit village près de Commentry, à la limite du Puy-de-dôme. J'y ai vécu près de deux mois sans souci, allant même à l'école du village finir l'année scolaire. C'était volontiers que je me transformais, à la demande de ma tante Marthe, en gardien du troupeau des 5 ou 6 oies de la maisonnée, les faisant paître et... courir le long des sentiers du voisinage aux haies épineuses garnies de houx. Quels souvenirs pour le titi de la Porte de Saint Cloud, que les vastes horizons de la campagne auvergnate !

À cette époque d'après guerre (1914-1918) la vie était rude pour les foyers ouvriers. Elle devenait catastrophique quand, soudain, s'abattait sur elle la mort du père. C'était alors l'affolement de la famille, d'un coup détruite, devant les jours de misère qui s'amoncellaient à l'horizon ! L'enfant avait 7 ans, l'âge de raison. Il se rendait parfaitement compte comme inéluctable l'exil à l'orphelinat dont sa mère parlait à la maison. Il s'y préparait par des questions posées lors des conversations...

L'Orphelinat Gabriel Prévost

"Un train qui roule - les feuilles qu'on foule - la vie s'écoule !"

Le 27 octobre 1928 de bon matin, je quittai, avec ma mère, le petit logement de la rue des Peupliers pour l'orphelinat où je savais devoir rester jusqu'à l'âge de 16 ans. L'éternité pour un enfant de 7 ans ! Avec le groupe d'une vingtaine d'enfants que nous avions rejoints, nous avons pris, en fin de matinée, le train à la gare du Nord, laissant sur le quai les mamans criant une dernière recommandation, envoyant un dernier baiser et, vite aperçu par la portière du train qui roule, le sourire en larme des mamans restées sur le quai. Pour nous, les gamins, le voyage en train avait son attrait, nous allions à la découverte d'un nouveau destin. Alors, pour plus tard les pleurs !

Grandvilliers ! - Arrivés dans la cour de la gare et en attendant la camionnette qui nous amènera à notre

nouvelle maison, nous foulons les feuilles mortes des grands arbres tout autour. C'est l'automne en plein champ ! Dès notre entrée à l'orphelinat par la petite porte de la cour d'honneur, nous sommes "réceptionnés" par un gars d'une quinzaine d'années, seul échappé d'un cours, la tête rasée, hilare et gesticulant, qui hurlait : Les nouveaux ! … les nouveaux ! C'était peut-être un cri de joie ? Tout de suite les nouveaux sont dirigés vers une cour où, un par un, garçons et filles, à la tondeuse furent transformés, la tête rasée, en d'affreux gamins aux oreilles décollées, aux yeux agrandis de stupeur et de honte. Ensuite ce fut la douche, puis la lingerie où l'on nous confisqua nos vêtements pour un uniforme. En fin d'après-midi un goûter nous consola de ces longues heures passées à cette métamorphose ! Maintenant la nuit est tombée, les "nouveaux", par une grande allée, arrivent dans une classe, accueillis joyeusement par les élèves. Exclamations ! Brouhaha difficilement calmé par la maîtresse. Plus tard, nous arrivons au réfectoire dans un immense tintamarre poussé en notre honneur par une multitude animée autour de tables de marbre noir. Et, un par un, les nouveaux viennent combler sur les bancs, les vides laissés par le départ d'élèves de l'orphelinat. Au menu : soupe de pot-au-feu, riz au chocolat et confiture. C'était le menu du samedi soir qui sera... de tous les samedis soir ! Puis, plus tard au dortoir, salle immense, le nouveau, seul maintenant, abandonné des siens, restera, blotti dans son lit, un long moment les yeux grands ouverts dans la nuit, ressentant inconsciemment, angoissé, la discipline qu'il faudra, petit enfant, désormais subir. Et puis, de semaine en semaine, le "nouveau" finira bien par s'accoutumer à cette vie qui s'écoule, élargie, au milieu de ses petits camarades qui formeront sa famille : l'O.P. ! Comme dorénavant il désignera sa nouvelle demeure.

Courageux ou philosophe, à aucun moment le nouveau n'a pleuré sur son sort : l'abandon accepté en ces sombres mois d'automne 28. Peut-être un "sanglot long", étouffé, dans un moment de tristesse, un soir... à l'étude... sous la surveillance maternelle de "la mère Heux". Qui le saura ? – Ah ! Ces premières semaines passées à Cempuis ! Elles ont été vécues par l'enfant dans une angoisse permanente ! - Et puis, petit a petit........

-"L'hiver 1928-1929 a été un des plus rudes et longs du XXè siècle. Sur le plateau picard, à 200 mètres d'altitude, qui va de Forges-les-Eaux, Formerie, Grandvilliers, Crèvecœur, jusqu'à Froissy au nord de Beauvais et qu'on appelle la petite Sibérie, balayé par le vent glacial, le thermomètre est descendu en décembre 1928 à -7°C la nuit ; en janvier 1929 à -10°C; en février, sous la neige, à -18°C et encore -10°C début mars !" - Déjà à mon arrivée à l'O.P., fin octobre, des brumes grises annonçaient les frimas de l'hiver. Je me souviens des récréations passées dans la cour d'honneur où les nouveaux encore mal adaptés à la vie collective, aux jeux violents qui réchauffent, se regroupaient, craintifs et paralysés par le froid dans l'encoignure d'un perron ou bien s'agglutinaient en paquets près d'un soupirail donnant sur la chaufferie d'où venait un peu de chaleur. Capuchon par-dessus tête, ils attendaient longtemps le coup de sifflet final de cette récré qui n'en finissait pas ! – Ah ! Ces petites promenades immanquables des jeudis et des dimanches après-midi où nos petites troupes enfantines sillonnaient, encapuchonnées sous la bise, en longues files jacassantes, la plaine vers Sommereux ou vers Le Hamel rencogné autour de sa petite église et du vieux cimetière aux croix penchées ! Et ces retours vers 1'O.P. à travers Cempuis le long de la grande rue du Bas, aux maisons de torchis posées sur les talus de chaque côté... et la mare à Lebrun aujourd'hui gelée où aurait pu se mirer la petite fille aux longues nattes de l'affiche des Chocolats Meunier ! Avec l'hiver, les corbeaux affamés survolaient, croassant, le bois figé sous le froid. Seule, dans le silence ouaté, la cloche de 1'O.P. tintait, rythmant le cours de nos journées. Exceptionnellement étaient sortis des vestiaires : capuchons, pèlerines, bérets et gants de laine. - Le parc gelé est propice aux glissades qui sont préparées discrètement le soir par les grands élèves, avec la complicité bienveillante des surveillants Villin et Cavanagh, à grands renforts de seaux d'eau qui gèlera la nuit. Le lendemain aux récrés l'attraction sera la glissade de 25 - 30 mètres qui dévale du réfectoire … Devant le regard admiratif des petits, les grands élèves s'élancent, chacun son tour sur la "patinoire" : Morel, Angelvin, Després, Geffroy, Le Maître, Nousse, Rivereau, Bruyer, Déguernel, Gavroy, Hutin, Jean, Bouzat, Haas, Châtelain, Normand, Lafaye, Brasselet, Berthé, et d'autres… Ils filent devant nous, debout ou accroupis sur les talons. Les galoches cloutées font merveille ! Tout autour, les grandes filles - 15 - 16 ans - font la haie, admiratives, bras dessus, bras dessous, dans leur long tablier noir serré taille basse, à la mode de 1925, par une grosse ceinture en cuir. Est-ce pour elles les Germaine, Renée, Madeleine, Marguerite, Marie, Henriette, Louise, Jeanne, Angèle, Solange, Simone… tous ces exploits ?

Ce jour là, l'O.P. était sous la neige et cela semblait devoir durer longtemps encore, avec un ciel plombé et le froid persistant de ce mois de février 1929, année d'un fameux rude hiver ! Du bois, où se serraient dans l'engourdissement glacial les silhouettes blanchies des grands arbres, une lumière blafarde nous arrivait par les fenêtres, éclairant faiblement notre classe, le C.E.1 de madame Contini. La matinée se terminait lorsque la maîtresse m'appela à son bureau sur l'estrade. Elle me remit une lettre et un paquet que venait d'apporter la surveillante générale, madame Cibeau. La lettre était de ma tante Marie. Tapée sur du papier machine elle m'annonçait la naissance de son bébé et m'indiquait qu'il s'appelait Daniel, comme moi (Mickaël-Daniel, en réalité). Le paquet déballé contenait une boîte en fer blanc remplie de gâteaux divers plus appétissants les uns que les autres. Madame Contini, "p'tite mère" comme nous l'appelions, me conseilla, en demandant mon accord, de faire une distribution équitable des friandises à mes petits camarades... les plus sages. Ce qui fut décidé et fait chaque jour avant la récré. J'étais fier comme "Artaban" de cette belle action que je jugeais vraiment généreuse !

Cette petite leçon de pédagogie donnée par madame Contini je l'ai mise en application dans les années qui ont suivi, en partageant toujours les "bouffe-tout" avec des "cops", les friandises reçues lors de la visite des parents, de ma mère en l'occurrence.

Vingt ans plus tard, un jour de Pentecôte à l'O.P., invité, avec Odette et Ginou, gamine de cinq ans, au pavillon du

directeur, madame Contini me rappela, en souriant, cette lointaine distribution de gâteaux, faite sans regret, par le petit Daniel.

Avant 1940 le rituel à l'O.P. était moins contraignant que celui d'autres établissements scolaires similaires, car la religion y était strictement bannie, au-dedans comme au dehors. L'enseignement à l'O.P., déjà facilité par la vie régulière de l'internat, était le même que celui d'un établissement parisien (avec le chant et la gym). On n'y perdait pas son temps. Les heures de cours et d'études au "certif" étaient de 40 heures par semaine. Celles des profs avec les heures d'atelier, à près de 55 heures, quant aux élèves de la fanfare on pouvait leur accorder 65 heures ! Il y avait onze classes allant de la maternelle à la fin du "cours complémentaire". Dans une classe dite de rattrapage étudiaient les élèves en difficulté scolaire. À leur sortie à 16 ans, plus de 90% des élèves possédaient le C.E.P. avec l'apprentissage d'un métier. 50% possédaient un C.A.P., lorsque celui-ci existait. En chant nous étions imbattables. Pas mauvais du tout en sport d'équipe dont le fair play n'était pas exclu. Ainsi, dans un match de foot ou de basket, la présence d'un arbitre n'était pas nécessaire. Les croche-pattes, les tirages de maillots... Impensable ! Le déshonneur ! Jamais de blessures (sauf rares coups donnés par des maladroits) à se tordre roulé sur la pelouse du terrain (de l'herbe à vache). Tout était dans la joie ressentie dans l'effort ! Pas d'embrassades ! ... Ridicule ! À nos yeux.
Bien entendu il y aurait à redire sur le comportement, aux dortoirs des petits, des élèves moniteurs, de certains chefs de table, au réfectoire. Pas vraiment de la méchanceté, plutôt de la blague idiote, comme celles des étudiants en fin d'études. Rien à voir avec le bizutage des grandes écoles ! Mais la victime offensée peut s'en souvenir toute sa vie tellement c'est con. Et c'est bien dommage car l'auteur de la faute souvent inadmissible, a, lui, quand on l'interroge, tout oublié ! - Alors ? Je sais bien que, quelquefois, enfant, nous disions "quand je serai grand, celui là, j'y foutrai une raclée"… Devenu adulte, ça ne vaut plus un pataquès !

Avant de conclure, en rêvant deux minutes, voici quelques petites joies, d'autres diraient des petits bonheurs, qui ont égayé les jours bien remplis de mon enfance :
Le café au lait au réveil le matin - la cloche qui sonne à 10, 12, 15, 16 heures - l'heure d'été au mois de juin - l'automne en plein champ - l'O.P. sous la neige - les morilles au printemps, avec le père Cibeau dans les prés - le départ d'une grande promenade, dans l'ivresse d'un matin clair - la forêt de Malmifait courue en travers - une course dans le parc : en échasse, sur les mains - l'emprunt de la bicyclette à Bourdon, l'homme de la Picardie - une miette de levain grignotée à la boulange de P'tit Pétrin - ma première gamme a la petite fanfare - le vol lourd d'un hanneton dans la classe à Pékin - un pas redoublé par la fanfare de l'O.P. - la Marche funèbre de Chopin (en cas de pépin) - le Songe dune nuit d'été - les histoires racontées par la maîtresse du CM1 - les 100 livres de la "bibli" de l'O.P. - vingt mille lieues sous les mers - cinq semaines en ballon - au Nord-sud, les blagues drolatiques à l'extinction des feux : le sprint gagné d'une courte poitrine par Moitié devant "mère gras", d'un poil ras - et cetera, etc. - les Pieds Nickelés lus un lundi de Pâques - les saucisses frites du mardi midi - le mercredi des mouchoirs, en saison humide - le jeudi de la semaine sainte - le vendredi du poisson frit - le samedi du riz au chocolat - le dimanche de la Pentecôte - les billes du Tour de France dans le parc de l'O.P. - la victoire de Leduc au Parc des Princes - le froid la neige et les joyeuses glissades - le bon copain qui m'a tapé dans le dos - la bonne copine que j'aimais bien qui ma tapé dans l'oeil - le plaisir d'escalader le vieux chêne regardé à l'envers, de griller une gitane dans le bois défendu - les 3 km à pied qui usent... et le train qui roule vers la mer - les galets le sable et la vague enroulée - les p'tits pains chocolat croissants bonbons sucettes Henri Goizet ! - les "soirées de Médan" des sympathies chaudes du père Cibeau - une symphonie de Mozart par la fanfare - la Pastorale - le Passe-pied du jardiner en solo de trompette - un casse-pieds aux heures chaudes de la sieste - une Vache-qui-rit sous le coup de midi le cul par terre à Bergi ! - les trois bémols à la clé des Cavaliers maudits ? - les petits choeurs du samedi soir etc.

Si les élèves de l'O.P. sont en général respectueux de la discipline établie dans la vie réglée, monotone de l'internat, ils ne sont pas pour autant de petits moinillons. Les sports pratiqués, foot, basket, tennis, gym., longues promenades sont de bons adjuvants, avec la fanfare et la musique pour la santé et le bon équilibre des Cempuisiens. Malgré cela il arrive que les interdits soient enfreints. Est-ce par “roubellion” ou nécessité ? Arrive alors, déjouant toute surveillance : l'escapade, seul ou en petit groupe de cops, au fond du bois pour l'escalade d'un arbre de 15, 20 mètres, charme ou hêtre, au sommet duquel, satisfait de l'exploit, l'on fumera la cigarette défendue sortie du paquet de Gauloises, Baltos, Gitanes. On deviendra des dénicheurs de nids de corbeaux croassant, tournoyant furieusement sur nos têtes où nous sommes perchés en équilibre sur la dernière branche d'un géant de la forêt ! - Cela sera : la visite au verger pour y "gauler" des pommes, au jardin piquer une tomate, une poire juteuse, grappiller des groseilles - dans l'atelier refermé, tapis derrière un établi de méca ou de menuiserie, en joyeuse compagnie, fumer longuement jusqu'à l'étourdissement un majestueux, somptueux cigare, un Diplomate tiré de sa boite de cinq, qu'on éteindra lorsque écoeuré... et qu'on reprendra le lendemain avec avidité.

Tout cela fera partie des choses défendues, des exploits "immortels" que l'on racontera plus tard aux retrouvailles Cempuisiennes !

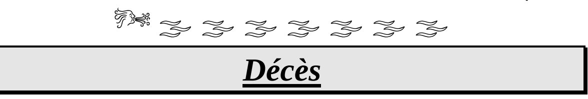
Conclusion - Mon séjour, des 9 années 1928 à 1937, passé à l'O.P., en deux mots, pourrait être classé en deux périodes - la première allant de mon arrivée jusqu'au certif et la deuxième celle du cours complémentaire et de l'apprentissage d'un métier, passé au cours commercial. La première, vu mon jeune âge et vécue dans le milieu d'internat, ne m'a pas laissé trop de mauvais souvenirs - La deuxième, celle des années 1933 à 1937 a été celle de l'épanouissement de mon enfance. J'en ai gardé un bon souvenir.

Août 2006 Daniel Reignier Elève à l'O.P. de 1928 à 1937.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

NAISSANCE

Christiane Kramp est l'heureuse grand-mère de la petite Jade, née le dimanche 11 juin 2006 à 22h45. La famille Cempuisienne souhaite la bienvenue à Jade et félicite les heureux parents.



Décès

Mme Gilberte Dubal, née le 30 septembre 1922 est décédée le 6 mai 2006 à la maison de retraite de Grandvilliers. Mme Dubal a, durant toute son activité professionnelle, travaillé à l'O.P. Elle faisait partie de ces êtres qui se sont efforcés de rendre la vie plus facile aux enfants. Lors des dernières Pentecôte, en nous revoyant et pensant nous reconnaître, elle manifestait toujours son émotion par quelques larmes ; mais peut-être nous reconnaissait-elle vraiment !

Mme Renée Roussel née Wood, petite fille de Paul Guilhot, enseignant de musique et collègue de Paul Robin (il prit la direction intérimaire de Cempuis après la révocation de Paul Robin en 1894), s'est éteinte le 2 mars 2006 à Marseille dans sa quatre-vingt-dix-huitème années. Elle-même maintint, dans les Vosges et à Marseille, une tradition familiale d'enseignement dans l'École publique.

Mme Huguette Denoyelle née Boutillier, externe à l'O.P., est décédée le 3 avril 2006 à son domicile de "Cany-Barville". L'association présente ses sincères condoléances à la famille et aux proches d'Huguette.

Monsieur.
Nous prenons contact avec votre association en qualité d'enfants de Madame Huguette DENOYELLE, 2, rue des Fosses à Cempuis. Madame DENOYELLE était ancienne élève de l'O.P. et recevait votre journal, elle souhaitait voir paraître l'annonce de son décès dans ce journal, le jour venu. Madame Huguette DENOYELLE résidait depuis 2001 à Cany Barville 76450 où elle est décédée le 3 avril 2006. Nous vous remercions de prendre les dispositions pour satisfaire son souhait et nous adresser le montant des frais de parution. Meilleures salutations. M.A. PRENTOUT.

M Georges Tolle, né le 5 février 1928, ancien de l'O.P. adhérent à l'Association depuis… toujours, est décédé le 17 juin 2006 à son domicile des "Eyzies", il avait 78 ans. Entré à l'O.P. en 1934, il en sortit en 1945 après y avoir passé onze années.

Georges Tolle : « Sacré sulfate »

Nous venons d'apprendre le décès de Georges Tolle.

Je suis son aîné d'un tout petit nombre d'années. Bien que l'expression ait perdu de sa force, quand nous étions à l'O. P. lui et moi, comparée à celle qu'elle avait pendant les années Paul Robin, je ne peux oublier qu'il me considérait un peu comme son « petit père ». La visite mensuelle des parents a fait que nous disposions d'harmonicas ; en ayant acquis un, un Honner diatonique, j'avais appris à en jouer pas trop maladroitement et je pus initier Georges à son apprentissage, alors qu'il s'était procuré un instrument comparable, à peu près dans les mêmes temps. J'ai eu le bonheur de passer avec eux, Georgette et lui, dans leur maison des Eyzies, des moments inoubliables. Pour ainsi dire, l'harmonica ne quittait pas ses lèvres.

De plus, nous étions en parfaite correspondance d'idées pour oeuvrer, lui aux Eyzies et moi dans la région parisienne, en faveur de l'avènement d'un monde qui proscrirait la misère et bannirait la guerre.

Son décès m'affecte beaucoup. Permettez-moi de me souvenir de nos années à l'O. P. en évoquant autant pour Georgette que pour nous tous, un souvenir, assurément cocasse.

"Sacré sulfate !" Ce sobriquet a spontanément jailli alors que nous étions évacués à La Couarde dans l'île de Ré depuis plusieurs semaines déjà pendant l'été 1940. Voici comment !

On se souvient qu'après la "drôle de guerre" qui avait marqué les derniers mois de 1939 et les premiers de 1940, la brutale et terrible offensive allemande depuis les Ardennes au mois de mai, avait précipité l'écrasement et la chute de l'armée française en quelques semaines.

L'O. P. fut réquisitionné et transformé en hôpital dès la première quinzaine de mai. Notre évacuation, décidée et organisée en un temps record, nous arrivâmes à La Couarde fin mai.

Le total de notre effectif comprenait les 300 élèves, quelques instituteurs et surveillants auxquels s'ajoutaient quelques membres du personnel infirmier, des cuisines et d'entretien.

Nous fûmes accueillis et hébergés dans un grand bâtiment sans étage bordé sur sa façade par une cour de terre battue qu'un grillage séparait de l'extérieur.

Il s'agissait d'une colonie de vacances réquisitionnée pour nous. Elle fut dans l'impossibilité de nous loger tous tant nous étions nombreux. Une annexe en "ville" distante de la pension centrale d'un petit kilomètre fut donc aménagée en dortoir pour les moyens et les grands garçons.
Au-delà des enclos potagers et fruitiers ceinturés par des murets de moyenne hauteur, la campagne était plantée de vignes plus ou moins bien entretenues. Le chaud soleil de cet été 40 a eu tôt fait de signaler à notre gourmande convoitise, grappes et grappillons. Bon an mal an, du fait de la guerre, ceux-ci avait été sommairement traités afin d'êtres protégés des effets dévastateurs du terrible phylloxéra.
Allant "à raisins" plutôt "qu'à pommes" nous profitions de la moindre promenade ou escapade pour chaparder et engorger les petites sphères translucides si nouvelles pour nos langues et palais de picards déracinés.

Un jour donc, c'était pendant la sieste à l'annexe, le Jojo s'est plaint soudain de très fortes douleurs au ventre. Son teint devenait d'un blanc verdâtre. Nos lits qui étaient des toiles tendues sur des armatures de bois, posés sur des pieds escamotables, lits de soldats, nous donnèrent un brancard en un instant. Quatre brancardiers saisissant les poignées, notre "moribond" allongé sur la toile, toute l'annexe fait alors cortège au "gisant" pour le conduire à l'infirmerie, sise à la maison mère. Pendant le petit kilomètre il ne dit mot, gémissant seulement quelques râles.

Arrivés au but, et il me souvient qu'il faisait fort chaud en ce milieu d'après-midi, nous posons votre précieux fardeau. Le malade se lève et prononce quelques mots. Manifestement, il a recouvré la santé et va quasi aussi bien que nous qui l'avions véhiculé et qui épongions notre sueur.

Alors, un joyau luron, il y en a toujours un, dans les "jupons" de l'O.P., s'exclame d'une voix forte : "Sacré sulfate"[1].

Marcel Vigneron Brive la Gaillarde, juillet 2006.

Jean Saidi a envoyé le courrier qui suit :

Asnières le 20 juin 2006 Georgette,
Le Comité des anciens élèves de l'O.P. vient d'apprendre le décès de Georges. Nous en sommes peinés, la disparition d'un des membres de notre famille cempuisienne est toujours mal ressentie. Aussi Georgette, en tant que Président de notre comité des anciens, je me joins à toi ainsi qu'à tes enfants et petits enfants afin de partager ta peine dans la disparition de ton mari, de notre camarade et ami. Au nom de tous, je tiens, Georgette, à t'exprimer nos sincères condoléances et notre amitié indélébile à Georges. Amitiés cempuisiennes.

Quelques messages.

De M et Mme Michel Lavot. Je remercie les anciens de Cempuis qui, par votre intermédiaire, ont adressé votre sympathie à mon mari à l'occasion de son anniversaire. Nous sommes tous les deux très touchés par votre message.

De M Jean-Jacques et Mme Solange Barbier. Je remercie les anciens de l'O.P. de m'avoir souhaité un bon anniversaire, le 16 février 2006. Ce qui m'a fait très plaisir. J'en profite pour vous signaler que je ne reçois plus le Cempuisien depuis au moins deux ans. J'aimerais le recevoir à nouveau. Mais suis-je à jour de mes cotisations ? Mon bon souvenir de la part d'un Cempuisien.
NDLR : Nous sommes étonnés, le bulletin est envoyé à tous les sociétaires. Petit rappel : le bulletin est adressé aux sociétaires à jour de leur cotisation pour l'année en cours ou pour l'une, au moins, des deux années précédentes. Pour ce qui vous concerne, Solange et Jean-jacques, pas de souci, aussi loin que je sois allé dans le passé, vous avez acquitté le montant de la cotisation. GH

De M Raymond Jegou. Bonjour. Très touché de votre amitié, des Anciennes et Anciens et du Comité. Je vous remercie très profondément. Beaux souvenirs de notre grande école Gabriel Prévost.
Robert et Jeannine Marchand m'ont fait un très grand plaisir en m'offrant le DVD : Cempuis 2004-2005. Je l'ai regardé avec beaucoup d'attention … je reconnais des visages mais les noms m'échappent. Il me reste cependant des souvenirs des années 1936 à 1945 et quelques noms : Claude, Hervé, Raymond, Noël, toujours premier de la classe. Nous étions tous les quatre à Manaurie (*! peu lisible*) en Dordogne. Raymond Delaneau 2 classes au-dessus de moi. Pour vous mesdemoiselles Marthe Roche devenue ma belle sœur, Jeannine Marchand, Eliane Tolle,

[1] Produit pulvérisé sur les vignes pour les préserver des effets dévastateurs du phylloxéra.

Violette Fonsard. De beaux souvenirs aussi de M Contini, sa femme et leurs enfants. Nous avons eu de la chance d'avoir … (!) les profs, surveillants pour nos études et éducation. Le jour de visite des parents, une fois par mois, mon frère et moi avions la visite de notre mère, frère, sœur, et parfois oncle, tante et cousines. Voilà que maintenant je suis en retraite, auprès de mon épouse, dans un petit village de l'Yonne où nous passons des jours merveilleux. Merci à tout le Comité pour son dévouement. A bientôt

De Mme Jacqueline Tharreau (épouse Le Gourrierec). Pour le Comité de l'O.P. Je vous remercie infiniment pour la jolie carte reçue pour mon anniversaire. J'ai gardé beaucoup de bons souvenirs de Cempuis. C'est avec intérêt que je parcours le Cempuisien. Merci encore et pensées à tous.
NDLR : Il faut faire plus que parcourir le Cempuisien ; si tu savais la peine que l'on se donne. Merci de le lire, à présent, entièrement.

De M Georges Tolle : Merci de vos souhaits. Remerciez le Comité d'avoir une pensée pour moi. C'est toujours pour moi un véritable régal que de lire le Cempuisien. Mon épouse se joint à moi pour vous remercier. *NDLR : Ce gentil mot, Georges nous l'avait envoyé en février.*

De M Jacques Jean : le 20 février 2006. Cher Monsieur,
Professeur à la retraite, je réalise un film documentaire sur l'histoire de la commune dans laquelle je réside : Tourlaville dans le département de la Manche.
Dans cette commune, existe depuis 1939 une salle de patronage portant le nom de Ferdinand Buisson et toujours appelée ainsi d'ailleurs. Dans le document que je réalise, je tiens à honorer la mémoire de F. Buisson, que les populations nouvelles ignorent.
Retraçant la vie et l'œuvre de ce grand homme, je souhaiterais citer l'action importante qu'il a menée au sein de l'orphelinat de Cempuis et pour cela j'aurais besoin de quelques photos d'époque ou actuelles de l'établissement et / ou montrant des enfants ou des personnels.
Espérant que vous pourrez satisfaire ma demande, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments cordiaux.

Le 28 février. Bonjour M Jean,
J'ai enfin le temps de vous consacrer un instant.
Je vous joins quelques documents qui pourraient vous être utiles :
- le testament de Gabriel Prévost (fondateur de l'orphelinat) instituant M Buisson exécuteur testamentaire.
- quelques clichés.
- quelques articles consacrés à M Buisson.

Je me permets de vous signaler que sur de très nombreux sites Internet ''Libertaires'' on trouve des études consacrées à MM Buisson et Paul Robin (premier Directeur de l'O.P.)
Entre autres celui-ci : http://endehors.org/news/3287.shtml
Nous possédons bien d'autres documents sur Cempuis bien entendu, si vous aviez un besoin particulier n'hésitez pas à m'en faire part. Très cordialement. Guy Hachour

Le 28 février 2006. Monsieur,
Un très grand merci pour la quantité et la qualité de votre documentation.
Je suis émerveillé par l'action que vous menez depuis que nos aînés ont tracé cette route de l'école républicaine. Malheureusement, je n'utiliserai que ce qui concerne Ferdinand Buisson pour le sujet que j'entreprends, mais sachez que j'ai eu un réel plaisir à découvrir Cempuis, j'ignorais totalement l'existence de cette institution. Vous avez éveillé en moi une grande émotion et une certaine fierté d'appartenir à ce monde enseignant qui possède cette immense richesse de participer à l'épanouissement de l'être en devenir qu'est l'enfant.
Merci encore et je vous adresse - modestement - mes plus chaleureux encouragements pour l'œuvre que vous menez. Transmettez mes cordiales salutations à vos collaborateurs.

D'Isabelle Ribeiro le 6 juin 2006.
Bonjour Guy,
Je te remercie pour ton message. Mon retour à l'OP et notamment lors de cette pentecôte 2006 a été vécu comme un immense bonheur (bien que j'y étais retournée plusieurs fois depuis mon départ en 84). Ce retour de samedi 3 juin 2006 m'a permis de revoir un groupe de filles (Cempuisiennes bien sûr) que je n'avais pas revues depuis 22 ans. En les voyant là bas à l'OP, j'ai eu l'impression que le temps ne s'était pas arrêté et pourtant 22 années se sont écoulées ! Que du bonheur.

La visite des dortoirs (que je n'avais pas revus depuis mon départ en 84) m'a replongée en enfance bien que cela ait perdu de son charme avec la transformation en mini chambre. Cependant, l'odeur d'enfance y est toujours présente.
J'ai l'intention d'adhérer à l'association très rapidement car je me rends compte que j'ai laissé "coulé" trop d'années sur une mine d'informations concernant mon vécu de Cempuisienne.
Pour la pentecôte 2007, je vais me servir de l'outil précieux que représente Internet de nos jours pour y retrouver la trace d'autres Cempuisiens de ma génération (j'ai une année pour cela) car comme me l'expliquait Nicole Kramp, Cempuis est notre histoire à nous les jeunes des années 80 car actuellement les seuls participants sont les anciens et ces anciens tendent à partir alors que restera t'il de l'histoire de Cempuis si nous les jeunes nous ne reprenons pas le flambeau pour que ce souvenir perdure. Je te joins 4 photos prises à l'OP durant l'année 84, elles pourront compléter le précieux album sur Wistiti. A ce propos, ce n'est pas grave si l'on ne peut pas agrandir les photos, l'essentiel est de se dire qu'elles existent.
Pourrais-tu me dire quelle est la fréquence de parution du Cempuisien ? Mensuelle, Trimestrielle ? Je ne m'en souviens plus et surtout me prévenir par e-mail dès que les photos de la pentecôte 2006 seront affichées sur le site Wistiti car je les attends avec grande impatience !
Dans le futur, j'aimerais que tu fasses paraître un article dans le journal de liaison (s'agit-il du Cempuisien ?) me concernant (j'ai retrouvé la trace d'un Cempuisien depuis 1 an) et nous sommes ensemble aujourd'hui (eh oui, 25 ans après s'être connus à Cempuis). Je t'en reparlerai plus tard. A bientôt.

Dans la série : **ça n'a rien à voir avec la rubrique** « Dans la famille Cempuisienne » mais cela me fait plaisir de vous le dire :
- Le 18 mars ma fille Myriam (minime) est devenue vice championne de France en participant aux championnats de France de cross à Saint Maximin (Oise). J'étais, bien sûr, présent pour l'encourager.
- Le 25 juin elle est devenue championne interrégionale (Provence, Languedoc Roussillon, Alpes Cote d'Azur) du 1000 m, battant au passage son propre record en 3'08"06 et le record de son club qui tenait depuis 9 ans.
- Hier, 1 juillet, son équipe s'est classée 8è aux championnats de France de relais à Nîmes. Myriam, arrivée première du premier relais, y a battu son record personnel du 800 m en 2'21".

Outre ses bonnes performances sportives, Myriam a obtenu le Brevet avec une moyenne générale de 16,96 et la mention "très bien". Mon fils Cyril lui, passait le baccalauréat (le premier Hachour à le passer !) option Hôtellerie Restauration, il a brillamment réussi avec une moyenne de 15 et les mentions "bien" et "européenne". Guy Hachour

Vous aussi, vous souhaitez partager un instant de bonheur, une satisfaction personnelle avec nous ? Le mariage de votre cousine, la naissance de votre petite nièce, la réussite au brevet de votre petite fille, que sais-je encore… Transmettez nous vos messages pour publication dans le bulletin.

L'extrait de récit dont je vous proposais, dans le précédent bulletin, de trouver auteur et titre, était tiré de l'œuvre de Théophile Gautier : "Le Capitaine Fracasse". Une seule réponse m'est parvenue, bonne de surcroît, elle émane de **Bernard Triquet** qui recevra une récompense. Compte tenu du peu d'enthousiasme manifesté, ce jeu cesse, mort-né !

Tiens, puisqu'il reste un peu de place et que je vous parlais du Brevet, cela me rappelle un moment désagréable qui m'a permis une fois de plus de maudire Cempuis. Veux-tu que je te raconte ? Fin 1970, ouf ! Enfin libéré de mes obligations militaires. Je n'ai pas envie de retourner à l'usine, le bruit, la crasse, les conditions de travail épouvantables 11h00 par jour, les p'tits chefs, les chronos[2], 3 heures de trajet quotidiennement, l'amertume de mai 68… J'ai songé à rester dans l'armée c'est vous dire ! Mais, bien que j'y aie rencontré des individus très intéressants, elle est, comme tout groupe, je l'apprendrai après, qu'il soit formé de : motards – automobilistes – piétons – plombiers – courtiers d'assurance – touristes, que sais-je encore, constituée d'une bonne part de crétins, mis à part peut-être les randonneurs qui, eux, s'oxygènent régulièrement le cerveau (ça fera toujours plaisir à mon ami Jean).

[2] Un chrono était un type à geule d'empeigne qui venait se planter devant toi, que tu sois sur une meuleuse, un tour ou autres machines-outils, un carnet, un stylo et un chronomètre en mains. Il restait 5mn, une demie heure, la durée était aléatoire tout comme la fréquence de ses tournées, il notait et chonométrait tout tes gestes. Lorsqu'il avait terminé il partait sans avoir prononcé un mot, ni bonjour, ni merci, ni au revoir, ni merde. C'est peu dire "qu'il n'était pas aimé". Et systématiquement le lendemain le cheffaillon (supérieur du p'tit chef) te demandait d'améliorer encore ta productivité.

Je ne sais que faire, rien ne me passionne, je n'ai aucune propension à quoi que ce soit ! C'est à ce moment crucial de ma vie que j'aurais eu besoin d'aide, de conseils ; mon père je ne le vois plus, son ambition était que je devienne ouvrier à l'usine où il travaille, c'est pour cela qu'il m'a retiré de Cempuis à 14 ans et puis franchement, quels conseils pourrait me donner un manœuvre analphabète ? (attention, il ne s'agit pas de mépris). Ma mère a "d'autres chats à fouetter", ma sœur aînée a ses propres difficultés. Alors, comme il faut manger, je fais des petits boulots ; j'ai l'impression d'être en vacances, je travaille quand j'ai plus un rond.
L'époque étant propice je vends, au porte-à-porte, calendriers et cartes postales. Je me débrouille bien, en une journée de 5 heures je gagne l'équivalent d'une semaine de 55 heures à l'usine. Mais je sais qu'au-delà de janvier ce sera fichu, il me faudra trouver un boulot moins saisonnier. C'est la fin des trois glorieuses, du boulot il y en encore, partout et pour tous. J'aime les chiffres, je vais tenter de" me faire une banque".
Nous sommes une vingtaine face à ce que l'on appelle aujourd'hui un recruteur. Il nous annonce clairement la couleur « 5 postes sont à pourvoir, les cinq candidats ayant les meilleurs résultats aux tests seront retenus ! ». Je ne me fais pas de souci, j'adore ces petits jeux où il faut répondre D après que l'on vous ait proposé Z Y ou D à choisir en réponse à la question « quelle lettre suit A B C », bon c'est vrai il y en a de plus difficiles. Fin des jeux, je suis parmi les cinq candidats retenus. L'entretien individuel se présente on ne peut mieux. « Vos résultats sont excellents, vous êtes le candidat idéal… » Ils ont déjà peur que j'aille voir ailleurs. Arrivent les formalités administratives : pièce d'identité, livret militaire, Brevet…. !!!
« Le Brevet mais M'sieur jl'ai pas le Brevet – Ah ! Qu'avez-vous comme diplôme ? - le C. E. P. M'sieur – Ah ! Mais ça va pas être possible (déjà !) - !!!!!! - Comment se fait-il ? – Ben M'sieur j'étais dans une école où l'on ne préparait pas le Brevet – Ah ! Quel dommage ! » Je suis atterré, je me lève « au revoir M'sieur ». Je peste, je maudis cet enseignement si peu ambitieux que l'on m'a dispensé à l'IDGP, j'injurie les "fonctionnaires" qui m'ont appris que 2+2 font 4, sans m'apprendre que 2+3 font 5. Il me faudra revoir mes prétentions à la baisse, chercher un emploi où l'on me demandera juste de savoir lire écrire et compter. Finalement je trouverai un emploi à la SNCF, une dictée de 20 lignes et deux additions plus tard je serais recruté. J'y aurai réalisé, tout compte fait, une carrière que nulle part ailleurs j'aurais pu accomplir…. À cause de l'absence de ce satané Brevet. « Pas merci à l'IDGP, merci à la SNCF ». Guy Hachour août 2006

« Zidane il a tapé » ou, un coup de boule plus tard.

Et puisqu'il en reste encore un peu, de place, je vais revenir sur un événement qui a marqué la France il y a quelques semaines. La Coupe du Monde de football et son épilogue "coupdeboulesque". Que les lecteurs fragiles, qui ne supportent ni les grossièretés ni la violence, me fassent l'amabilité d'aller nous attendre à la page Y où Gilles nous raconte une histoire cruelle et autrement plus violente qui, quelques quarante ans après son déroulement, le remue encore. Vous êtes prêts ? On est entre nous ? On y va !
Zizou a t-il bien fait ou non d'asséner un "coup de boule" à son adversaire ? Mon fils m'a fait cette terrible remarque : « les liesses qui ont suivi la victoire française en demi-finale ont provoqué directement la mort de 6 personnes en France. Combien de morts en cas de victoire en finale ? Une victoire sportive, serait-elle footballistique, serait-elle lors d'une coupe du monde, justifie t-elle un seul mort ? » Accablé, comme tout le monde, que j'étais, il enfonçait le clou. C'est qu'ils font de la philo à l'école maintenant les gamins. Ils réfléchissent mieux et plus vite que nous ! On va néanmoins tenter de répondre à la question originelle. Selon moi il y a deux réponses possibles. Selon que l'on s'appelle Emile ou Mohamed. Examinons ces deux hypothèses : Emile dit : « quel crétin ce Zidane (ou quelque chose d'approchant) d'avoir cédé à la provocation de son adversaire ; Exclu, les Français ne jouèrent plus qu'à 10 et malgré ce handicap dominèrent leurs adversaires ; alors à 11, c'est sûr on marquait le but libérateur et même que si on ne le marquait pas, aux pénalty c'est sûr qu'on les achevait et patati et patata et blablabli et blablabla… il est comme ça Emile, arrogant. Mohamed, vous vous en doutez, a un avis diamétralement opposé, d'autant qu'à présent il connaît la nature des injures proférées : sexuelles, familiales et incestueuses selon les experts en lecture sur les lèvres. Alors Mohamed il dit : « hé bien sûr qu'il a eu raison de lui niquer sa race à cet enc… de rital et même qu'il aurait du lui faire manger ses morts avec un bon coup de latte dans la chetron et un autre dans les roustons et, pour faire bonne mesure, "coup de boule" à ce pd d'arbitre », il est comme ça Mohamed ! Il ne plaisante pas avec l'honneur et tant pis si la France a perdu ; à ses yeux la fierté et la dignité d'un homme ont plus d'importance qu'une victoire sportive. Et toi, tu me diras, qu'en penses-tu ? Moi ma réponse est simple, elle est la même que celles qu'auraient faites mon père et mon grand-père qui s'appelaient respectivement : Mohamed et Mohamed ben Mohamed, et celui que ça fait rire je lui « 🗣 هضصشس 🖄 🌪 ✷ 🗡 ☠ 🚒 ♿ ! ». Je dédie ce charmant petit texte à André C. qui m'a confié apprécier particulièrement mon humour. Ha ! C'était de l'humour ? Va savoir !

Guy Hachour août 2006

LES ILLUSTRATIONS DU CEMPUISIEN

COUVERTURE **-Ernest Cadine.** Photo X

PAGES INTÉRIEURES

Page de gauche **-Ernest Cadine champion olympique Cempuisien.** Photo X

Page de droite

Photo n°1 : 1962 ou 1963 ?
De gauche à droite, de haut en bas : Claude Gautier, Philippe Delcamp, Guy Hachour, Alain Munier-Didière. Photo prêtée par Alain Munier-Didière

Photo n°2 : 1961 au Mont Saquin.
Garçons de gauche à droite : ? – René Sentuberry – Michel Nicon – Jean Yves Nantois - ? – Jacques Ploquin – en haut ? – Daniel Juillet – Michel Strady – Richard Bitoune – Julien Amata (salut Julien) – Gérard Hémery.
Filles de gauche à droite : ? - ? – Nicole Jacquemet (je crois) – Claudine Gautier (pas certain du prénom) – Jacqueline Borodine – Edith Zitouni – Jeannine Bonin - ? – Monique Chaudron (en bas) - ? (en haut).
Photo prêtée par Jean Yves Nantois

Photo n°3 : de gauche à droite : Jean Claude Gachet – Jacky Vlaeminck – Alain Munier-Didière – Michel Nicon – je ne reconnais aucun visage des 4 gars les plus à gauche.
Photo prêtée par Jean Yves Nantois

DERNIERE PAGE Pentecôte 2006 - de haut en bas de gauche à droite

Photo n°1 :
Gérard Gachelin – Daniel Reignier – Jean Yves Nantois Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Photo n°2 :
Jean Claude Plichon Le Galle – Gisèle Bonin (Shih Yen Sheng) – Annick Chapuis (Pestel) – Viviane Barberi (Triquet). Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Photo n°3 :
? - ? – Jacques Duchart (ex Kucharsky) - Annick Chapuis (Pestel) – au fond Isabelle Ribeiro (je crois)
Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Photo n°4 :
Quelques jeunes Cempuisiens dony j'ignore le nom. Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Photo n°5 : dimanche au Tréport.
Danièle Gareau - Annick Chapuis (Pestel) – Roger Grappey – Valérie Bassino – Christiane Kramp – Nicole Masse (Kramp) – René Fressinet – Jocelyne Noël – Irénée Conjat – Madeleine Kramp.
Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Photo n°6 :
Vous reconnaissez je pense.
Photo prêtée par Annick Chapuis (Pestel)

Rectificatif : Page Z du bulletin n°200 il faut lire Haas et non Hass ; que Bernadette Fourrier me pardonne.

GH



LEON (agent d'entretien à Cempuis)

De nombreuses photos prêtées par Victor Amata ont été mises sur le site "Wistiti", que vous pouvez d'ailleurs consulter à tout moment en allant sur le site de Cempuis :
« www.cempuisien.com »
L'une d'elle m'a rappelé un triste souvenir.
Le voici !

« TRISTE SOUVENIR »

Pourquoi cette photo ?
Vous savez dans la vie à Cempuis beaucoup d'événements ont pu vous marquer puis, par la suite, s'estomper lentement de vos souvenirs.
Il en est un qui fut pour moi un triste souvenir qui m'a beaucoup marqué.
Si j'ai certainement inconsciemment effacé la date exacte de cet événement, alors que je n'étais qu'un adolescent, celui-ci reste aujourd'hui encore bien présent dans ma mémoire.
Voici ma petite histoire au demeurant bien triste j'en conviens.
Nous étions un petit nombre d'enfants à rester à Cempuis durant les grandes vacances.
Une journée d'été, je me trouvais donc avec deux camarades dans la cour où nous occupions notre temps comme nous le pouvions.
Comme cela était permis, avec deux autres élèves, nous décidons d'aller nous promener en direction du stade de foot situé derrière le bâtiment du réfectoire et des dortoirs (Le Tournaire).

Z

En longeant ce grand bâtiment appelé "Le Tournaire", nous apercevons, au travers d'un soupirail donnant dans la chaufferie, une silhouette accrochée à une corde !
Notre stupéfaction passée, nous sommes allés prévenir le surveillant, déjà au courant du fait, mais encore plus étonné de savoir que nous avions vu le corps suspendu à un tuyau de chauffage.
Nous lui avons expliqué la façon dont nous avions découvert cette silhouette, sans savoir de quelle personne il s'agissait.
C'est après nous avoir fait promettre de ne pas ébruiter cet "accident", qu'il nous révéla l'identité de la personne : LEON, s'était pendu la veille au soir.
Nous n'avons pas su la cause de cet acte, mais nous avons été tous trois longtemps perturbés par la façon dont LEON s'était donné la mort.
Malheureusement, la seule recommandation faite par nos responsables a été de ne pas ébruiter ce drame, alors que nous avions besoin, à ce moment là, d'explications sur son geste.
Mais rien ne devait sortir de l'institution sans le consentement de nos responsables, comme le voulait la règle, règle que nous avons observée sans savoir vraiment pourquoi.
Nous avions pris ce drame en pleine face.
Des jours, des mois, des années ont passé sans que nous ayons eu la possibilité de débattre sur le sujet du suicide d'un adulte.

Si je vous raconte cette histoire c'est d'abord qu'elle est réelle, mais aussi parce que cette photo m'a renvoyé dans ce passé qu'il me fallait exprimer.

Léon représentait la gentillesse, toujours prêt à nous aider lors de notre corvée de balayage dans la cour, ayant toujours quelques friandises dans ses poches pour les offrir aux plus petits ainsi que des cigarettes qu'il donnait en cachette aux grands, à leur demande… Chut !!!!

Je ne sais pas si cela va apaiser mon souvenir, mais je sais que LEON, restera l'une des personnes qui auront compté dans mon parcours à Cempuis.
Je le considère comme faisant partie des quelques personnes de service, qui ont participé à notre bien-être matériel, mais aussi affectif.
En effet leur gentillesse, leur disponibilité et leur souci d'améliorer, par de petits gestes, notre quotidien, nous permettaient d'oublier la sensation d'isolement que nous ressentions parfois vis à vis de l'extérieur.

Malgré le temps passé, il y a des images que l'on voudrait bien oublier !!!
Un Cempuisien de la promotion 1971.

Gilles Abdelmoumeni, Mars 2006